

Museo

Museum d' Histoire Naturelle
Toulouse

Voyage dans les collections
Carnet pictural



Editions Privat



Maribel -



Voyage dans les collections
Carnet pictural

M. Albreil -

Museum d'Histoire Naturelle
Toulouse

Ouvrage édité avec le soutien des Laboratoires A-DERMA, groupe Pierre Fabre.

En couverture :
Malgache des hauts plateaux, huile sur papier.

© Éditions Privat, 2015
10, rue des Arts – BP 38028
31080 Toulouse Cedex 6
ISBN : 978-2-7089-9258-0
Dépôt légal : octobre 2015

Éditions Privat
MUSÉUM

Muséum, un patrimoine ancré dans l’histoire

La tourmente de la Révolution française est encore dans tous les esprits lorsque Philippe-Isidore Picot de Lapeyrouse fonde ce qui va devenir le muséum d’histoire naturelle de Toulouse. En cette année 1796, il est assurément le naturaliste le plus accompli de la région. Botaniste, il a constitué un superbe herbier des Pyrénées ; minéralogiste, il a écrit un ouvrage monumental sur les mines de fer de l’Ariège qui lui a valu une réputation internationale ; paléontologue, il a étudié les rudistes (des coquillages lamellibranches, lointains cousins de nos huîtres actuelles et constructeurs de récifs) de la montagne des Cornes (Aude). Comme tous les biens du clergé, le monastère des Carmes déchaussés a été confisqué à l’Église par les autorités révolutionnaires, et c’est dans ce bâtiment, dans lequel l’État avait fait installer pour les besoins de l’armée et de la marine un abattoir à cochons et un atelier de salaison, que Picot de Lapeyrouse, à la suite d’un décret départemental du 13 floréal an IV, va installer ses collections. Cette occupation de fait est entérinée le 27 juillet 1808 par l’empereur Napoléon I^{er}, de retour d’Espagne, qui aliène définitivement du domaine de l’État « les bâtiments et les terrains occupés par le Jardin botanique et le Cabinet d’histoire naturelle » par un décret qui les confie à la gestion de la Ville, avec pour mission d’y créer un muséum d’histoire naturelle. Mais avec la création de la faculté des sciences par décret le 25 juillet 1809, Picot de Lapeyrouse déménage sa collection de minéralogie dans les locaux de l’université où il va professer jusqu’à sa mort en 1818. Dès lors, le sort des bâtiments du monastère des Carmes déchaussés n’intéresse plus guère la municipalité.

Pendant la Restauration, c’est la faculté de médecine qui s’y installe. Des salles de dissection sont aménagées dans les caves voûtées pour que les étudiants puissent parfaire leur formation. De muséum, il n’est plus vraiment question, alors que les collections affluent vers le seul musée de la ville, le musée des Beaux-Arts et des Antiques, installé dans les bâtiments conventuels des Augustins. C’est ainsi que la girafe arrivée à Toulouse en 1840 et naturalisée en 1844 trône au milieu des galeries de peinture et de sculpture. Alors que tous les naturalistes de la région se mobilisent pour demander la création d’un véritable muséum d’histoire naturelle, voici que le commandant de Roquemaurel, second de Dumont d’Urville lors de ses trois années d’exploration du Pacifique à la recherche du navigateur albigeois La Pérouse, offre à la Ville les collections

qu’il a constituées lors de l’exploration de ces contrées lointaines d’Océanie. Coquillages, armes, parures, outils, objets d’ethnographie viennent enrichir le patrimoine communal. On complète en achetant des objets : dent de narval, restes de rhinocéros... On pense donc à l’époque agrandir le musée des Augustins pour accueillir dignement des collections.

C’est Édouard Filhol, directeur de l’école de médecine et professeur de chimie à la faculté des sciences, qui propose en 1861 d’installer les collections dans les locaux que Napoléon avait donnés à la Ville à cet effet. Dès lors, les collections affluent de toutes parts, tant par les dons des naturalistes régionaux, des voyageurs, des curieux, que par les dépôts qu’y effectue le Muséum national d’histoire naturelle. Après quatre années d’intenses travaux, le muséum attendu depuis si longtemps par les Toulousains ouvre enfin ses portes en juillet 1865. Son statut est alors ambigu. C’est un musée municipal, dont le budget est assuré par la Ville, mais qui est installé dans les locaux de l’école de médecine, qui dépend pour sa part de l’État. Il n’occupe d’ailleurs pas la totalité du bâtiment, dans lequel se trouve également la direction du Jardin des plantes et où sont aussi dispensés des cours par la faculté. Il faudra attendre près de cinquante ans pour que le musée occupe enfin la totalité des locaux qui lui étaient destinés.

Ses grandes collections sont très vite célèbres, et dès son ouverture le muséum se distingue par la création d’une galerie consacrée à une discipline scientifique alors émergente, l’archéologie préhistorique. Pour la première fois au monde, des mondes disparus se révèlent aux visiteurs à travers des collections d’outils taillés et d’animaux disparus comme l’ours ou le lion des cavernes. Enrichies au fil des années par des générations de scientifiques et de conservateurs, les collections comptent aujourd’hui près de 2,5 millions d’objets relevant de toutes les disciplines naturalistes (géologie, minéralogie, paléontologie, mammalogie, conchyliologie, entomologie, botanique...), mais aussi des sciences humaines (préhistoire, ethnographie).

L’année 2015 marque donc les 150 ans d’ouverture de ce musée au public. La date officielle est mal connue. Soit le 8, soit le 16 juillet d’après les archives. La première date correspond probablement à l’inauguration par les officiels, tandis que la seconde est certainement celle de l’ouverture des portes au public. Avec les grands travaux de rénovation menés entre 1998 et 2008, le muséum est aujourd’hui un grand établissement, adopté par les visiteurs qui se pressent régulièrement pour découvrir les nouvelles expositions ou participer aux nombreuses activités développées dans sa saison culturelle. Il rayonne très largement au-delà des frontières communales. C’est le plus petit des grands musées européens, et ses expositions circulent dans le monde entier.

Cette année anniversaire était donc l’occasion de se pencher sur son patrimoine et, à travers lui, de se projeter tant dans le passé que vers le futur. En cent cinquante ans, que d’évolutions ! La science et la technique sont aujourd’hui partout. Lors de l’ouverture du musée, l’encre de

la théorie de l'évolution venait à peine de sécher, Mendel n'avait pas encore découvert les premières lois de la génétique, la radioactivité était inconnue,

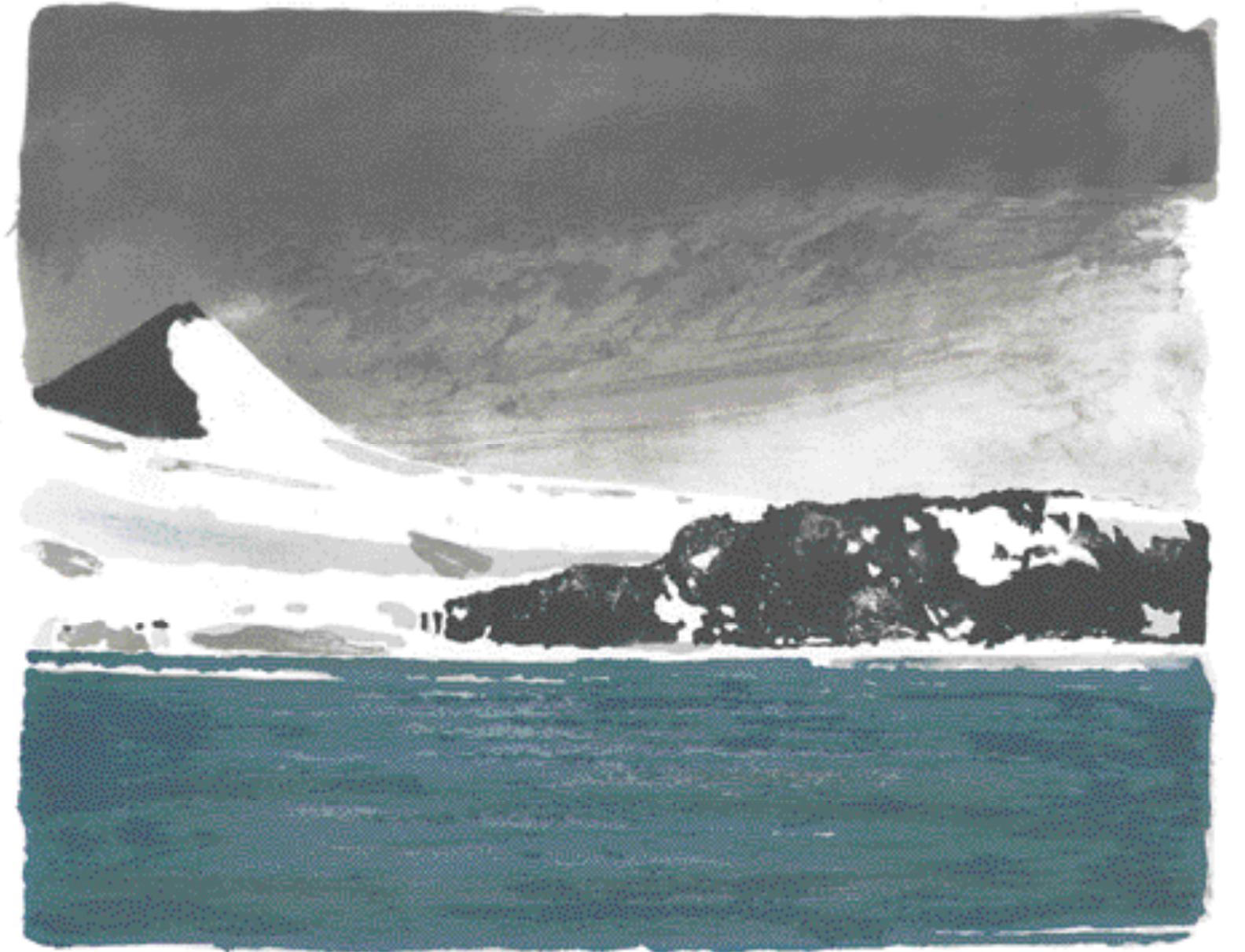
Pasteur n'avait pas encore inventé la vaccination, les antibiotiques n'existaient pas, le téléphone était encore dans les projets des chercheurs. Aujourd'hui, on séquence en routine le génome humain, les maladies ont reculé, le scanner est présent dans tous les hôpitaux, et il nous semble normal de converser sur les réseaux sociaux avec un correspondant à l'autre bout du monde grâce à notre téléphone à écran tactile. Le monde a changé, et les enjeux aussi. Autrefois, portés par les visées colonialistes, voyageurs, explorateurs, militaires, missionnaires, curieux, savants ramenaient vers les musées de leur pays d'origine les collections qu'ils constituaient pour faire découvrir l'immensité du monde. Ébahis, ils découvraient la diversité des cultures humaines. Aujourd'hui, les hommes ont pris conscience qu'ils vivent sur une planète finie et qu'ils sont condamnés à travailler ensemble, dans un respect mutuel des diversités culturelles, pour assurer la survie de leur propre espèce.

Les musées ont suivi cette évolution. Ils sont aujourd'hui conscients qu'ils doivent témoigner de leur époque, poursuivre la constitution d'un patrimoine pour les générations futures, en conservant ce qui leur a été transmis par leurs prédécesseurs mais en collectant aussi les objets qui témoignent de leur temps.

Faire patrimoine, c'est le sens de l'ouvrage que le muséum a commandé à François Malbreil. Nous lui avons demandé de promener son regard de voyageur, d'arpenteur infatigable de la planète, de connaisseur de différentes cultures à travers les collections qui ont été choisies pour illustrer les 150 ans d'histoire du musée, en les confrontant à sa sensibilité d'artiste. C'est donc à un voyage qu'il nous invite aujourd'hui, à un voyage immobile à travers les collections, à travers les temps, à travers les continents... Pour lui, les réserves, ces lieux silencieux, secrets et mystérieux où sont conservés les milliers d'objets des collections, se sont ouvertes. Avec la bienveillance des équipes du muséum, il a pu s'en imprégner, en humer l'odeur si caractéristique, y découvrir les rayonnages sur lesquels s'alignent les objets dans une ambiance de recueillement éternel. Ce carnet de voyage est le résultat de son travail. C'est une œuvre, entièrement conçue par un auteur, pour célébrer l'anniversaire du muséum. C'est une création contemporaine, qui va intégrer les collections du muséum, être un élément de son patrimoine, qui est aussi celui de chacun d'entre nous...

Francis Duranthon, conservateur en chef et directeur du muséum de Toulouse

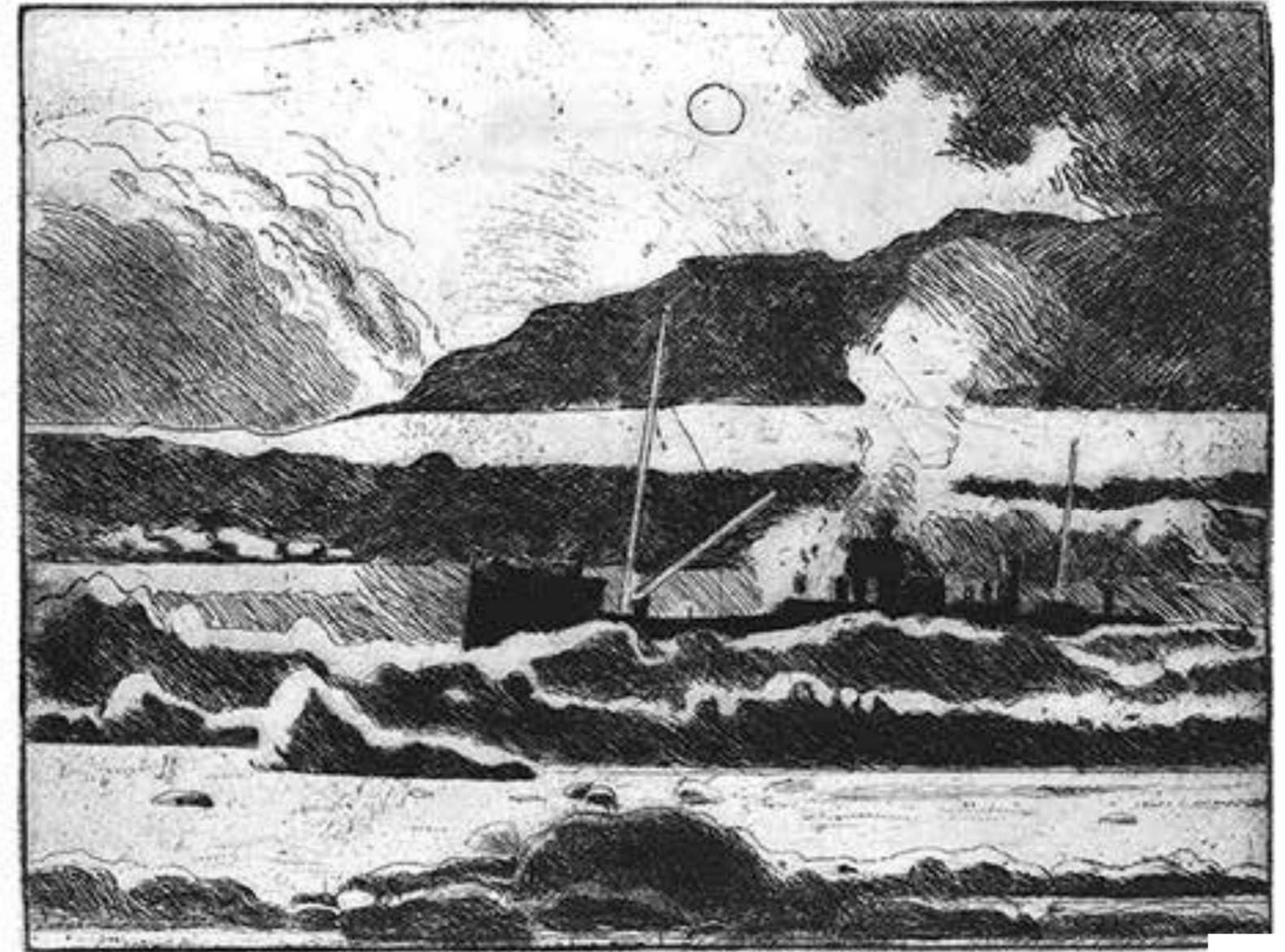
Antarctique, lithographie, 2002.



Sommaire

- | | | | |
|-----|---|-----|---|
| 14 | Collection Gaston de Roquemaurel | 144 | Collection Philippe-Isidore Picot de Lapeyrouse |
| 38 | Collection Pierre-Marie-Alexandre Dumoutier | 148 | Collection Adrien Lagrèze-Fossat |
| 41 | Collection Théophile et Alexis Savès | 150 | Collection Jean Thomas |
| 64 | Collection Gustave Julien | 156 | Collection Henri Labouret |
| 74 | Collection Joseph Gallieni | 162 | Collection Michel Lartigue |
| 84 | Collection Aristide Maria | 163 | Collection Jacques Perrin de Brichambaut |
| 87 | Collection Grand | 166 | Collection Association des médecins de Narbonne |
| 88 | Collection Frères jésuites | 168 | Collection Pianet |
| 90 | Collection Jean Moura | 169 | Collection Victor Besaucèle |
| 100 | Collection Émile Cartailhac | 170 | Collection René-Léon Bourret |
| 104 | Collection Édouard Harlé | 175 | Collection Michel Artigue |
| 106 | Collection Albert Gaudry | 178 | Collection Jules Berdoulat |
| 112 | Collection Henri et Édouard Filhol | 182 | Collection Armand de Montlezun |
| 118 | Collection Édouard Lartet | 184 | Collection Canterbury Museum |
| 122 | Collection Julien Fraipont | 186 | Collection amérindienne |
| 124 | Collection Jean-Baptiste Noulet | 188 | Collection Égyptienne |
| 128 | Collection Fernand Lahille | 189 | Fouilles de Montréal-du-Gers |
| 130 | Collection Heywood Walter Seton-Karr | | |
| 131 | Collection Benjamin Balansa | | |
| 142 | Collection Édouard Timbal-Lagrange | | |

Cargo polaire, gravure, 2011.



Muséum, un défi pictural

« Me voici sur la plage armoricaine. Que les villes s'allument dans le soir. Ma journée est faite ; je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons ; les climats perdus me tanneront. [...] Je reviendrai, avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque, on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal. Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds. »

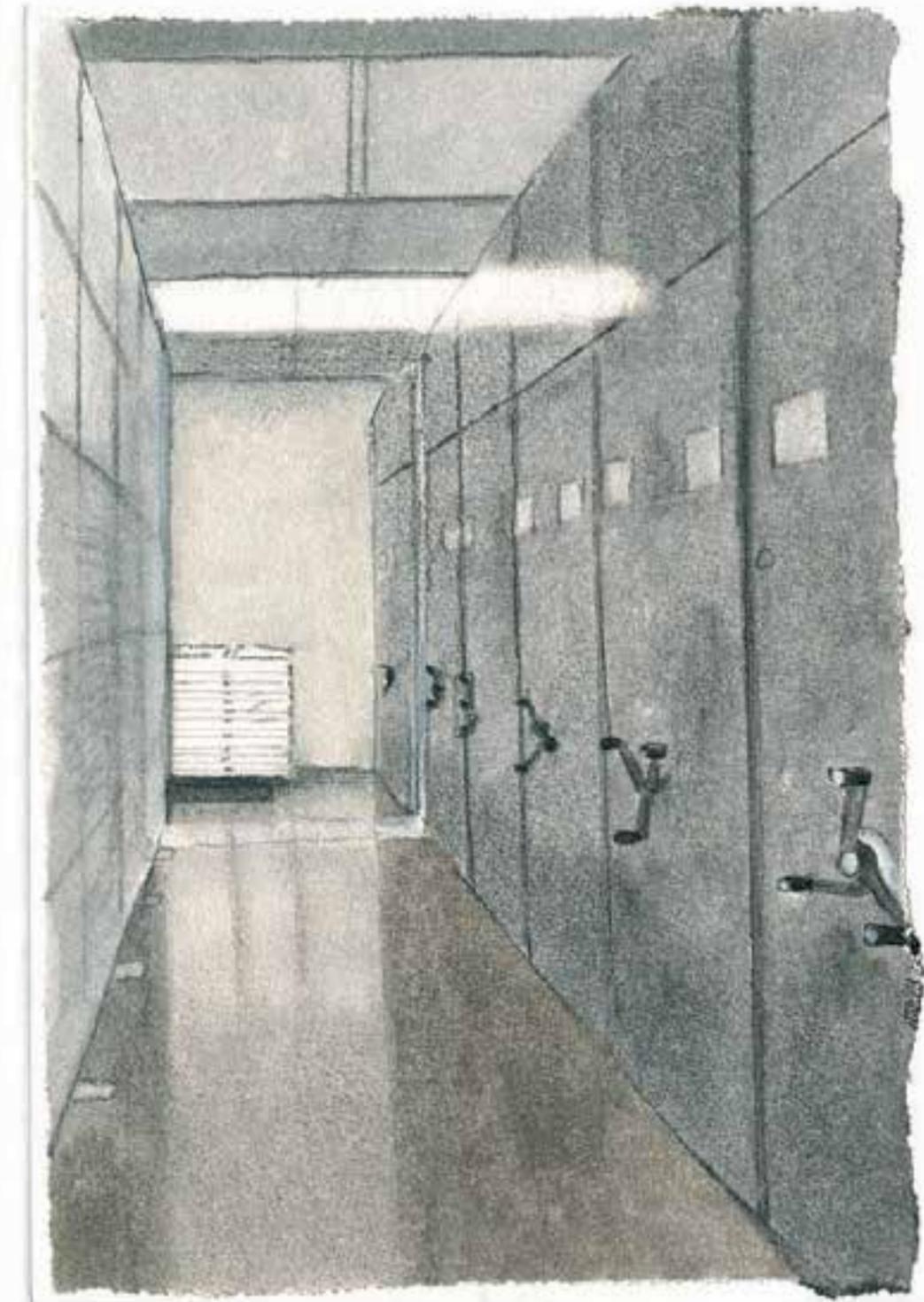
Arthur Rimbaud, *Mauvais sang*,
Une saison en enfer, 1873.

La pratique du journal de voyage, du carnet de croquis aquarellé accompagné d'annotations et de textes m'a rendu d'une infinie patience lorsque j'attends un avion, un train, un bus, une pirogue... Assis à l'ombre d'un tamarinier à Madagascar ou à bord du *Marion Dufresne* en route vers les Kerguelen, je peux à loisir rêver le monde tout en le dessinant.

À deux pas de chez moi, au muséum d'histoire naturelle de Toulouse, vénérable institution qui s'apprêtait à célébrer le 150^e anniversaire de sa fondation, un nouveau voyage m'attendait, un voyage immobile d'une richesse inouïe. Plongée dans l'épaisseur du temps jusqu'aux époques les plus reculées de la préhistoire. Exploration des îles les plus lointaines, des savanes les plus inaccessibles, des territoires rebelles les mieux défendus. Car les premiers trésors du muséum furent glanés sur les cinq continents par des voyageurs aussi intrépides qu'érudits qui défrichaient un domaine d'étude nouveau, la préhistoire, au croisement de nombreuses disciplines scientifiques encore balbutiantes.

La collecte des objets, des spécimens fut une histoire mouvementée, et l'on y croise des hommes – plus rarement des femmes – hauts en couleur qui témoignent de l'état du monde où ils vécurent et par là même nous poussent à questionner notre monde contemporain. L'ici ferraille avec l'ailleurs, l'aujourd'hui avec l'hier.

Je me rends rue Bernard-Délicieux (un nom prometteur) afin de prendre connaissance des objets sélectionnés pour l'exposition. Ils s'alignent sur des étagères dans de vastes coffres-forts qui portent le nom étrange (à mes oreilles au moins) de « compactus ». Sous l'action du volant, les parois de métal glissent silencieusement sur les rails. On est saisi par le contraste entre le contenant, ce compactus ultramoderne à l'atmosphère enrichie en



azote, et le contenu, des spécimens d'histoire naturelle et d'ethnographie venus du fond des âges. Dans les réserves du muséum, à l'abri de grottes en acier époxy, les trophées du XIX^e siècle naguère exposés à tous les vents et tous les hasards mènent une existence monacale – silence, réclusion, hygiène méticuleuse – qui leur assurera peut-être l'éternité.

Chaque objet a connu bien des aventures sur le chemin qui devait le conduire au muséum de Toulouse ; j'aurai l'occasion de narrer les pérégrinations de certains et d'évoquer les figures historiques des savants explorateurs qui constituèrent les premières collections.

Au fil des rencontres avec les spécialistes de chaque domaine, les objets m'apparaissent enserrés dans un maillage de paroles et d'écrits comme des prismes à facettes.

Lorsqu'on mesure la passion archivistique des marins collectionneurs du XIX^e siècle, on redoute le pire pour les cultures « sauvages ». Comment résisteront-elles à la pénétration de la civilisation européenne ? La collecte s'apparente alors à une entreprise de sauvegarde des traditions et des savoir-faire (ce que les psychanalystes appelleront la « pulsion taxidermiste »). Le journal de voyage à bord de *L'Astrolabe* est précieux en ce qu'il renseigne sur les pièces collectées. Celui que Gaston de Roquemaurel a tenu à bord de *La Capricieuse* n'a pas été retrouvé.

Le XIX^e siècle a eu une passion du classement qu'on retrouve dans tous les domaines scientifiques, des moulages de têtes océaniques aux herbiers, des animaux exotiques naturalisés aux minéraux. Partout une curiosité est à l'œuvre, qui sera mise au service d'intérêts variés.

Nos musées reflètent nos passions en les amplifiant mais aussi en les raisonnant. Le muséum de Toulouse ne compte pas moins de 2,5 millions de pièces, trésor fabuleux, d'autant plus que la collecte continue. Le regard que nous portons sur les objets varie selon les siècles ; le nôtre s'efforce d'inclure la vision des peuples indigènes eux-mêmes pour qui ces merveilles étaient l'ornement ordinaire de toute vie.

Les mythologies exotiques se nourrissent de récits de voyage, de mappemondes, de cartes maritimes, d'atlas et de la magie des noms : Zanzibar, Oulan-Bator, Angkor ou Tombouctou – autant de toponymes dont la puissance évocatrice invite au voyage.

Et qui a lu Baudelaire, Jack London, Robert Louis Stevenson, Pierre Loti, Blaise Cendrars, Nicolas Bouvier, Jules Verne ou Henry de Monfreid sait que l'ailleurs est un remède souverain à l'ennui et que le voyage est une quête sans fin de l'autre autant que de soi-même.

J'aime quitter mon atelier et le nez au vent partir loin, aux antipodes, avec de quoi dessiner et lire. Le voyage, exploration de l'espace autant que du temps et caisse de résonance de toutes les interrogations humaines, m'a très rarement déçu. Il m'a en tout cas toujours donné à penser autant qu'à peindre.

Au Gabon, missionné par un armateur pour dessiner ses navires, je passais des journées en mer à croquer les plates-formes pétrolières et le monde industriel que j'avais baptisé « Total Gabon ». À terre, dans les bars à matelots, je dessinais les belles de nuit. J'aime à penser que ces portraits sur le vif ont été punaisés dans leurs chambres avant de finir dévorés par les insectes et rongés par l'humidité.

Au tout début de l'aventure picturale de ce voyage dans les collections du muséum, je me suis posé la question du choix de la technique à employer. L'aquarelle était une option séduisante : je l'utilise lors de mes voyages à l'étranger où la légèreté du matériel est un atout. Un bloc de papier et un coffret me suffisent pour noter mes impressions en croquant sur le vif ce qui a captivé mon attention. La fraîcheur des tons et la relative rapidité de l'exécution s'allient bien à l'écriture manuscrite.

Pourtant, le choix de la peinture à l'huile sur papier s'est assez vite imposé. L'étendue de sa palette de couleurs (bien plus vaste que celle de l'aquarelle) me laissait entrevoir que ce médium serait à même de traduire la diversité des artefacts du muséum. Sa consistance permet des effets de matière allant de jus transparents à des empâtements tout en jouant du pouvoir couvrant de certains tons.

Vint ensuite le choix du papier. J'ai écarté le papier tramé qui rappelle le lin des toiles (le plus souvent utilisé pour la peinture à l'huile) au profit d'un papier frangé utilisé en lithographie et gravure, le vélin BFK Rives. Assez vite saturé, il permet de travailler dans le frais et de monter les couleurs les unes sur les autres. Son grain est fin et son ton blanc cassé exalte les couleurs. Quelques gravures, fusains et mines de plomb émaillent aussi le livre. Le noir et blanc de ces feuilles est une respiration, un repos pour l'esprit avant de céder à nouveau au vertige de la couleur et de la lumière.

Collection Gaston de Roquemaurel

Gaston de Roquemaurel (Toulouse, 1804-1878) fut l'un des plus importants contributeurs de la Ville de Toulouse. En 1841 puis en 1854, il lui fit don de ses collections d'Asie et du Pacifique Sud constituées à l'occasion de ses deux circumnavigations à bord de *L'Astrolabe* et de *La Capricieuse*. Une galerie lui est dédiée au muséum, ainsi qu'une rue dans le quartier Saint-Cyprien. Après le décès prématuré de son père, son oncle, le comte de Roquemaurel, prit en charge son éducation. Avant d'intégrer le collège royal de Toulouse, Gaston fut élève à Auch, ville à laquelle il légua également quelques pièces de ses collections. Après Polytechnique, il intégra l'école Navale. Commandant du brick *Le Cassard*, il prit part aux campagnes méditerranéennes, puis fut nommé second sous le commandement de Jules Dumont d'Urville à bord de *L'Astrolabe*. Après un passage au ministère de la Marine, il se vit enfin confier le commandement d'une corvette, *La Capricieuse*, pour une circumnavigation qui devait le mener en mer de Chine entre 1850 et 1854. Si la mission de *L'Astrolabe* avait été à la fois scientifique, politique et d'exploration, celle de *La Capricieuse* fut avant tout politique. Commandant de la frégate à vapeur *Le Vauban* pendant la guerre de Crimée, il prit sa retraite en 1862 et se retira à Toulouse et Colomiers. Il prit alors une part active dans une société savante toulousaine, l'Académie des Jeux floraux, au sein de laquelle il créa le prix Roquemaurel, un concours de poésie française. Il mourut à Toulouse sans descendance, et avec lui la branche des Roquemaurel-Grenade prit fin. Ce personnage exceptionnel fut l'un des derniers grands marins humanistes. Par ses dons généreux il contribua à la connaissance des antipodes et fit du muséum de Toulouse le réceptacle d'une des plus importantes collections d'objets du Pacifique Sud.



Roquemaurel en officier de marine

Le portrait de Gaston de Roquemaurel dont je me suis inspiré a été peint par Jules de Lacger. Il est actuellement visible à Toulouse, dans les salons de l'Académie des Jeux floraux à l'hôtel d'Assézat.

Le voyage des collections Roquemaurel

Les trésors amassés par Gaston de Roquemaurel au cours de ses voyages connurent à Toulouse de nouvelles pérégrinations. Ils furent d'abord versés au fonds du musée des Antiques (devenu musée des Augustins en 1870) puis recueillis par le musée des Arts décoratifs anciens et exotiques (préfiguration du musée Saint-Raymond). Pour finir, deux vénérables institutions toulousaines se partagèrent le butin de l'illustre navigateur : le musée Georges-Labit (pour les pièces asiatiques) et le muséum.

À bord de L'Astrolabe

Lors de son premier tour du monde de 1837 à 1840, Gaston de Roquemaurel servait à bord de *L'Astrolabe* commandé par Jules Dumont d'Urville. Un second navire, *La Zélée*, commandé par le capitaine Charles-Hector Jacquinot, participait à l'exploration de l'Océanie et des Terres australes. Les efforts conjoints de ces deux équipages permirent de découvrir de nouveaux territoires (terres Louis-Philippe et Joinville en 1839 et terre Adélie en 1840), de corriger la position de plus de 150 îles, d'effectuer le relevé de 4 000 km de côtes et d'accumuler des connaissances en histoire naturelle et ethnographie. C'est à son retour en 1841 que Roquemaurel fit don à Toulouse, sa ville natale, d'un riche assortiment d'objets provenant du Pacifique Sud – pas moins de 117 pièces –, remarquables tant par leur qualité que par leur pertinence ethnographique. Sa générosité, mue sans doute par un amour sincère pour les sciences et les arts autant que par le désir d'illustrer son nom, ne s'arrêta pas là. En 1854, au retour d'une mission de quatre ans plus diplomatique que scientifique en Océanie et en Asie où il avait servi comme capitaine de la corvette *La Capricieuse*, il effectua un second don, tout aussi conséquent. Il s'était parfaitement acquitté de cette seconde mission. Néanmoins, le retour du navire passa quasiment inaperçu. Le régime politique avait changé – de la II^e République à l'Empire. Cinq ministres de la Marine s'étaient succédé et l'on avait oublié *La Capricieuse*. Les tensions avec la Russie occupaient tous les esprits. La mise au point d'un méridien astronomique sur l'île d'Ualan (Kosrae, dans l'archipel des Carolines) par le futur directeur de l'Observatoire de Paris, Amédée Mouchez, qui faisait partie du voyage, fut très vite rendue obsolète par la commercialisation des montres marines. La marine à voiles laissait place à l'ère des cargos et des navires à vapeur.



Vase en bois, îles Salomon

Collectionner, ce n'est pas seulement amasser des objets, c'est aussi les répertorier, les classer. Cette petite écuelle avec des anses en bois en forme d'oreillette glanée par Gaston de Roquemaurel porte une étiquette de la main du collectionneur. Avec le temps, le papier a jauni, l'encre a bavé et pâli, mais on peut encore lire, tracé à la plume avec les pleins et les déliés de jadis : « N° 45. Îles Salomon. Un vase en bois qui servait d'écuelle. » Il s'agit d'un objet fort modeste, taillé dans un seul morceau de bois par un artisan dont on peut deviner les gestes d'après les traces d'herminette visibles sur les parois. Comment aurait-il pu imaginer que cet ustensile banal serait un jour exposé dans un musée ?

Maintenant que la planète entière, y compris les îles les plus lointaines, est envahie par les mêmes bassines en plastique manufacturées en Asie, le moindre objet issu d'une tradition artisanale mettant en œuvre des matériaux disponibles sur place (bois, fibres, pigments) témoigne d'un monde en voie de disparition. En fixant sur le papier l'image de cette simple écuelle, à ma manière je tente de la chérir, d'en conserver au moins le souvenir et de protester contre la mortifère uniformisation du monde.

Cela dit, je n'ai personnellement rien contre les bassines en plastique, pourvu qu'elles soient colorées, et dans mes aquarelles de voyage on en trouve un large éventail, orange, jaunes, rouges, violet intense ou bleu ciel. J'aime cette palette haute en couleur que l'ocre de la terre, le blanc corallien du sable, les verts tropicaux rendent plus intense encore. Paradoxalement, ce sont les couleurs de la vie, du quotidien, et elles n'ont rien à voir avec la nostalgie d'un passé pittoresque.



Flûte de Pan, îles Salomon

« Tâche donc, instrument des fuites, ô maligne Syrinx, de reflleurir aux lacs où tu m'attends ! »
Stéphane Mallarmé, *L'Après-midi d'un faune*, 1876.

Cette flûte de Pan fut collectée par Gaston de Roquemaurel lors de son expédition dans le Pacifique à bord de L'Astrolabe. Avec sa solide éducation classique, le navigateur toulousain ne pouvait manquer de songer à l'antique mythe de Pan. Dans *Les Métamorphoses d'Ovide*, le dieu Pan, en proie au désir, poursuit la nymphe Syrinx. Le souhait de cette dernière d'échapper à ses avances est exaucé et elle est transformée en roseaux bruissant au vent. Pan décide d'assembler quelques roseaux pour entretenir la mémoire de son amour et invente la syrinx ou flûte de Pan. La forme de la flûte m'est familière mais je l'associais spontanément à la Grèce et à l'Amérique du Sud pas aux îles du Pacifique. Instrument emblématique du dieu Pan et des faunes, il est aussi celui des formations musicales des Andes. L'Amérique du Sud, à vrai dire, je l'ai d'abord découverte tout enfant dans les albums d'Hergé. J'imaginai la forêt amazonienne à travers *L'Oreille cassée* et les Andes à travers *Les Sept Boules de cristal* et *Le Temple du Soleil*. Dans ce dernier album, Tintin, accompagné de Zorrino et du capitaine Haddock, pénètre dans une tombe inca où, parmi les objets funéraires, se trouve une flûte de Pan. Que de rêveries !

Pendentifs, îles Salomon

Ces pendentifs évoquent la silhouette d'élégants oiseaux de mer, de frégates peut-être. Il est heureux que l'artisan orfèvre ait eu l'idée de figurer une créature de l'air dans la nacre d'une créature marine. Le ciel et l'océan sont ici associés pour orner le cou d'une belle. J'aime ces soudaines précipitations où la poésie se fait matière.



Collier de jade, Nouvelle-Calédonie

Ce collier de jade fut collecté par les frères Savès en Nouvelle-Calédonie vers 1890. Il s'agit d'un collier de grande taille qui déploie de façon symétrique de chaque côté trois perles soigneusement polies, avec au centre une perle plus grosse au vert veiné profond. Ce jade océanien, matériau noble réservé aux objets de cérémonie, on le trouve également dans de magnifiques haches canaques conservées dans les réserves du muséum.

J'ai été captivé par le jeu des boucles, les pleins et déliés des liens fabriqués avec des poils de roussette, cette chauve-souris frugivore du Pacifique Sud. Le papier blanc est comme pris au piège dans les rets des boucles en lassos.



Bandeau de tête, îles Salomon

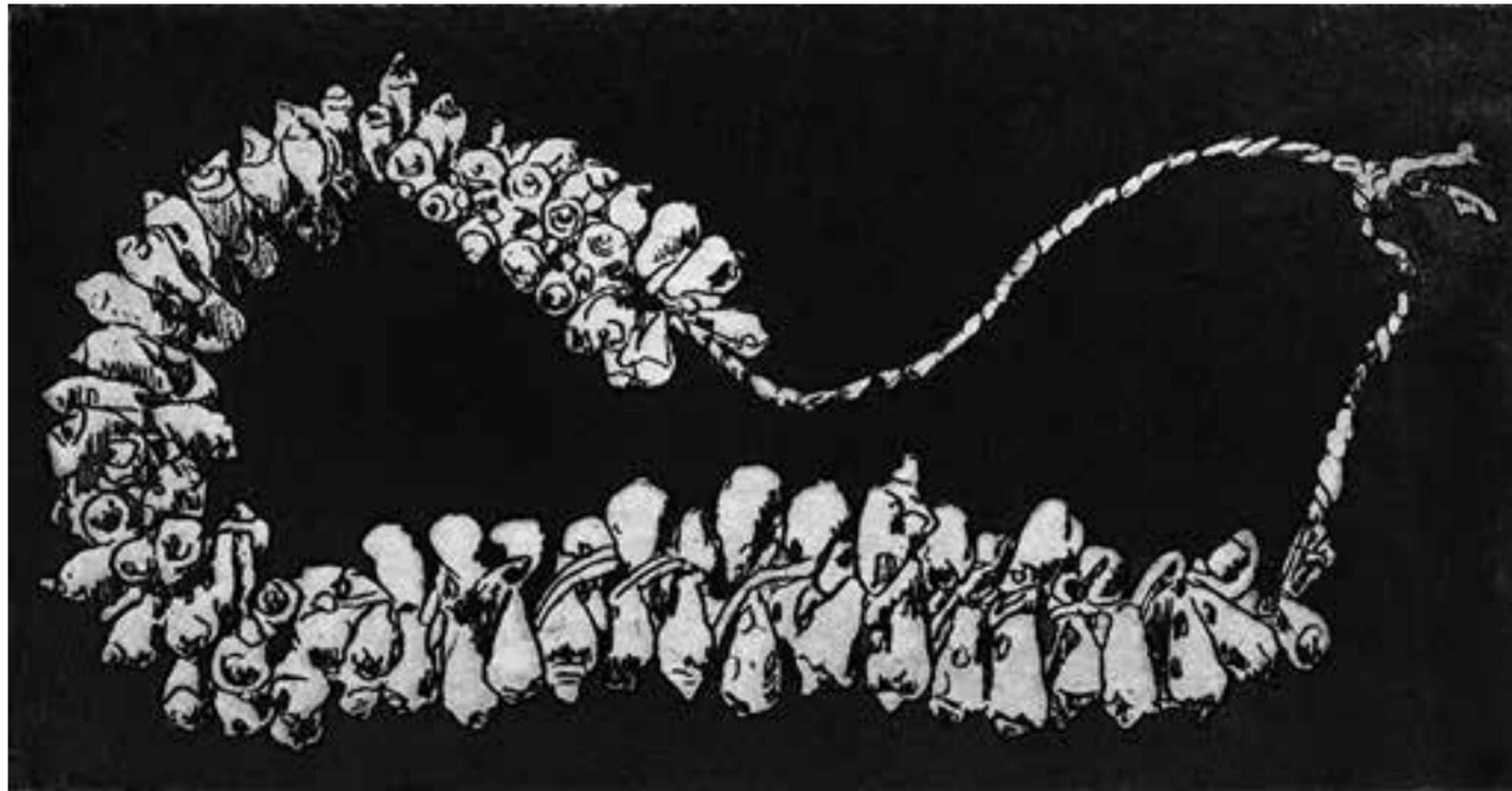
Gaston de Roquemaurel avait une prédilection pour les bijoux et ornements corporels. Ses critères de choix répondaient à des canons bien précis : authenticité, symétrie, équilibre, exécution soignée des surfaces polies, matériaux précieux, surfaces richement décorées et savoir-faire complexes. Sa méthode était quasi ethnographique lorsqu'il rédigeait les étiquettes : l'objet était décrit, le lieu de sa collecte, ainsi que les circonstances lorsqu'elles avaient, aux yeux de l'intrépide collectionneur, quelque chose de remarquable, ou tout au moins de mémorable. Ce bandeau provient des îles Salomon. La trame régulière du tour de tête met en valeur la porcelaine blanche opalescente qui capte et réfléchit la lumière. Au rugueux de l'étoffe répond le lisse parfait du coquillage. Autant l'un paraît absorber la lumière, autant l'autre lui confère un supplément d'éclat. Lorsque je m'attaque à un motif repris avec de faibles variations (ici, les fibres croisées du bandeau), c'est comme une musique répétitive. Exercice quasi hypnotique qui fait passer les heures comme un songe.



Collier de coquillages, îles Fidji

Ce collier de coquillages collecté par Gaston de Roquemaurel dans les îles Fidji illustre à merveille le mythe des vahinés du Paradis perdu. La féminité rêvée de l'Ève tropicale ne pouvait que se parer de colliers de porcelaines et allier en un même objet la splendeur des créatures marines et la sensualité d'une parure.

Autour du cou, les coquillages s'entrechoquent. Un bruit discret, accompagne le moindre mouvement. La lumière est elle aussi subtilement exploitée. Elle se pose délicatement sur chaque coquille et disparaît dans l'ombre de la chevelure. Et la peau des vahinés ne paraît-elle pas d'un brun plus chaud encore au contact avec la blancheur laiteuse des porcelaines ?





Guerrier fidjien

Ce collier de dents humaines, trophée d'un guerrier fidjien, devait sans doute conférer à son possesseur force et prestige. Le vainqueur a pris soin d'intercaler des rondelles de pierre et des perles de verre entre les dents de ses adversaires terrassés. Aux yeux de Gaston de Roquemaurel, qui l'a collecté aux îles Fidji, ce collier de « cannibale », outre qu'il était un objet à la fois fascinant et repoussant, était un excellent argument en faveur de la colonisation qui promettait rien de moins que d'apporter aux « barbares » les bienfaits de la civilisation (européenne, bien sûr). L'objet ne pèse pas lourd et pourtant il s'en dégage une aura comparable à celle qu'on perçoit en observant les crânes surmodelés ou les têtes réduites. Car, à sa manière, il rend un suprême hommage au vaincu. « Honneur au valeureux combattant dont je porte les dents autour du cou ! Que sa force et sa bravoure soient miennes... »

Collier de dents humaines, îles Fidji





Collier avec dents de cachalot, îles Fidji

Quels océans ont vu passer ce cachalot ? Quelles batailles homériques ce géant marin a-t-il livrées ? La beauté et la rareté de l'ivoire de cachalot n'ont pas manqué de capter l'imaginaire des îliens du Pacifique Sud. Montées en collier, ces dents redoutables viennent orner le cou d'un chef de clan, faisant de lui, symboliquement au moins, l'égal de ce seigneur des flots.

Coiffe Temoana, îles Marquises

Lors de la seconde mission de Gaston de Roquemaurel dans le Pacifique Sud à bord de la corvette *La Capricieuse*, les Marquises et Tahiti étaient sous protectorat français depuis 1842. Le roi marquisien Temoana lui offrit cette coiffe en plumes de coq et dents de cachalot, un cadeau diplomatique de grande valeur. « Plumes rares de coq, perles de verre qui captent si bien la lumière, dents de cachalot puissantes – cette parure qui orne mon front fait de moi, Temoana, chef guerrier des Marquises, un homme redoutable. J'ai le goût de l'apparat et des cérémonies. J'apparais alors dans le faste et la splendeur de mes attributs. Ma coiffe en arc de cercle convoque tour à tour les plumes du vent, l'éclat du soleil et l'ivoire de la mer. »



Corde à nœuds, îles Marquises

La corde à nœuds collectée par Gaston de Roquemaurel alors qu'il commandait *La Capricieuse* est un objet prestigieux dans la cosmogonie marquisienne. Chaque nœud correspond à un événement ou à un ancêtre dont on veut garder le souvenir. Elle est le vecteur indispensable de la récitation des généalogies. Cet objet singulier, de grande valeur, est exemplaire des civilisations à tradition orale : un *ta'onga*, trésor polynésien.

Une simple corde en boule. Il fallait le regard quasi ethnologique de Roquemaurel pour en saisir l'intérêt. Combien de fois a-t-elle été déroulée lors de grandes cérémonies ? Combien de conteurs ont tenu dans leurs mains la corde qui relie le passé au présent, le monde des hommes au monde des esprits ?

Je la contemple dans sa vitrine au muséum, elle n'a rien de spectaculaire, perchée sur une barre, mal éclairée. Soudain elle m'évoque la forme d'un cerveau humain. Troublant.



Parures d'oreilles, îles Marquises

Ces magnifiques pendants d'oreilles furent collectés par Roquemaurel lors de sa rencontre avec les Marquisiens d'Hiva Oa à bord de *L'Astrolabe* en 1838. Ce sont des pièces finement sculptées dans de l'ivoire de cachalot.

Gaston de Roquemaurel écrit à propos de ces parures d'oreilles des îles Marquises : « Ces hommes n'avaient, pour couvrir leur nudité, d'autre vêtement qu'un simple *maro* en étoffe blanche. [...] Leurs cheveux, reliés en une ou deux touffes au sommet de la tête, étaient rasés suivant une zone embrassant le tour de la tête, à la hauteur des oreilles. Celles-ci étaient ornées d'une sorte de pendants faits avec un coquillage et une dent de poisson sculptée. [...] Les naturels cédèrent pour des couteaux et quelques hameçons les provisions qu'ils avaient, et l'un d'eux donna ses pendants d'oreilles pour un rasoir. »

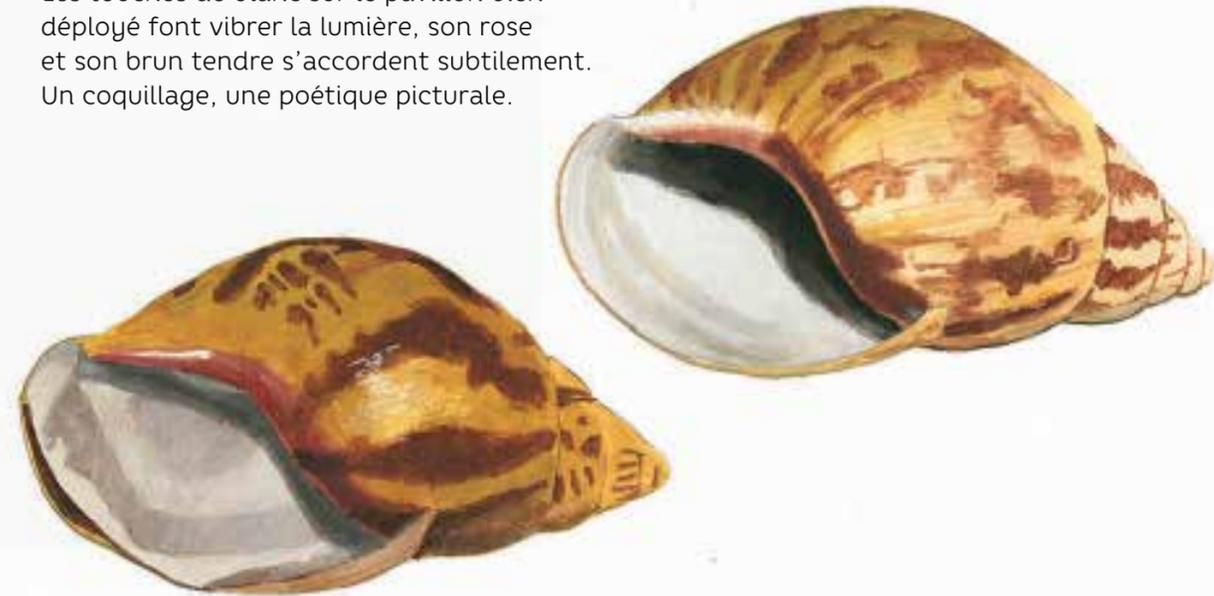




Coquillages du monde entier

Gaston de Roquemaurel fit don à la Ville de Toulouse d'une importante collection de coquillages. Ils permettent de suivre le marin collectionneur dans ses deux périples autour du globe : il rapporta du Timor l'*Auricula sp.*, d'Auckland en Nouvelle-Zélande le *Buccinum sp.*, de l'océan Indien la *Cytherea undatina*, du Sénégal l'*Achatina perdrix* (qu'il acquit vraisemblablement par voie de troc) et de la mer Rouge le rostre de *Pristis antiquorum* (poisson-scie).

En peignant ces spécimens issus de toutes les mers du globe, j'ai repensé à un pastel fascinant d'Odilon Redon, *La Coquille* (1912). Sur un fond roux, un lambi offre au regard sa lèvre ourlée de rose. Il y a un mystère, un moment de grâce dans cette représentation. Le lambi est posé dans un espace abstrait, un espace de pure couleur. Les touches de blanc sur le pavillon bien déployé font vibrer la lumière, son rose et son brun tendre s'accordent subtilement. Un coquillage, une poétique picturale.



Rostre de poisson-scie, mer Rouge

Ne dirait-on pas une arme sortie d'une épopée antique ? Des cabinets de curiosités, le rostre a rejoint les spécimens d'histoire naturelle dans les muséums. Celui-ci, provenant de la mer Rouge, a été acquis par Gaston de Roquemaurel qui en a fait don à la Ville de Toulouse. Le gris chaud du rostre n'est pas uniforme : on perçoit sous la peau des tons chair, des gris cendré, de l'ivoire... C'est encore ici que la peinture à l'huile s'avère parfaite pour faire jouer les transparences.





***Cytherea undatina*, océan Indien**

On peut suivre les pérégrinations de Roquemaurel grâce aux coquillages de sa collection et, dans son sillage, écumer les mers du globe. De l'océan Indien, il nous a rapporté ce précieux bivalve parcouru de lignes rouge-brun en zigzags anguleux sur fond blanc strié. Il y a dans ce mollusque un dessin qui évoque le règne végétal, quelque chose comme les cercles concentriques à la coupe d'un arbre.

***Thalessa aculeata*, Timor, Indonésie**

L'*Auricula* sp. a changé de dénomination. Son nom actuel est *Thalessa aculeata*, une espèce de pourpre, un gastéropode marin prédateur qui sécrète un mucus utilisé pour teindre les toges royales dès l'Antiquité.

C'est un coquillage de taille modeste qu'on prend facilement dans la paume de la main.

Comment le peindre ? Il paraît banal, terne dans sa livrée d'ocres éteints. Mais pour peu qu'on change d'échelle, un monde se découvre sur quelques centimètres carrés, avec toute une géographie.

La moindre aspérité se change en collines escarpées, la lèvre est l'entrée d'un gouffre, la lumière modèle des rehauts éclairés et des plaines ombrées, les taches sombres sont autant de nappes obscures qui viennent brouiller la perception du volume. Quel bonheur alors de peindre ce monde miniature !





Fragment de roche, Ting Bai, Chine

Au cours de sa seconde circumnavigation, Gaston de Roquemaurel fit route vers l'Extrême-Orient en passant par le cap Horn. Longeant les côtes de la mer de Chine, à Ting Bai il préleva ce fragment de roche.

Sa traversée du Pacifique le mena jusqu'à la station navale française d'Indochine. Ses notes donnent une idée des préoccupations du navigateur : « [...] au vent des archipels Samoa, Marshall et Gilbert, de manière à explorer en passant dans le sens du N.-O. une zone encore peu fréquentée où l'on a signalé cependant un nombre d'îles et de dangers dont la position est fort incertaine, et l'existence même douteuse ».

La Capricieuse revint en France en traversant l'océan Indien et contourna l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance. Ce fut l'un des derniers tours du monde d'un navire à voiles.

Ce fragment de roche me rappelle une pierre ramassée lors d'une traversée du désert de Namibie en 2002. Elle était à moitié enterrée – la partie dans le sol était gris clair, légèrement grenue, tandis que la partie supérieure était d'un beau noir profond sillonné de stries parallèles bien marquées. La roche était lourde dans ma main. Combien de millions d'années avait-il fallu pour que le vent chargé de grains de sable entame sa surface et creuse ces sillons ? Vertigineux.

Fragments de roches de terre Adélie, Antarctique

C'est en 1840 que *L'Astrolabe* toucha les côtes de la terre Adélie, nom choisi par le commandant Jules Dumont d'Urville en hommage à son épouse Adèle. Des fragments de roches furent prélevés par Gaston de Roquemaurel pour attester de cette prise de possession en Antarctique et informer de la nature du sol rocheux de ces terres de glace. Si ces fragments n'ont rien d'exceptionnel en eux-mêmes, c'est leur mise en perspective historique qui les charge de sens – et le fait de les peindre leur a conféré à mes yeux une qualité tout autre, celle d'objets longuement scrutés exigeant la mise au point de solutions plastiques pour en rendre la matière et l'éclat.



Collection Pierre-Marie-Alexandre Dumoutier

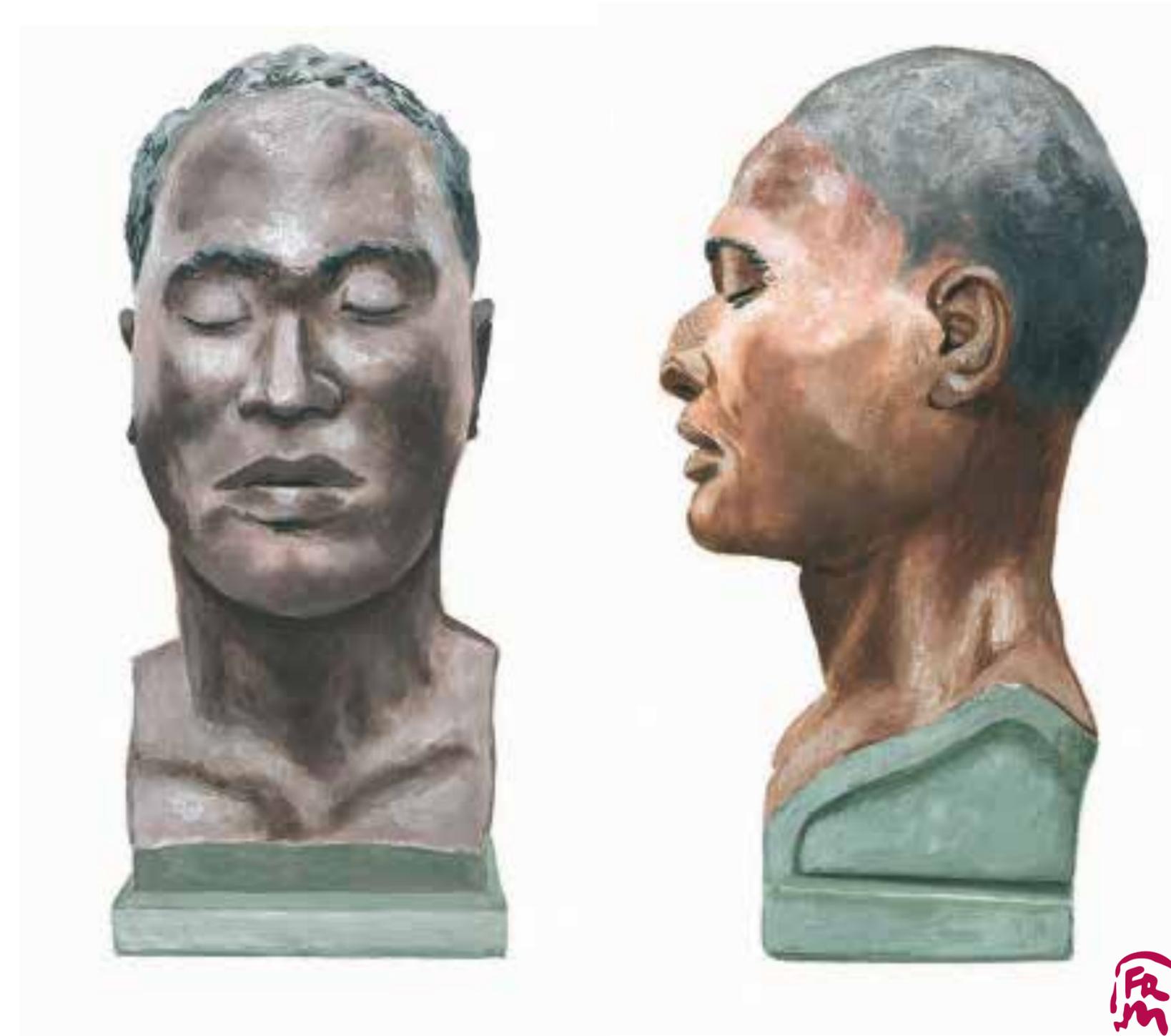
Moulages, îles du Pacifique Sud

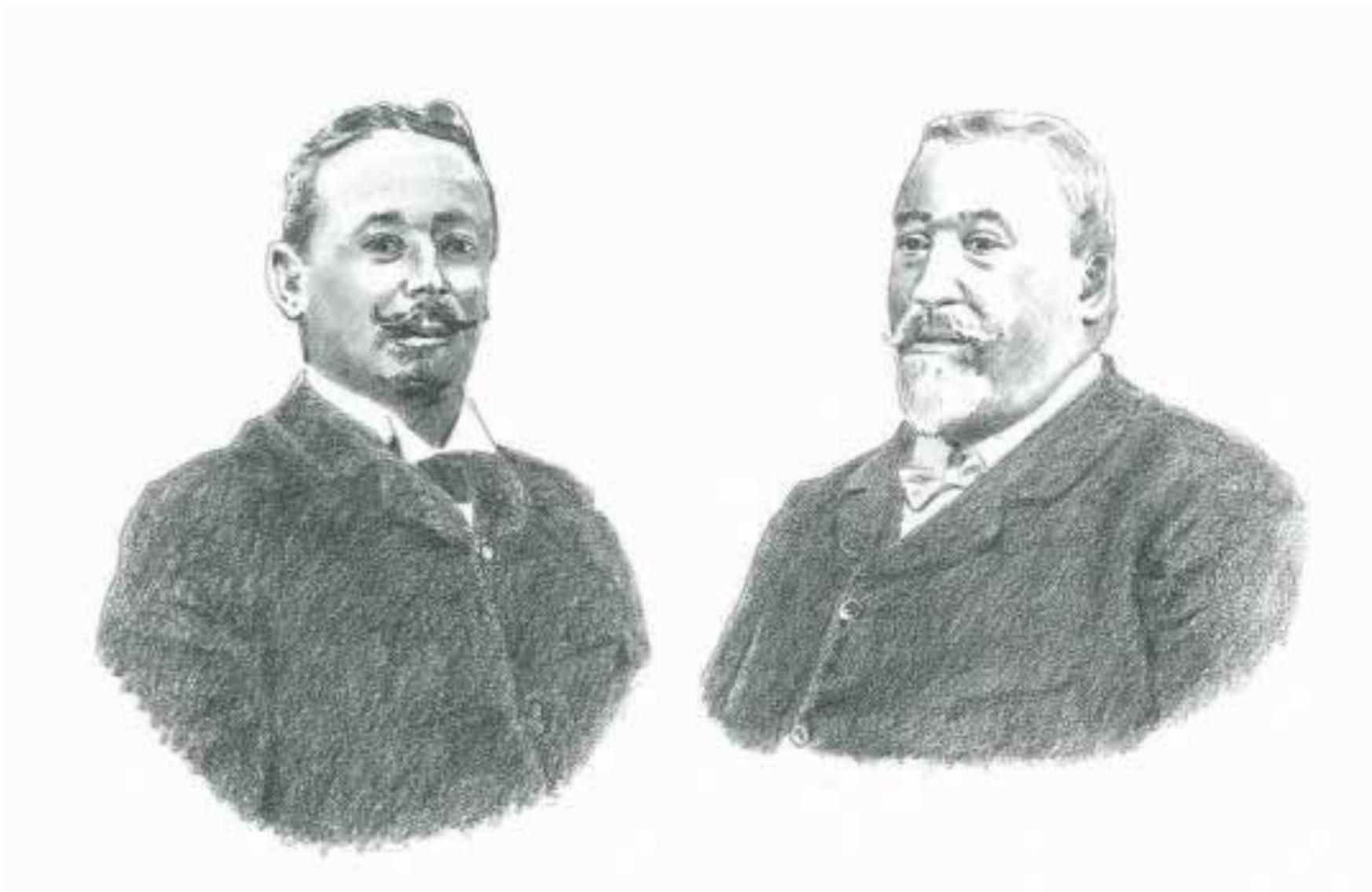
La première fois que j'ai vu les moulages de Dumoutier (Paris, 1797-1871) dans les réserves du muséum, les rangées de têtes semblaient plongées dans un rêve sans fin, yeux clos. Réveillées de leur long séjour dans les réserves, elles révèlent la passion méticuleuse du détail, le vérisme dans le rendu de la couleur de la peau. Dans la pénombre des étagères, on pourrait croire des masques mortuaires.

Comme tous ses contemporains, Dumoutier avait un goût prononcé pour la classification et la systématique. Aussi entreprit-il de répertorier, missionné par le capitaine Dumont d'Urville, les divers types de crânes îliens rencontrés lors de la circumnavigation de *L'Astrolabe* à laquelle il avait pris part. Sa collection de moulages fut achetée par le Muséum national d'histoire naturelle en 1873. Ils étaient censés étayer une nouvelle discipline scientifique alors fort en vogue, la phrénologie, une théorie selon laquelle les bosses du crâne d'un être humain reflétaient son caractère (ce dont la langue populaire garde le souvenir dans les expressions « bosse des maths » et « bosse du commerce »).

Mais la phrénologie, obsédée par la classification et la hiérarchisation des types humains, devait servir à autre chose qu'à identifier d'après la forme de leur crâne les « crétins », les « dégénérés » et les « criminels-nés ». Mise au service de l'entreprise coloniale, elle permit de donner une caution pseudo-scientifique à l'idée de races inférieures, vouées du fait même de la forme de leur crâne moins oblongue que d'autres, à la tutelle et à l'asservissement.

Ce que ne pouvait sans doute pas imaginer Dumoutier, tout entier passionné par sa tâche : prendre à chaque escale de *L'Astrolabe*, des modèles pour ses futurs moulages. Que ceux-ci continuent à dormir en paix dans les réserves des muséums.





Collection Théophile et Alexis Savès

Les frères Savès, Théophile (Toulouse, 1855-1918) et Alexis (Toulouse, 1863-1938), étaient les neveux du célèbre voyageur et explorateur botaniste Benjamin Balansa. Leur père, Jean Savès, avait épousé la sœur de Balansa, Herminie. Les prénoms datent une époque (tout comme les œuvres impressionnistes, dont ils furent les contemporains) et exhalent un parfum suranné. C'est comme si le XIX^e siècle murmurait à nos oreilles la rumeur des familles bourgeoises. Balansa avait séjourné en Nouvelle-Calédonie de 1868 à 1872. C'est sous son impulsion que son fils Ernest, âgé de 19 ans, et son neveu Théophile, âgé de 18 ans, partirent pour Nouméa après avoir suivi une courte formation au Muséum de Paris afin d'apprendre à naturaliser et préparer les spécimens collectés. Théophile séjourna à Nouméa de 1873 à 1885 et revint à Toulouse à l'âge de 30 ans. Son frère Alexis vécut en Océanie de 1883 à 1900 et fut de retour à 37 ans. La Nouvelle-Calédonie fut la plaque tournante de leurs collectes océaniques. À Toulouse, Théophile ouvrit un magasin avenue Jean-Rieux, propre à satisfaire le goût d'exotisme des amateurs.

Leur activité incessante et l'importance de leurs envois vers la métropole les rendirent incontournables en ce qui concerne le Pacifique Sud, d'autant plus qu'ils étaient des collecteurs intelligents et bien informés. Leur parenté avec Balansa leur ouvrit les portes du muséum, qui acquit des pièces provenant des Nouvelles-Hébrides, des îles Salomon, de Nouvelle-Guinée et de Nouvelle-Calédonie. Cette toute nouvelle institution était désireuse d'augmenter son fonds ethnique riche des deux donations de Gaston de Roquemaurel. C'est de cette époque que date l'important ensemble de coquillages et mollusques qui furent étudiés par Alfred de Saint-Simon, le malacologue toulousain.

Le réseau que les deux frères mirent en place de 1873 à 1900 leur valut une célébrité certaine, et leur nom fut associé à diverses espèces animales inconnues ou mal connues sous l'épithète de *savesi*. Tout à la fois hommage et dédicace, on trouve le *Placostylus savesi* (un subfossile), le *Nerita savesi* (un coquillage) et l'*Aegothales savesi* (une sorte d'engoulevent). En cette fin de XIX^e siècle, la curiosité scientifique et la passion des collectionneurs faisaient bon ménage avec le négoce.



Montant de porte, Nouvelle-Calédonie

J'ai longtemps possédé un ouvrage sur le Pacifique Sud, contenant la photographie en noir et blanc d'une grande maison coutumière entièrement ornée de sculptures. Et le Maori qui se tenait debout devant était lui-même presque entièrement tatoué. Tout n'était qu'arabesques et figures anthropomorphes. Ce montant de case collecté par les frères Savès m'y a fait immédiatement penser.



Flûtes nasales, îles Fidji et Nouvelles-Hébrides

Ces flûtes nasales provenant des Fidji et des Nouvelles-Hébrides (le nom actuel est la République de Vanuatu) prouvent si besoin est qu'une culture commune était partagée, malgré les vastes distances qui séparent ces îles. Les dessins pyrogravés semblent sortis du même moule, et pour un œil non averti comme le mien il est difficile d'attribuer avec certitude telle flûte à telle île. Certaines d'entre elles ont des représentations anthropomorphes. Ce n'est pas le cas de celles-ci, qui font alterner des motifs géométriques répétitifs.

Je suis toujours surpris de voir des objets aussi fragiles traverser le temps dans un état de fraîcheur inaltéré. Leur parcours est toujours aléatoire, les collections ayant fait l'objet de plusieurs déplacements, ne serait-ce qu'à Toulouse entre le musée des Augustins, le musée Saint-Raymond et le muséum.



Casse-tête, Nouvelle-Calédonie

Les échanges entre les îliens et les Européens s'intensifiaient tout au long du XIX^e siècle. On peut ainsi voir sur ces superbes casse-tête l'utilisation de tissus et fils de coton bleu avec motifs or. Pour autant, le guerrier canaque n'a pas renoncé à inclure des fougères séchées traditionnelles, aux vertus protectrices et magiques. Des cordelettes en poils de roussette et des incisions organisées en chevrons complètent l'ensemble.

Le travail est d'une rare sophistication, autant pour la patine brun sombre que pour la finesse du poli, l'heureux mélange de tissus, fils tissés et bandelettes en trames croisées.

Ces beaux casse-tête ont une forme suggestive, phalloïde – Éros et Thanatos en un unique objet.





Gourde, Nouvelle-Calédonie

Cet objet d'apparence si simple fut collecté par les frères Savès en Nouvelle-Calédonie comme témoignage d'une économie domestique habile à tirer parti de toutes les ressources naturelles à sa disposition.

Les noix de coco transformées en gourde attestent d'une belle ingéniosité. Une fois l'aliment consommé, la noix devient un ustensile facile à suspendre et à transporter au moyen d'une corde tressée de fibres végétales.

Figure tutélaire, Nouvelle-Calédonie

Cette petite statue d'une figure masculine, ornement habituel de l'entrée d'une case en Nouvelle-Calédonie, fut collectée, entre mille autres objets, par les frères Savès. Celle-ci est très suggestive avec son étui pénien dressé, sa tête démesurée, ses yeux exorbités et sa posture ramassée. On distingue des traces de polychromie, du rouge pour le sexe et les jambes, de l'ocre sur le visage et le corps et du blanc sur les yeux et la tête.

Il y a quelque chose d'attachant dans cette petite figure, pas vraiment menaçante, qui a sans doute une lointaine parenté avec les statues de l'île de Pâques : une tête sans cou et cette stylisation qui va à l'essentiel.

On ressent fortement que cet objet patiné, rustique, taillé de façon apparemment très sommaire, fut jadis investi de pouvoirs magiques. Malgré la distance temporelle et spatiale qui nous sépare de l'artisan canaque qui l'a conçu, il continue de diffuser une sensation à la fois troublante et familière – un génie des lieux.





Collier de dents de cachalot, Nouvelle-Calédonie

Percées de deux trous par lesquels passent de fines cordelettes tissées de poils de roussette et de fibres végétales, ces dents de cachalot se portaient en collier. C'était surtout une monnaie d'échange très prisée au sein de la communauté canaque – monnaie qui se dévalua rapidement avec la mise en circulation d'un grand nombre de dents transportées dans les coffres des baleiniers. On a observé un phénomène analogue en Afrique avec la dévalorisation des cauris qui servaient de monnaie locale.

Mais pour le peintre la valeur de l'objet est d'une autre espèce et j'ai pris plaisir à peindre les arabesques des liens qui occupent l'espace de la page blanche comme autant de lassos et de boucles. L'ivoire prend avec le temps une coloration unique : un jaune patiné que viennent animer des zébrures et des accidents d'un brun plus profond. C'est en superposant des couches de peinture fluide que j'ai tenté de restituer l'aspect si particulier de la qualité de l'ivoire marin.



Masque de deuilleur, Nouvelle-Calédonie

Je suis resté longtemps à contempler ce grand masque de deuilleur dont l'état de conservation est exceptionnel. Il a été acheté par le muséum aux frères Savès en 1878 et nous est parvenu avec l'ensemble des matériaux qui le constituent et dont chacun a sa symbolique : fibres, bourres organiques et plumes.

Surplombant le masque, un tube cylindrique cerclé de cordelettes est lui-même surmonté d'un amas de cheveux crépus. La forme est impressionnante, autant par sa taille que par son aspect global, celui d'un sexe dressé. On peut s'étonner de voir une représentation phallique dans un rituel de deuil, l'association si manifeste d'Éros et de Thanatos. Mais finalement, rien ne parle mieux de la mort que ce symbole de la vie en acte.

Le masque reproduit des traits caractéristiques : un nez proéminent en forme de crochet, des arcades sourcilières marquées, une bouche grimaçante, un large sourire aux lèvres peintes en rouge. Curieusement, les dents blanches dessinent un second sourire, en négatif, par les trous de la dentition. La grande jupe qui recouvre le porteur du masque est faite d'une armature en corde à laquelle sont accrochés de longues plumes brun foncé et de vrais cheveux tressés qui font comme une longue barbe.

Ce masque situé à mille lieues de notre esthétique et des objets liturgiques qui accompagnent nos propres cérémonies d'obsèques produit un effet puissant, troublant, mais il finit par s'imposer comme une évidence.

Casse-tête, Nouvelle-Calédonie et îles Fidji

Dans ma pratique picturale, la nature morte était un genre quasi absent, jusqu'à ce que je sois invité à peindre les pièces choisies pour célébrer les 150 ans du muséum. Une première pour moi qui n'ai commis ni bouquet de fleurs, ni savant désordre de livres sur des étagères, ni composition de coquillages en allégorie maritime... Et pourtant, pourtant j'aime les natures mortes métaphysiques de Cotán, les mystérieux *bodegones* de Zurbarán ou les belles compositions de Chardin luisant dans la pénombre. J'aime chez ces peintres la lumière, l'immobilité et le souffle tragique des *memento mori*, de ces natures mortes que les Anglais appellent « vies immobiles » (*still life*).

Ces deux casse-tête provenant des îles Fidji et de Nouvelle-Calédonie furent collectés par les Savès à la fin du XIX^e siècle. Sans doute pour la clientèle des amateurs d'armes en tout genre, notamment les plus exotiques. Ce sont des armes redoutables, d'un poids étonnant, chacune aussi lourde qu'une batte de base-ball. Ce qui surprend aussi, c'est la richesse de leur patine brun foncé sur laquelle la lumière glisse en éclairs blancs.





Sac à bétel, Nouvelle-Guinée

Ce petit sac fait de fibres végétales tissées de façon lâche servait à transporter les noix d'arec ou noix de bétel que l'on mâche et chique dans de nombreux pays d'Asie. Avec le temps, le sac a pris un ton brun uniforme. C'est pourquoi il m'a semblé que la gravure soulignerait au mieux la qualité graphique du maillage de cette modeste vannerie.

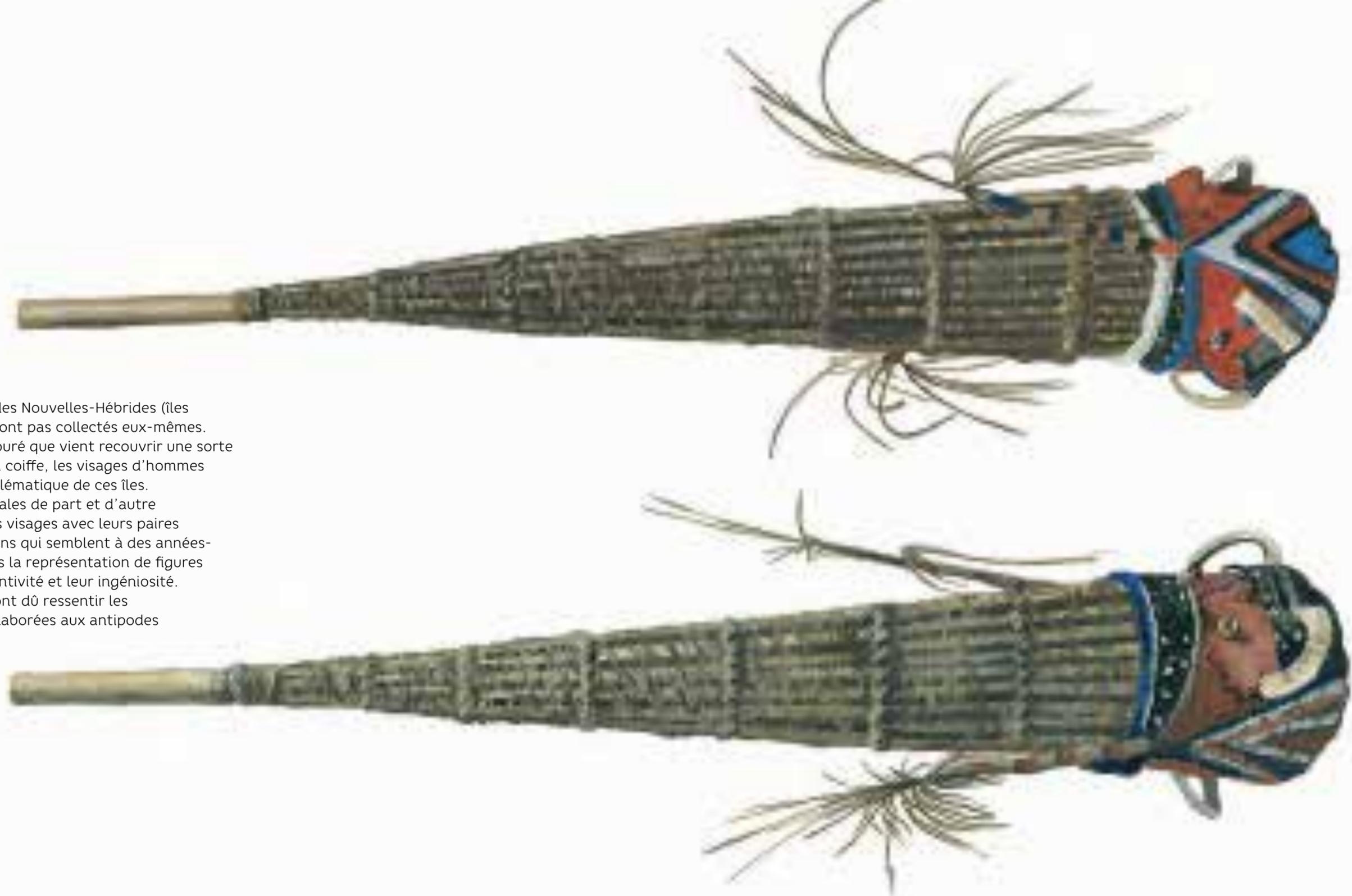
Coupe à huile, îles Fidji

En la représentant recto verso, j'ai voulu mettre en évidence le fait que cette coupe à huile repose sur trois pieds de forme conique. Curieusement, sa faible profondeur, sa forme en feuille stylisée, son anse ajourée terminée par un embout en demi-cercle font penser à une sculpture contemporaine. Posée verticalement, ne dirait-on pas une grande figure anthropomorphe ? Une sculpture qui pourrait être signée Hans Arp ?



Masques-coiffes, Nouvelles-Hébrides

Vendus par les frères Savès au muséum, ces grands masques des Nouvelles-Hébrides (îles Vanuatu), se portaient sur le sommet du crâne, mais ils ne les ont pas collectés eux-mêmes. Ils sont constitués d'un bâti en lattes de bambou émincé et ajouré que vient recouvrir une sorte de feutrine réalisée avec des toiles d'araignées. À la base de la coiffe, les visages d'hommes grimaçants portent des dents de cochon sauvage, animal emblématique de ces îles. La polychromie de bleu, blanc, rouge et noir, les touffes végétales de part et d'autre des visages où l'on croit reconnaître des cocotiers, les doubles visages avec leurs paires de dents recourbées et leurs yeux saillants en font des créations qui semblent à des années-lumière d'une esthétique connue. Les solutions plastiques dans la représentation de figures anthropomorphes me surprennent constamment par leur inventivité et leur ingéniosité. En cette fin de XIX^e siècle, quel intense sentiment d'étrangeté ont dû ressentir les contemporains des Savès devant ces expressions culturelles élaborées aux antipodes par des êtres qu'on disait barbares, voire sauvages.



Gargoulettes ou petites gourdes, îles Fidji

On doit la gargoulette (petite gourde) en forme de tortue à Gaston de Roquemaurel, tandis que les deux autres, en forme de poulpe et de coquillage, proviennent des collectes des frères Savès (pages suivantes).

En les regardant, mon esprit voyage. Cette façon de faire, de mélanger dans un même objet sa fonction utilitaire – une gourde – et une démarche artistique – stylisation d’animaux marins –, a peut-être quelque chose d’universel. Je passe en pensée d’un océan à l’autre et je vois les poteries incas qui elles aussi mêlent la fonction domestique – une cruche – à du grand art – un visage. Transformer un objet quotidien en un objet magnifié, est-ce là la marque de la civilisation ? Pourquoi orner des vases, mêler étroitement l’homme à l’animal dans d’innombrables figures anthropomorphes, ou encore investir les objets les plus modestes d’une étincelle de l’imaginaire collectif ?

Toute la culture matérielle et spirituelle des îles Fidji tourne autour de l’océan, et les animaux marins y occupent naturellement une place symbolique primordiale. Aussi les Fidjiens n’hésitent-ils pas à représenter des créatures aquatiques dans le monde de la terre, à les incarner dans la glaise que l’on fait passer au feu. À fondre l’univers du mouvement fluide – les tentacules du poulpe – dans l’univers des formes immobiles – les gourdes. J’imagine que les potiers-sculpteurs fidjiens ont perçu que les animaux marins et l’univers mental des hommes s’accordaient dans leurs poteries. Une pensée magique traverse ces objets usuels : l’eau étant si nécessaire au marin pour étancher sa soif, n’est-il pas magique que ce soit la tortue marine qui la contienne après avoir été façonnée par les hommes ? La tortue est sortie des flots pour devenir l’alliée des Fidjiens sous la forme d’une gargoulette qui mêle l’air – c’est un ustensile creux –, la terre, le feu – une poterie – et l’eau qu’elle transporte. Enduite d’un vernis végétal (gomme de kauri, résine de l’arbre *Agathis australis*) appliqué à chaud, la poterie a un aspect satiné qui rappelle la peau luisante des animaux marins fraîchement pêchés. Outre la pensée magique à l’œuvre dans ces superbes ustensiles, j’aime l’art de la synthèse dans la stylisation des formes. Je les prends dans mes mains et c’est comme la rumeur de l’océan Pacifique qui me parvient avec le sentiment apaisant d’un accord profond entre l’homme et les éléments.

Roquemaurel écrit dans le journal de bord de *L’Astrolabe* :

« Nous recherchions avec empressement leurs armes, leurs poteries et les autres produits de leur industrie, qui est, sans contredit, supérieure à celle des Polynésiens, malgré l’espèce de défaveur qui est attachée à tout ce qui tient aux races plus foncées en couleur.

Le seul fait de la fabrication des vases en terre vernissée, de toutes formes et dimensions, qui atteignent celles de nos plus grands vases, annonce, de la part des Vitiens (ancien nom des Fidjiens), une industrie au moins égale à celle des peuplades qui n’ont pas su comme eux pétrir l’argile, lui donner une forme et une consistance par la cuisson.

« On peut même soutenir que cette industrie, en tant qu’elle n’embrasse que la simple poterie en terre la plus commune, est aussi avancée dans ce pays qu’en Europe même. Il ne manque aux Vitiens qu’à varier un peu les formes de leurs vases pour les approprier aux besoins de la vie. Ainsi leurs plats et leurs assiettes sont encore de petits baquets ou des plateaux en bois dur, assez gentiment sculptés. J’ai vu un de ces vases dont un compartiment servait à mettre le sel : ce qui prouve déjà que les cannibales n’ont pas pour les aliments salés la même répugnance qu’on leur avait d’abord supposée. »





Collection Gustave Julien

Gustave Julien (Toulouse, 1870 - Paris, 1936) fait partie de ces administrateurs coloniaux qui se passionnèrent pour les cultures indigènes. Spécialiste de la langue et la culture malgaches, auxquelles il consacra de nombreuses publications, il allait à la fin de sa vie donner sur ce sujet des enseignements à l'Institut national des langues orientales à Paris. Il eut aussi à cœur d'enrichir en objets malgaches les collections du muséum de sa ville natale.

Sa carrière d'administrateur connut plusieurs étapes marquantes : après Madagascar, il séjourna brièvement en Côte d'Ivoire, avant d'être nommé gouverneur des Établissements français de l'Océanie en 1915, poste qu'il quitta en 1919 pour raisons de santé.

Pour la photographie officielle, il a posé en habit de gouverneur, mais le léger sourire qui se devine sous la moustache lui donne une expression avenante et pour tout dire méridionale.





Amulette de sorcier, Madagascar

Cette amulette de sorcier collectée par Gustave Julien est faite d'un corps en bois rempli de matières organiques, la « charge », d'où émergent des bouts de bois. Tout autour, des perles noires, rouges et blanches. Certaines d'entre elles sont disposées autour d'unealebasse miniature. Des morceaux de bois enfilés sur un lien complètent l'ensemble.

Cet objet magique que les Malgaches appellent *ody* inspire la crainte, tant est redouté le pouvoir des sorciers. Mais placé sous les néons du muséum il a l'air inoffensif, comme provisoirement vidé de ses pouvoirs. Peut-être sa figuration parviendra-t-elle, dans l'espace virtuel du papier, à le recharger d'un peu de sa magie ?

Une beauté malgache

Il était admis, voire souhaitable, que les administrateurs coloniaux aient une maîtresse indigène issue de la plus haute classe du pays colonisé. À cette pratique millénaire des alliances, les Français s'y adonnèrent avec passion.

Pour peindre cette belle Malgache, j'ai puisé dans le fonds iconographique du muséum. Gustave Julien, qui suivit Joseph Gallieni dans son aventure militaire à Madagascar en tant qu'interprète puis administrateur, réalisa un certain nombre de clichés, notamment des portraits en noir et blanc. J'ai aimé la sensibilité qui se dégage de celui-ci, avec une aura de mélancolie dans les yeux mi-clos.

Tout ce qui a trait à Madagascar éveille mon intérêt. J'ai parcouru la grande île au cours de très nombreux voyages. Les femmes y sont belles. Des 18 ethnies qui constituent le peuple malgache, je suis peut-être plus proche des côtiers comme les Vézo. J'aime la côte bordant le canal du Mozambique, l'immense lagon que parcourent sans cesse les pirogues à balancier à la voile carrée, la déambulation des marchandes de poissons avec leur panier en équilibre sur la tête, la grâce naturelle des femmes drapées dans leur lamba (pièce d'étoffe)...



Sabre d'abattis, Madagascar

Sabre d'abattis. Rien qu'à prononcer ce nom désuet, on a comme un parfum colonial du XIX^e siècle qui vous revient. Celui-ci provient de Madagascar où il fut collecté par le Toulousain Gustave Julien.

Le sabre d'abattis s'utilisait jadis dans les champs de canne, mais en peignant cet outil de coupe j'ai eu l'impression de représenter une arme de corsaire. Il demeure très répandu en Martinique et à la Réunion, deux îles dans lesquelles j'ai vécu. Si répandu même qu'il est l'arme de prédilection des criminels villageois. Il diffère d'ailleurs bien peu de la machette, qui fut l'arme principale du génocide rwandais.

J'ai disposé le sabre et le fourreau sur la feuille : on dirait une gueule ouverte, ou bien les lames d'une cisaille.

Le fourreau est constitué de deux morceaux de bambou maintenus ensemble par des bandes de tissu, des cordelettes de cuir et de petits clous.

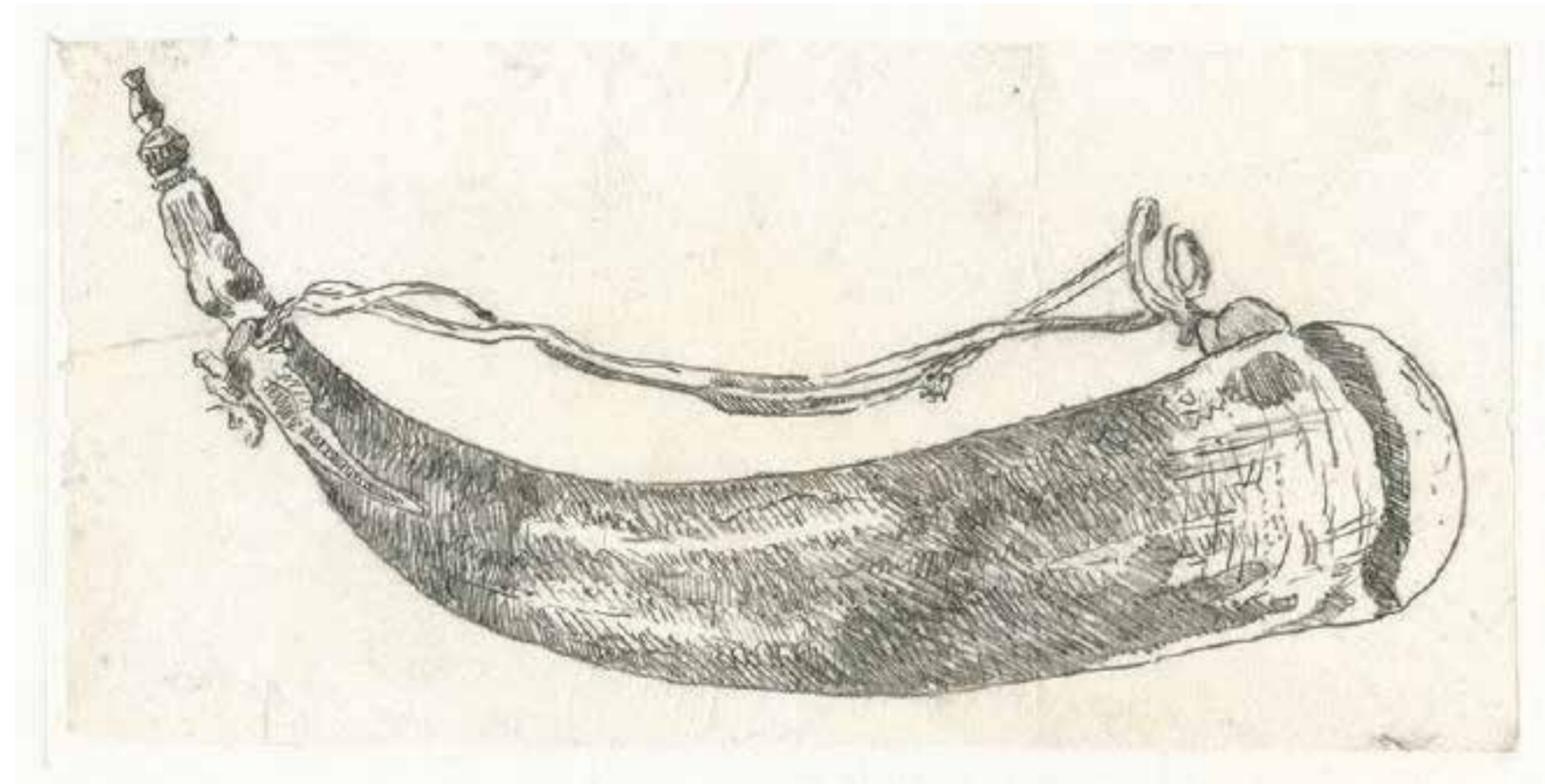
Le sabre, lui, est fait de bois et de fer. Chacune de ces matières a sa texture et réagit à la lumière et à l'usure du temps d'une manière qui lui est propre. Chaque élément porte des scarifications, des éraflures, des traces laissées par l'usure. Lorsque je peins cette nature morte, lumière, couleur, matière – ces composantes vibrantes de vie – ne quittent pas un instant mon esprit.



Cuillère en bois, île de la Réunion

Cette magnifique cuillère fut collectée par Gustave Julien à la Réunion, mais on y reconnaît bien l'art du bois des artisans malgaches des hauts plateaux, les Zafimaniry, en pays Betsileo. Elle est si richement sculptée, avec ses motifs géométriques sur le manche et sur les deux cuillerons, qu'il m'a paru nécessaire de la peindre recto verso. Ainsi le petit cavalier qu'on voit de profil au centre du manche se retrouve-t-il sur la face de la cuillère.

Je reste émerveillé par la manière dont le génie humain s'applique à transformer des objets usuels en œuvres d'art, précieuses et porteuses de sens. Les mâts funéraires (*alo-alo*) qu'on voit au Sud de Madagascar sont généralement ornés de saynètes dont le motif évoque la vie du défunt. Alors, qui sait si cette cuillère ne fut pas jadis la propriété d'un illustre cavalier ?



Poire à poudre, Madagascar

Cette poire à poudre est faite d'une corne de zébu terminée en sa partie étroite par une petite figure féminine et un crocodile sculptés. Une légende les associe : une femme aurait été piégée par un crocodile, animal que la tribu des Zafindravoay considère comme un ancêtre ; ils auraient vécu ensemble et elle lui aurait donné deux fils...

Son ornementation d'une grande finesse fait de cet accessoire utilitaire un objet de prix.

Le sculpteur a poussé loin le souci du détail, jusqu'à figurer le collier de perles qui orne le cou de la femme et le récipient qu'elle porte sur la tête.

Quel meilleur moyen de s'approprier le pouvoir de ces nouvelles armes venues avec les Vazaha (les étrangers) que d'en faire un objet lié au zébu, cet animal si primordial dans la culture de la grande île ?

J'ai dessiné cette poire à poudre sur un papier fin contrecollé sur un vélin BFK Rives préalablement embouti. Il m'a semblé que cette mise en scène épousait la sophistication de cette belle pièce ethnique.

Collection Joseph Gallieni

La carrière militaire de Joseph Gallieni (Saint-Béat, 1849 - Versailles, 1916) se confond avec l'expansion coloniale française. Après le désastre de la guerre franco-prussienne de 1870, il est envoyé à la Réunion en qualité de lieutenant. Promu capitaine en 1876 dans un régiment de tirailleurs sénégalais, il participe à diverses expéditions en Afrique noire. Le Mali est placé sous protectorat français en 1880 et Gallieni déploie un génie certain dans ses tractations avec les chefs locaux. Il signe un traité de commerce avec le Niger en 1881. Après un intermède de trois ans en Martinique, il revient en Afrique comme commandant supérieur du Soudan français et parachève la conquête du Sénégal et du Mali. En 1891, il arrive en Indochine avec le grade de colonel, chargé d'organiser l'administration du pays. Ensuite, c'est à Madagascar qu'en qualité de gouverneur général il met en place une cartographie administrative de la grande île, épousant la cartographie des ethnies. L'institution du travail forcé, les résistances et la répression féroce qui s'ensuivent causent des centaines de milliers de victimes. Parallèlement à son action militaire, Gallieni met en place diverses infrastructures dans le cadre de sa politique d'occupation : des écoles, une voie de chemin de fer, une antenne de l'institut Pasteur...

De retour en France, il occupe le poste de gouverneur militaire de Lyon et prend sa retraite en 1914. Mais la déclaration de guerre le contraint à reprendre du service. Il est nommé gouverneur militaire de Paris et c'est à lui que l'on doit la célèbre mobilisation des taxis parisiens afin d'amener des renforts sur le front de la Marne. Il meurt en 1916 au cours d'une intervention chirurgicale, âgé de 67 ans. Après l'Armistice, il sera nommé maréchal à titre posthume.

Gallieni laisse un héritage controversé, pour les uns celui d'un conquérant brutal et inflexible, pour les autres celui d'un esprit curieux des mœurs et coutumes des peuples soumis, qui s'est appliqué à apprendre leurs langues afin de mieux les comprendre.

Herminette, Sénégal

Lors de ses expéditions militaires, Joseph Gallieni collecta de nombreux artefacts dont il fit don au muséum. Cette herminette témoigne de la personnalité complexe de ce militaire inflexible doublé d'un voyageur curieux de l'autre, de ses us et coutumes. Les objets qu'il collectait sont le plus souvent des objets du quotidien sans grande valeur marchande mais qui témoignent d'une économie et d'un mode de vie.

Mais si Gallieni mettait un point d'honneur à apprendre les langues des territoires conquis en Afrique, en Asie et à Madagascar, c'était d'abord en vue de faciliter l'œuvre de colonisation et l'expansion française. Ses théories exposées avec une brutale franchise (allier la force à la persuasion en jouant des rivalités internes, développer de nouvelles infrastructures) devaient servir de modèle à de nombreux militaires et futurs gouverneurs. Le colonisateur se devait selon lui de développer l'agriculture et d'exploiter les ressources naturelles locales. Ce n'est donc pas tout à fait le hasard si cette modeste herminette au manche en bois, outil banal du paysan sénégalais, a éveillé l'intérêt du conquérant.

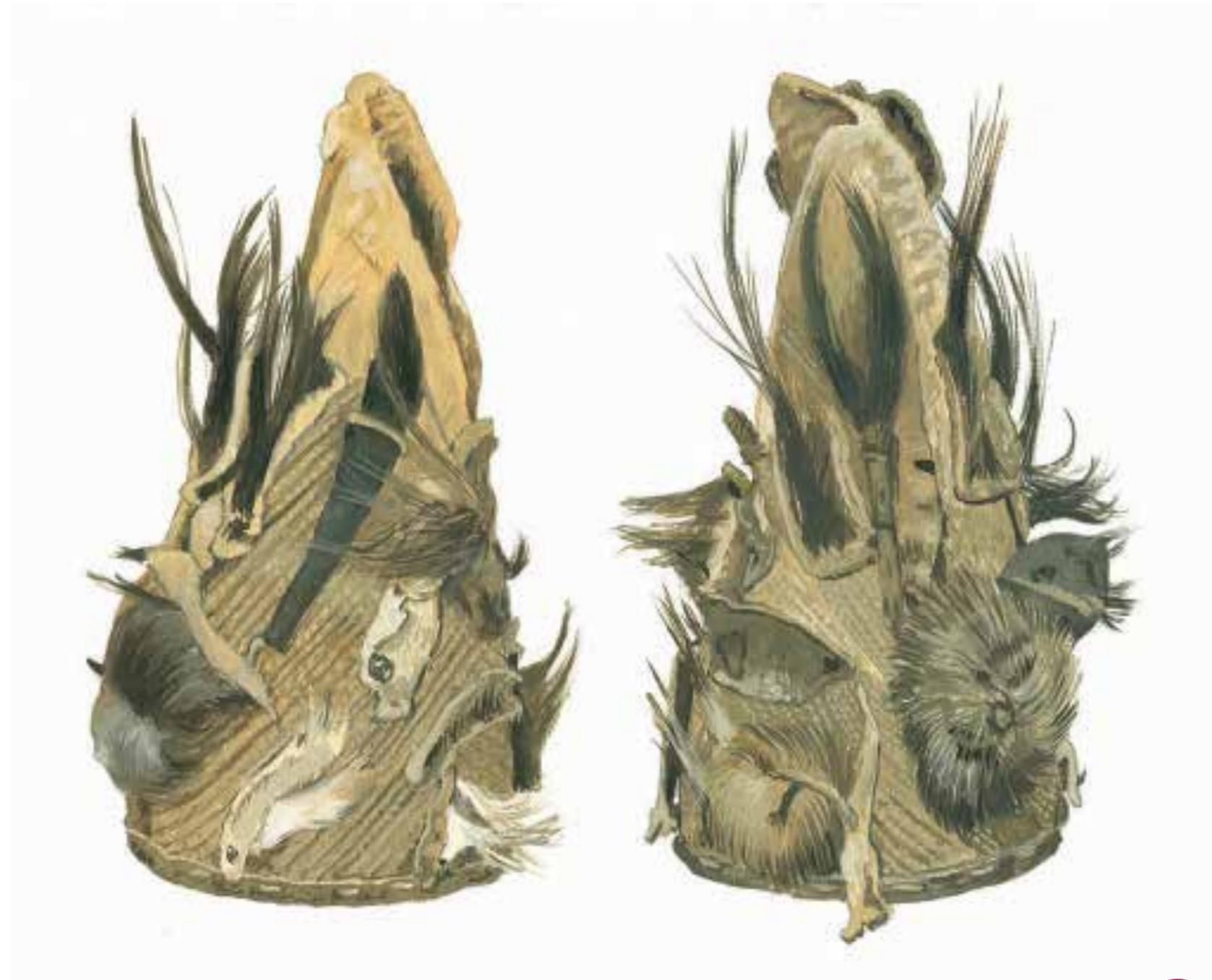
En la peignant, avec un gros plan de la lame, j'avais en tête une calligraphie d'un alphabet agraire dont cette herminette pourrait être la première lettre...



Bonnet de sorcier, Mali

Sur cette grosse cotonnade sont cousus des fragments de peaux d'animaux apparemment disposés au hasard, tous poils dressés. C'est un objet inquiétant, propre à captiver l'imagination. Investi du pouvoir occulte des animaux dont il portait les emblèmes, le sorcier malien, coiffé de ce bonnet, devait invoquer les esprits des forêts et des savanes. Cet étrange bonnet, je l'ai peint sous deux angles afin de mieux rendre compte de la complexité des ajouts. Face à des œuvres en volume, le regard frontal propre à la contemplation de la toile doit se transformer : regarder une sculpture, c'est la détailler sous diverses faces. Seule la synthèse des angles de vue permet d'avoir une vision de l'œuvre, une vision non figée car on ne refait jamais le même parcours visuel. C'est là une des richesses de l'émotion esthétique : elle se renouvelle sans cesse et évolue selon nos propres dispositions, et plus généralement selon celles de chaque époque.

Joseph Gallieni, fidèle à sa doctrine, « comprendre de l'intérieur les peuples conquis », ne pouvait qu'être attiré par cet étrange bonnet de sorcier dont il fit don au muséum.



Sabre et fourreau, Soudan

Chaque civilisation a son génie propre qui s'exprime à travers de multiples créations, les armes étant un champ privilégié. De l'épure des sabres des samouraïs aux lames guillochées des fantassins portugais, la variété des lames et des fourreaux n'a pas de limite.

Je perçois dans cette arme ramenée du Soudan par Joseph Gallieni le vertige décoratif et ornemental qui est comme une signature de l'Islam. Le cuir est travaillé, embouti, teint, découpé, repoussé, prétexte à des raffinements de motifs répétés, losanges pris dans un réseau de lignes, couleurs rouge, noire et ocre, passementerie de cuir. Le fourreau dépasse sa fonction utilitaire de protection de la lame pour devenir sous la main de l'artisan un objet de parure que l'on peut parcourir du regard, un objet de contemplation esthétique tout autant qu'un objet affirmant la richesse et le statut social de son propriétaire.





Sac à balles, Soudan

Joseph Gallieni fit don au muséum de ce sac conçu pour transporter des balles au sec. Il est bien peu réglementaire, ce sac ! L'artisan a eu à cœur de le transformer en un objet précieux : le cuir est peint de motifs géométriques, il comporte de nombreux ajouts – des bandes, des lanières, une passementerie de cuir où le jaune-brun, le rouge et le noir dessinent des arabesques répétitives, sans parler des pompons, des glands, des boules et des anneaux. L'objet utilitaire devient un objet de parade qui fait honneur à celui qui le porte. Il attire le regard du spectateur qui, comme dans un conte oriental, se laisse aller au plaisir de parcourir ce dédale de signes et de figures emmêlés.



Chapeau de berger, Soudan

Porté au-dessus d'une coiffe en coton, ce chapeau de berger allie le cuir teint en rouge et marron à un travail de vannerie à motifs géométriques. Cet objet de la vie quotidienne fut collecté parmi des centaines d'autres par Joseph Gallieni lors d'une expédition militaire au Soudan français (Mali et Haut-Sénégal). En le peignant, j'ai pu mesurer la complexité de l'objet. La régularité des dessins, l'élégance de la forme et le mélange des matières témoignent d'un raffinement surprenant pour un accessoire banal de la vie paysanne.

Profil perdu, Madagascar

C'est dans la base iconographique du muséum que j'ai trouvé un cliché en noir et blanc (collection Julien) de cette belle Malgache des hauts plateaux. J'ai aussitôt été captivé par son port altier, ses yeux légèrement bridés, ses boucles d'oreilles en forme de trèfle, ses lourdes tresses qui serpentent autour du cou. Pourtant, je perçois un voile de tristesse dans cette tête de profil. Cette mélancolie, cet air de désenchantement, cette résignation calme, je les ai souvent croisés à Madagascar dans les moments où l'agitation coutumière de la vie laisse place à un repli songeur.



Collection Aristide Maria

Né à Toulouse en 1870, Aristide Maria occupa de 1895 à 1906 divers postes dans l'administration coloniale à Madagascar et participa au voyage de Joseph Gallieni dans la grande île en 1898. Ses photographies furent publiées dans la revue *Le Tour du monde* entre 1899 et 1900.

Sandales, Madagascar

Cette humble paire de sandales en peau de sanglier, collectée à Madagascar par Maria, connut les fastes de l'Exposition universelle de Paris en 1900. Avec le temps, le cuir s'est racorni et a pris une teinte brune. Cet objet fruste me rappelle les pasteurs bara que j'ai vus traverser le massif de l'Isalo à Madagascar avec pour tout bagage une poignée de sel et un peu de riz, semelles de vent aux pieds.





Collection Grand

D'une campagne au Soudan sous les ordres du colonel Louis Archinard, M. Grand, lieutenant d'infanterie de marine, rapporta des « armes, fétiches, costumes dahoméens et toucouleur ». Il en fit don à la Ville de Toulouse en 1891.

Tablier d'Amazone, Dahomey

Cet objet collecté au Dahomey est accompagné d'un cartel :

« Tablier d'Amazone, garde du corps du Roi de Dahomey.

« Ce tablier est fait d'un morceau de cotonnade sur laquelle sont cousus : des coquilles percées, formant bordure ; des rosaces composées de coquilles entremêlées à des perles de verre ; des croissants en fer ; des pointes de flèches en fer ; des gris-gris composés de paquets d'herbes sacrées, ou de poils de singes noirs.

« Le centre des rosaces inférieures est formé par une sorte de bouteille en filaments tressés, dans laquelle se trouve de la poudre magique.

« Ce tablier, tout maculé de sang, a été pris au combat d'Ajoupa, le 8 mars 1890. »

Des contingents de femmes guerrières, les « Amazones vierges du Dahomey », furent constitués au XIX^e siècle, et le roi Béhanzin les utilisa contre les troupes coloniales françaises. À l'issue des combats, les armes étaient récoltées comme autant de trophées. Sur ce tablier, on reconnaît des éléments utilisés dans les cérémonies vaudous du Bénin (croissants en fer et gris-gris). Des perles rouges et bleues soulignent l'ivoire des cauris disposés en rosaces et sur le pourtour de l'étoffe.

Cette parure de guerre aux pouvoirs occultes devait donner à celui qui la portait un sentiment d'invincibilité. Est-ce la relation aux Amazones ou bien l'aura de vaudou et de combat, ce tablier captive l'imagination. J'avais, en le peignant, l'illusion de parcourir une vaste plaine de terre ocre d'où émergeaient les *tumuli* de coquillages, les minuscules Calebasses recouvertes de perles, les arcs de métal...

Collection Frères jésuites

Défenses d'éléphant, Inde

Ces ivoires ont une histoire très politique qui met aux prises le pape, le roi du Portugal et le roi de France. L'envoi de missionnaires en Inde et en Chine était à l'origine l'affaire exclusive des souverains portugais. Au bout d'un siècle, la papauté décida de faire cesser ce monopole. Ce qui autorisa les Jésuites français à s'implanter en Asie avec un bon siècle de retard sur les évangelisateurs portugais. Leurs *Lettres édifiantes et curieuses*, publiées à Paris entre 1702 et 1776, offrirent aux lecteurs français une narration palpitante de leurs aventures et de leurs hauts faits. Le tout pour la plus grande gloire de la papauté et de la Couronne de France.

Quant aux défenses d'éléphant, trophée de prix s'il en fût, elles furent expédiées vers 1740 de Pondichéry par un père jésuite pour prendre place à Toulouse dans le mausolée de saint Thomas d'Aquin (église des Jacobins).



Collection Jean Moura

Pour comprendre le mode de vie des hommes de la préhistoire, les archéologues s'appuient sur des comparaisons. Telle fut entre autres la démarche de Jean-Baptiste Noulet au muséum de Toulouse lorsqu'il aborda vers 1850 l'étude des objets que Jean Moura venait d'expédier du Cambodge, en les comparant à ceux collectés dans les grottes du Sud-Ouest.

De nos jours, les San de Namibie et du Botswana sont un des rares peuples de chasseurs-cueilleurs ayant réussi à maintenir leur mode de vie, et les archéologues, en observant leurs techniques de fabrication d'armes et d'outils, ont pu éclairer certains aspects essentiels de la vie des premiers hommes.

Lors d'une traversée du désert du Kalahari pour aller admirer les fresques rupestres des monts Tsodilo au Botswana, j'ai eu la chance de rencontrer des San. Je revois leurs visages aux pommettes hautes, aux yeux en amande, avec des lèvres bien ourlées... Je me souviens aussi des monts Tsodilo émergeant du plateau caillouteux comme un mirage et de la violence du vent à la tombée du jour, qui fit s'envoler d'un coup nos tables et nos chaises de camping. Ces turbulences atmosphériques s'accompagnent de déflagrations et de grondements qui pour les San, dit-on, sont les « voix des esprits ».

Il y avait quelque chose de merveilleux dans les fresques ornant les cavernes, dans l'immensité du paysage, dans le bleu infini du ciel et la chaude couleur blonde du sable. Mais il y avait aussi un voile de tristesse dans le regard du bushman san qui se tenait assis devant un feu de broussailles, assistant impuissant à l'agonie de son monde.

Disque auriculaire, Cambodge

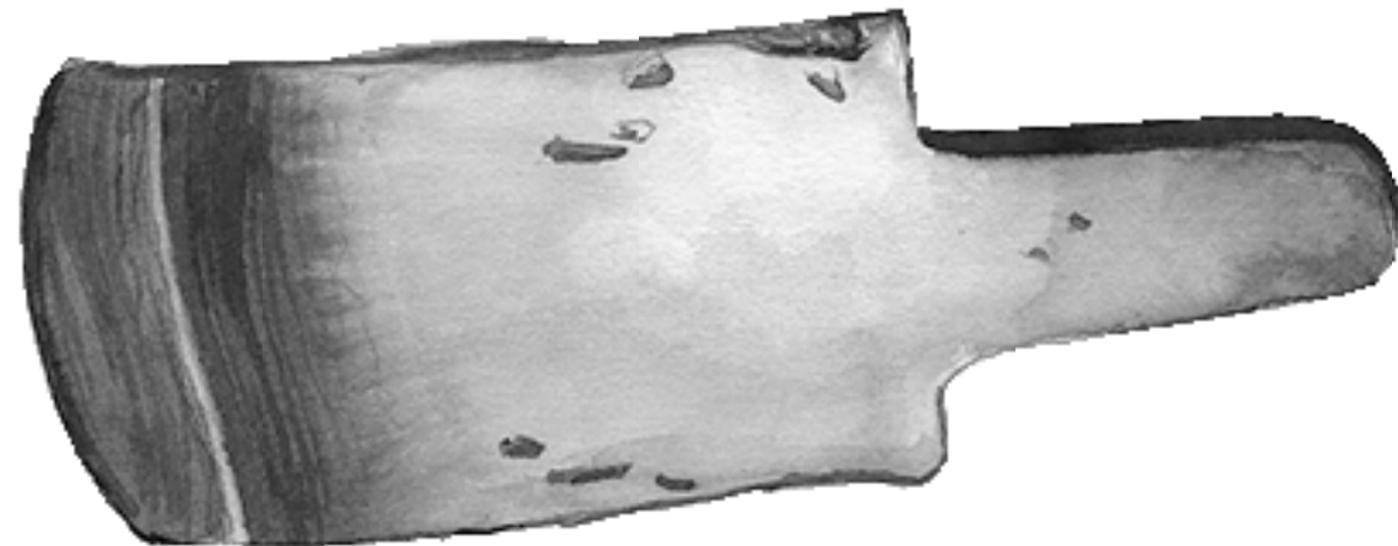
On trouve dans les couches de sédiments de Samrong Sen, au Cambodge, des disques auriculaires à motifs géométriques en terre cuite (pages suivantes). L'oreille se déformant facilement, il semble que cette forme de parure traditionnelle soit partagée par des peuples et des civilisations aux antipodes les uns des autres.

Rondelles et haches polies, Cambodge

L'archéologie française, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, prit part à la compétition internationale pour la conquête de nouvelles colonies. Le Cambodge fut le centre d'un immense intérêt avec la découverte du site d'Angkor Vat par le naturaliste français Henri Mouhot (1826-1861) en 1858.

On découvrit le site de Samrong Sen en 1876 et ce fut pour les savants prétexte à une étude comparative entre les préhistoires asiatique et européenne. Originaire de Moissac et représentant du protectorat français auprès du roi du Cambodge, le lieutenant de vaisseau Jean Moura fit don au muséum d'artefacts, essentiellement des pierres polies, conservées comme des reliques par la population autochtone qui les appelait « pierres de foudre ». Ils furent analysés par les grands préhistoriens Émile Cartailhac et Jean-Baptiste Noulet entre 1877 et 1879. Il semblerait que cette pratique de la pierre polie ait perduré tardivement, jusqu'à l'âge du bronze indochinois.

Les haches sont particulièrement belles (pages suivantes). Leur pierre, longuement polie, acquiert un lustre, un éclat sombre qui me ravit. Elles sont lourdes en main et j'imagine les innombrables heures nécessaires à leur fabrication. Elles ont un raffinement et une esthétique qui sont comme le cachet des civilisations anciennes.







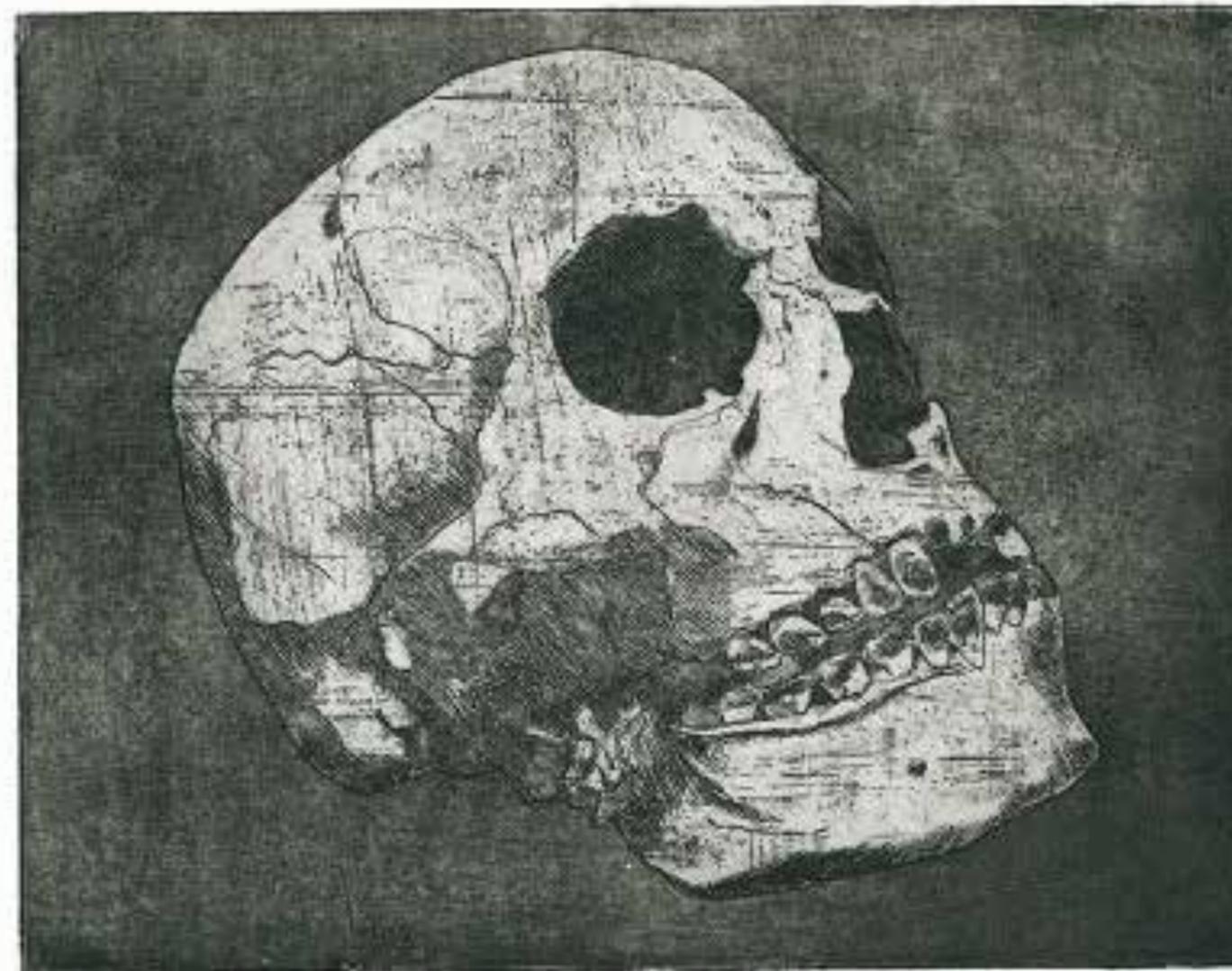
Colliers de pierre, Cambodge

Ces colliers collectés par Jean Moura sont constitués de cylindres et de rondelles de pierre polie perforés dans le sens de la longueur afin de pouvoir être enfilés sur un lien. L'artisan s'est attaché à faire varier la taille, la fréquence, la matière et la couleur des pierres. Le brun, le blanc cassé et le noir des pierres brutes leur donnent la beauté sauvage des parures néolithiques.



Crâne, Cambodge

Ce crâne appartenant à un combattant khmer « rebelle » exécuté par décapitation en 1875, douze ans après que le royaume du Cambodge fut officiellement devenu un protectorat français. Ce macabre trophée de la conquête coloniale fut offert au muséum par le lieutenant de vaisseau Jean Moura, représentant de la puissance française à Pnom Penh.



Collection Émile Cartailhac

L'étude de la préhistoire doit beaucoup à Émile Cartailhac (Marseille, 1845 - Genève, 1921), qui fut le premier en France à donner un enseignement en archéologie préhistorique. Parallèlement, il eut dans ce nouveau domaine scientifique une activité éditoriale foisonnante en tant que directeur de revue et auteur de nombreux articles. Avocat de formation, il s'éloigna très vite du barreau pour se consacrer à la préhistoire, un domaine auquel il avait été initié par son oncle Armand de Quatrefages, naturaliste, professeur au Muséum de Paris. Tout naturellement, son premier terrain d'étude se situa à proximité de la propriété familiale de Saint-Affrique : les dolmens de l'Aveyron. Dès l'ouverture du muséum, en 1865, le jeune Cartailhac, âgé de 20 ans, conçut avec Eugène Trutat et Jean-Baptiste Noulet la galerie des Cavernes, première galerie consacrée à la préhistoire. Deux ans plus tard, on le retrouve aux côtés d'Édouard Lartet et de Gabriel de Mortillet, chargés de concevoir la section de préhistoire de l'Exposition universelle de Paris.



Il racheta alors la revue *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, en prit la direction et la renouvela profondément. À 30 ans, il était déjà une figure de premier plan dans le débat intellectuel qui agitait son époque autour de la question des origines de l'humanité, débat passionné s'il en fut. En 1882, il inaugura un enseignement d'archéologie préhistorique à la faculté des sciences de Toulouse, qu'il poursuivit à la faculté des lettres, où il devait enseigner jusqu'à sa mort. Parallèlement à l'université, il s'impliqua dans l'aménagement du musée Saint-Raymond de Toulouse, dont il devint le directeur en 1912, et dans la création de l'Institut de paléontologie de Paris. Ce fut le début d'un grand travail sur l'art préhistorique, qu'il conduisit avec l'abbé Breuil dans les cavernes d'Altamira puis sur les sites français de Marsoulas (Haute-Garonne), Niaux (Ariège) et Gargas (Hautes-Pyrénées).

Chantier de fouilles
en Midi-Pyrénées.

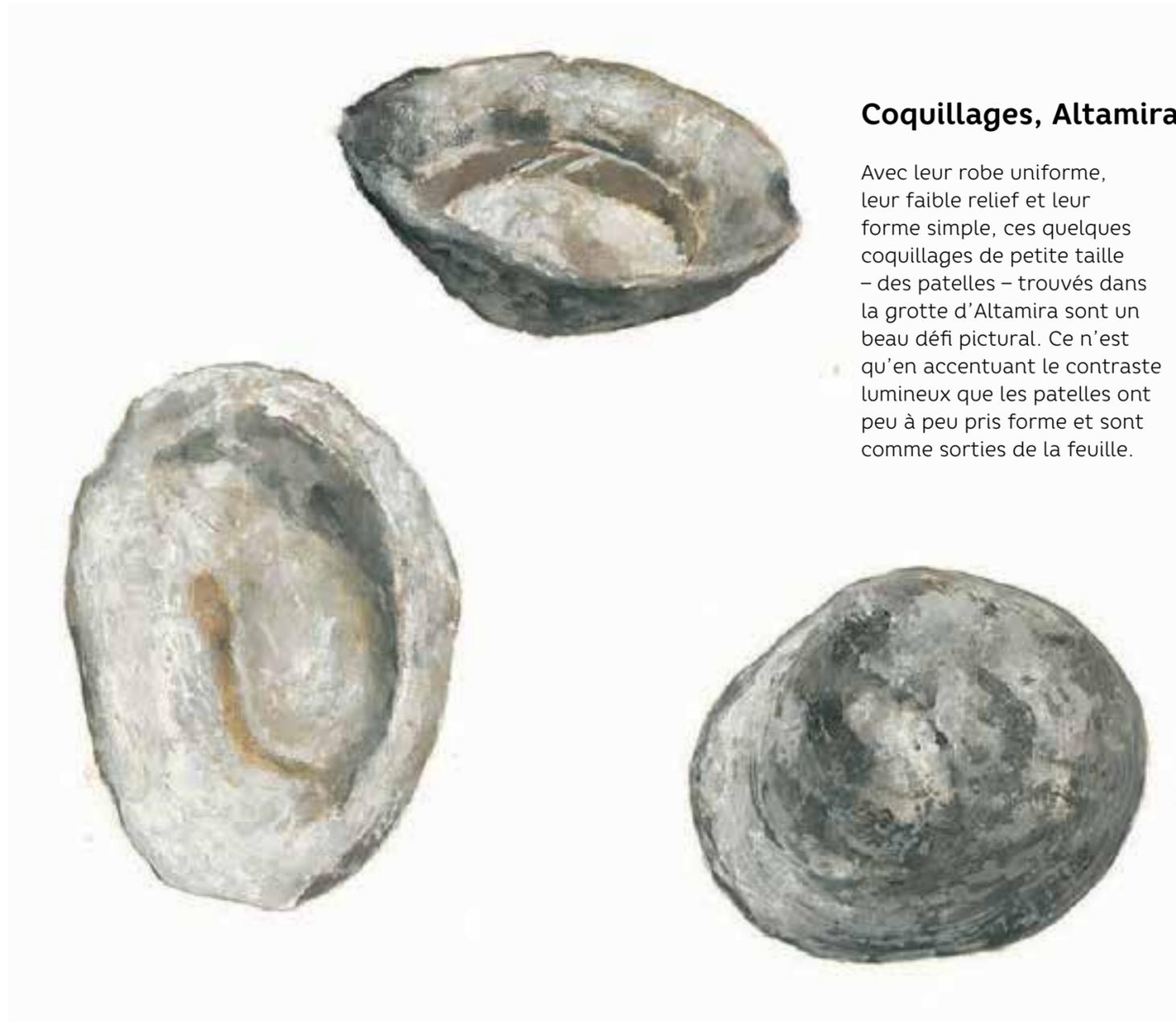


Collection Édouard Harlé

Parmi les premiers donateurs du muséum, le profil d'Édouard Harlé (Toulouse, 1850 - Bordeaux, 1922), ingénieur des Ponts et Chaussées, est assez singulier. À l'âge de 25 ans, il se voit confier la reconstruction des ponts détruits par la grande crue de la Garonne. Par la suite, il est chargé de l'édification de l'observatoire du pic du Midi. À 47 ans, il atteint le sommet de sa carrière d'ingénieur : il est nommé directeur de la Compagnie des chemins de fer du Midi. Mais Harlé poursuit avec assiduité une autre carrière, non rémunérée celle-là, de préhistorien. Correspondant de la Real Academia de la historia de Madrid, il est l'auteur de nombreux articles et publications, notamment sur les faunes quaternaires de l'Espagne, du Portugal et du Sud-Ouest de la France.

C'est dans la grotte d'Altamira, près de Santillana del Mar (province de Santander), qu'il collecta ces pointes de sagaies entaillées de traits parallèles (ci-contre) ainsi que des patelles (ci-dessus), preuve d'une présence humaine en ce lieu à l'époque de la préhistoire. La grotte avait été découverte en 1880 par Don Marcelino Sanz de Sautuola, un gentilhomme de Santander amateur d'archéologie, mais les spécialistes français avaient récusé vigoureusement l'authenticité de ses magnifiques peintures rupestres. Ils ne devaient admettre leur erreur que vingt-cinq ans plus tard, après la découverte d'autres peintures rupestres confirmant l'existence d'artistes plus de 10 000 ans avant notre ère. Sautuola, mort en 1888, ne connut pas cette réhabilitation scientifique qui n'intervint qu'en 1902 avec un article retentissant d'Émile Cartailhac, sous-titré « *Mea culpa* d'un sceptique ». Militant en faveur de la création de muséums locaux décentralisés, c'est tout naturellement aux musées des villes de Bordeaux et de Toulouse qu'Édouard Harlé légua ses collections paléontologiques et ses livres à la fin de sa vie.





Coquillages, Altamira

Avec leur robe uniforme, leur faible relief et leur forme simple, ces quelques coquillages de petite taille – des patelles – trouvés dans la grotte d'Altamira sont un beau défi pictural. Ce n'est qu'en accentuant le contraste lumineux que les patelles ont peu à peu pris forme et sont comme sorties de la feuille.



Pigments, grotte d'Altamira

Collection Albert Gaudry

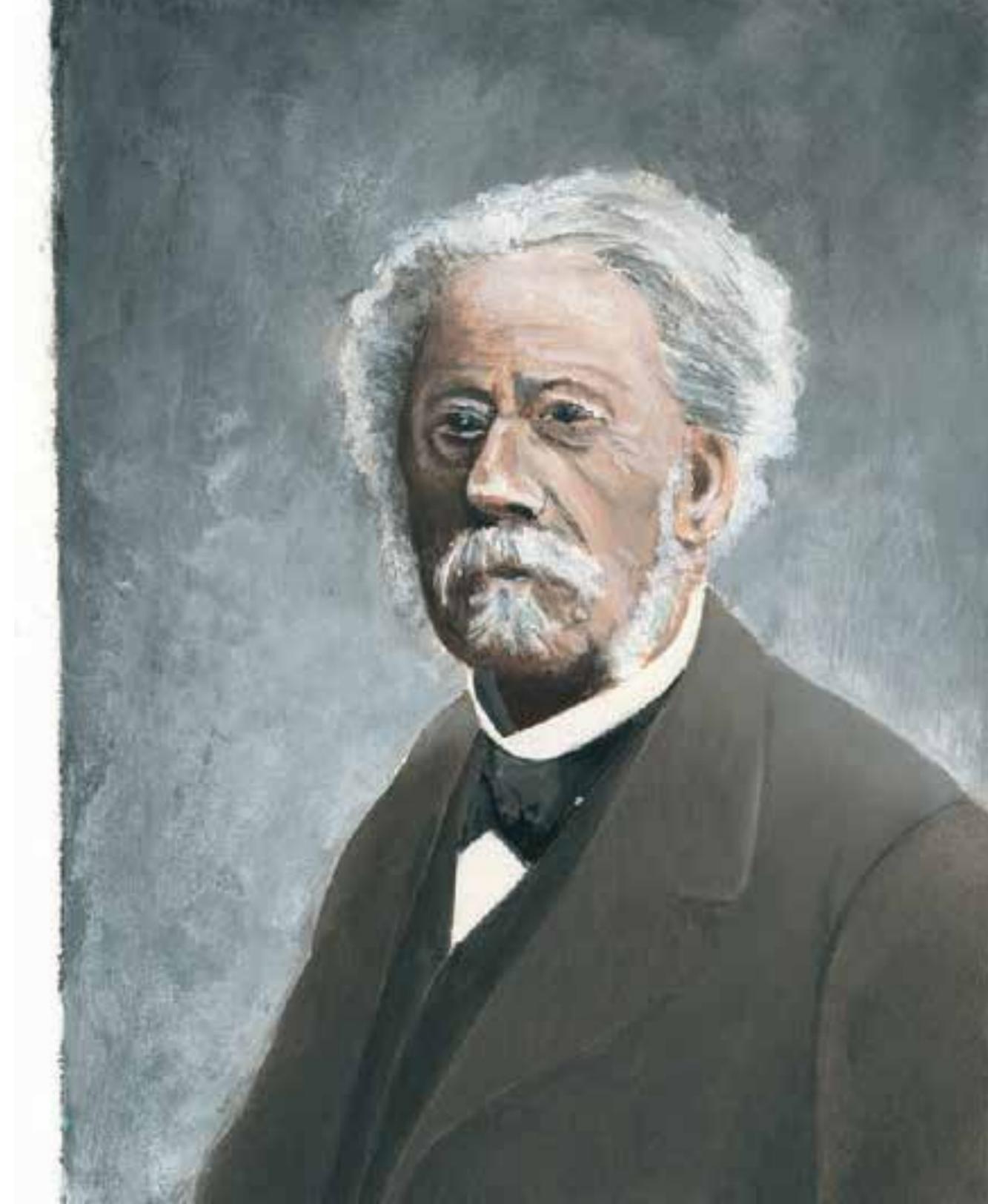
Albert Gaudry (Saint-Germain-en-Laye, 1827 - Paris, 1908) fut le premier paléontologue à être élu à l'Académie des sciences, en 1882. Il contribua à dépasser les conceptions de Georges Cuvier en soutenant les thèses darwiniennes, même s'il considérait que les espèces se transformaient plus qu'elles ne disparaissaient.

Géologue de formation, il est très vite attiré par la paléontologie. En 1853, mandaté par le Muséum de Paris et le ministère de l'Agriculture, il conduit une étude agronomique de l'île de Chypre. Il est nommé aide naturaliste de son beau-frère Alcide d'Orbigny, pour qui a été créée la chaire de paléontologie du Muséum. Sur le trajet de son retour de Chypre, il visite le site de Pikermi en Grèce, riche en vertébrés fossiles, et y revient les années suivantes pour des campagnes de fouilles financées par l'Académie des sciences. Ces missions permettent à Gaudry de collecter de très nombreux fossiles auxquels il consacre un ouvrage important, *Animaux fossiles et géologie de l'Attique*.

En 1859, à l'issue d'une campagne de fouilles à Saint-Acheul près d'Amiens, il publie un article en faveur du transformisme et de la contemporanéité de l'homme avec certaines espèces disparues. Il s'oppose ainsi tout à la fois à Cuvier, qui récusait l'ancienneté de l'homme, et à d'Orbigny qui conteste l'existence de faunes intermédiaires. Mais, fondamentalement, il diverge de Darwin, car là où ce dernier propose le hasard et la loi du plus fort comme moteur des transformations, Gaudry voit l'œuvre d'un « Divin Ouvrier ».

Il progresse alors rapidement dans sa carrière, devient en 1863 président de la Société géologique de France, et succède en 1872 à Édouard Lartet à la chaire de paléontologie du Muséum, poste qu'il occupera jusqu'en 1903. Cette époque voit la publication de ses *Animaux fossiles du mont Luberon*, puis des trois volumes des *Enchaînements du monde animal dans les temps géologiques*.

En 1896, dans son *Essai de paléontologie philosophique*, il réaffirme son credo évolutionniste : « Le monde géologique n'a pas été un théâtre de carnage, mais un théâtre majestueux et tranquille. » Le prestige scientifique d'Albert Gaudry est alors à son zénith, et c'est à lui qu'est confiée en 1900 la présidence du 8^e congrès géologique international qui se tient à Paris.



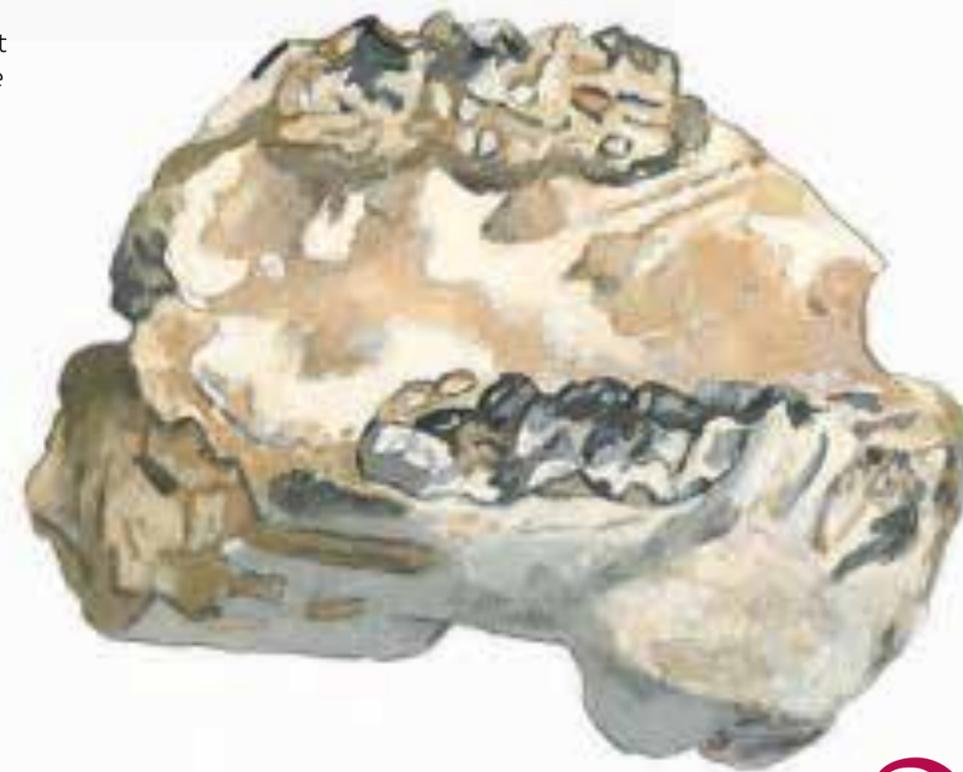
Hipparion, Grèce

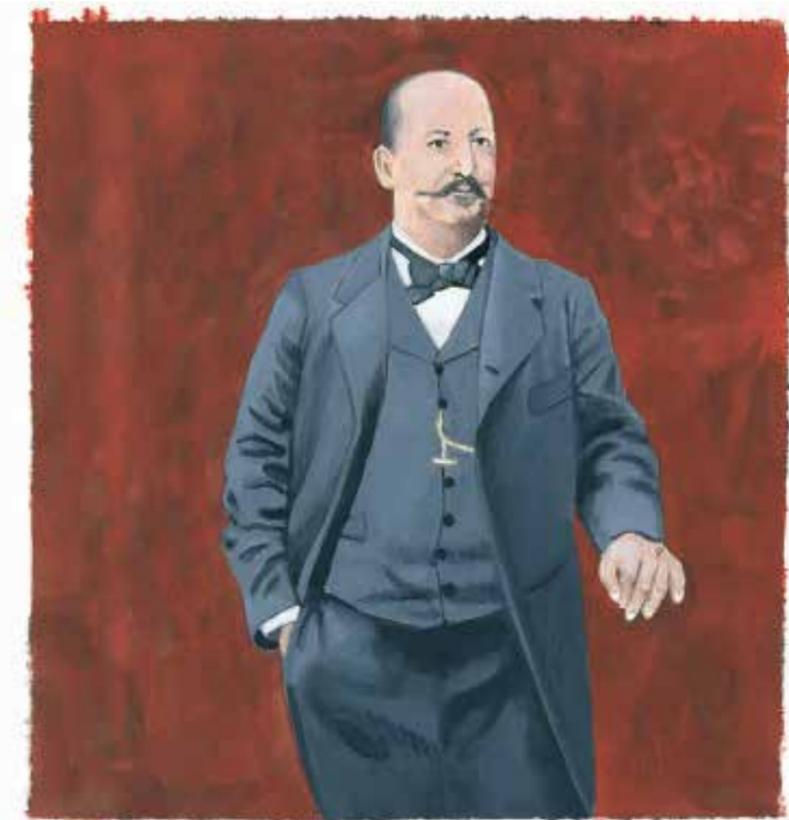
Je suis dans les réserves et je prends ces moulages d'*Hipparion* dans les mains en les retournant sous tous les angles jusqu'à trouver celui qui me semble le plus pertinent ; l'exactitude documentaire et la qualité artistique doivent être aussi indissociables que l'endroit et l'envers d'une pièce de monnaie.

Pour l'exactitude documentaire, je me fie aux informations fournies par le muséum, qui m'apprennent que l'*Hipparion* vécut pendant plus de 10 millions d'années, du milieu du Miocène au milieu du Pliocène. On en a retrouvé des traces en Amérique du Nord, Europe, Asie et Afrique, signe incontestable de sa réussite, et pourtant il s'est éteint sans laisser de descendants. Ces fragments que je manipule proviennent des fouilles de Pikermi (Grèce) d'où Albert Gaudry les a exhumés en 1854.



Maintenant, pour le peintre, tout est d'abord affaire de lumière. C'est elle qui donne du relief aux pièces et permet d'en souligner certains traits. La composition, la manière de disposer les pièces sur la feuille, la place relative du blanc du papier, autant de choix décisifs. Pour cette planche, une structure en triangle s'impose tout de suite à moi : les mandibules et mâchoire en formeront la base, et les os le sommet. Cette structure est bien entendu arbitraire mais une fois que je l'ai conçue elle me paraît aller de soi. J'ai en tête une sorte d'osmose entre le fond et la forme, d'harmonie entre le propos et la mise en scène.





Collection Henri et Édouard Filhol

Au XIX^e siècle, la famille Filhol donna à Toulouse deux éminents scientifiques.

Édouard Filhol, chimiste, directeur de l'école de médecine, correspondant de l'Institut, fut un grand paléontologue. Il fut le premier directeur du muséum à sa création en 1865 avant de devenir maire de Toulouse jusqu'à la chute du second Empire.

Son fils, Henri Filhol (Toulouse, 1843-1903), docteur ès sciences et docteur en médecine, fut quant à lui un pionnier de l'océanographie. Il participa à l'expédition organisée par Jean-Jacques Bouquet de La Grye pour aller observer à Campbell, une île de l'océan Austral, le passage de Vénus devant le Soleil. À son retour des antipodes, il explora les gisements du Quercy et de Saint-Gérard-le-Puy dans l'Allier.

Nommé en 1879 professeur de zoologie à la faculté des sciences de Toulouse, il suivit bientôt les traces de son

père en devenant sous-directeur du muséum national en 1885.

De ses expéditions à bord du *Talisman* le long des côtes du Portugal, de l'Afrique, des Canaries, des îles du Cap-Vert et des Açores, il tira un récit de voyage paru la même année, en 1885.

Ce grand savant fut également sensible aux qualités esthétiques de la faune marine. Ainsi écrivait-il dans *La Vie au fond des mers* : « L'observation est venue montrer que les animaux des grands fonds étaient parés de couleurs aussi vives, aussi variées que sont celles dont la nature a orné les animaux de surface. »

Il collabora avec Alfred Grandidier à des recherches sur Madagascar s'intéressant aux lémuriens.

Par ailleurs, il prit part aux côtés d'Édouard Lartet aux fouilles du site de Sansan (Gers). Son œuvre majeure porte sur les fossiles des phosphorites du Quercy. On lui doit notamment la description et la figuration d'un grand nombre de mammifères terrestres, comme le *Hyaenodon*, l'*Entelodon*, l'*Adapis*, le *Bachitherium* et les « édentés énigmatiques » (ce terme à lui seul pourrait faire naître de nouvelles vocations !).



***Bachitherium*, Quercy**

Ces fragments de *Bachitherium* furent collectés par Henri Filhol en 1873 à Saint-Antonin-Noble-Val. Ils ont pris les teintes délicates des sédiments dans lesquels ils ont traversé le temps.



***Hyaenodon requienii*, Tarn-et-Garonne**

Ces fragments d'un *Hyaenodon requieni* furent collectés par Henri Filhol à Caylus (Tarn-et-Garonne) en 1876. On a retrouvé des traces de ces prédateurs aux mâchoires puissantes en Amérique du Nord, en Europe et en Asie ; 43 espèces ont été répertoriées. Apparus il y a 42 millions d'années, ils s'éteignirent il y a environ 16 millions d'années.



***Adapis parisiensis*, Lot**

Cette mandibule d'*Adapis parisiensis* fut mise au jour sur le site de fouilles d'Escamps (Lot) en 1876. Il s'agit d'un petit primate ressemblant à un lémurien qui vivait entre 50 et 38 millions d'années avant notre ère, pesait de 2 à 5 kg et se déplaçait dans les arbres en se nourrissant de jeunes pousses.

Les phosphorites du Quercy ont la propriété de conserver les fossiles de manière quasi idéale. Dans ces pièges naturels, les dépouilles d'animaux sont très rapidement recouvertes par des sédiments. Aussi, lorsque des compagnies belges et anglaises commencèrent à exploiter les phosphorites pour fabriquer de l'engrais, en 1870, on ne tarda pas à voir réapparaître à la surface des os contenus dans les couches sédimentaires. De nombreux savants se rendirent aussitôt sur les lieux afin de les collecter.



***Entelodon*, Tarn-et-Garonne**

Aussi surprenant que cela puisse paraître, les canines puissantes de cet *Entelodon magnus* ont été collectées par Henri Filhol non loin de Toulouse, à Saint-Antonin-Noble-Val (Tarn-et-Garonne). Quand on songe que ce prédateur géant, appartenant au groupe des cochons – 2 m au garrot, 3 m de long pour 800 kg – sévissait dans nos parages au cours de l'Oligocène, on en frissonne encore.

Collection Édouard Lartet

Le savant gersois Édouard Lartet (Castelnau-Barbarens, 1801 - Seissan, 1871) est considéré comme le fondateur, avec Jacques Boucher de Perthes, de la préhistoire française. Après des études au collège impérial d'Auch, il étudie le droit et exerce pendant quelques années le métier d'avocat. Il se passionne pour la paléontologie et la géologie, et en 1833 fouille le gisement tertiaire de Sansan, à côté d'Auch, où il recense pas moins de 90 genres et espèces de mammifères terrestres et de reptiles.

En 1836, la découverte du premier singe fossile, le *Pliopithecus*, l'oppose aux thèses de Georges Cuvier qui ne croit pas à son existence. Vingt ans plus tard, il décrit les restes fossiles du *Dryopithecus*, un grand singe plus proche de l'homme. En 1860, confirmant les avancées de Jean-Baptiste Noulet, il apporte la preuve de la contemporanéité de l'homme avec certaines espèces animales disparues. Il découvre l'année suivante à Aurignac (Haute-Garonne) les restes d'un homme fossile du Néolithique avec des objets datant du début du Paléolithique supérieur, entre 37 000 et 28 000 ans avant notre ère. En 1863, à l'occasion de fouilles menées avec l'Anglais Henry Christy dans la grotte de la Madeleine, dans le Périgord, il établit l'existence d'un art préhistorique grâce à sa découverte d'un fragment d'ivoire orné d'une gravure de mammoth. En 1869, il est nommé à la chaire de paléontologie du Muséum malgré l'ostracisme du cénacle parisien. On lui doit la première classification paléontologique du Quaternaire : l'âge de l'ours des cavernes, du mammoth et du rhinocéros laineux, du renne et de l'aurochs. Elle sera par la suite remplacée par la classification de Gabriel de Mortillet.

Il devait revenir à son fils, Louis Lartet, de faire l'étude décisive de l'homme de Cro-Magnon aux Eyzies-de-Tayac (Dordogne).

Dicrocerus elegans

On trouve dans tous les muséums des blocs rocheux sédimentaires d'où émergent les os d'espèces disparues tels que le hasard les a disposés. *Dicrocerus elegans*, ayant vécu au Miocène, entre 16 et 11 millions d'années avant notre ère, et disparu au début du Pliocène sans laisser de descendants, est un cervidé ressemblant à un cerf.

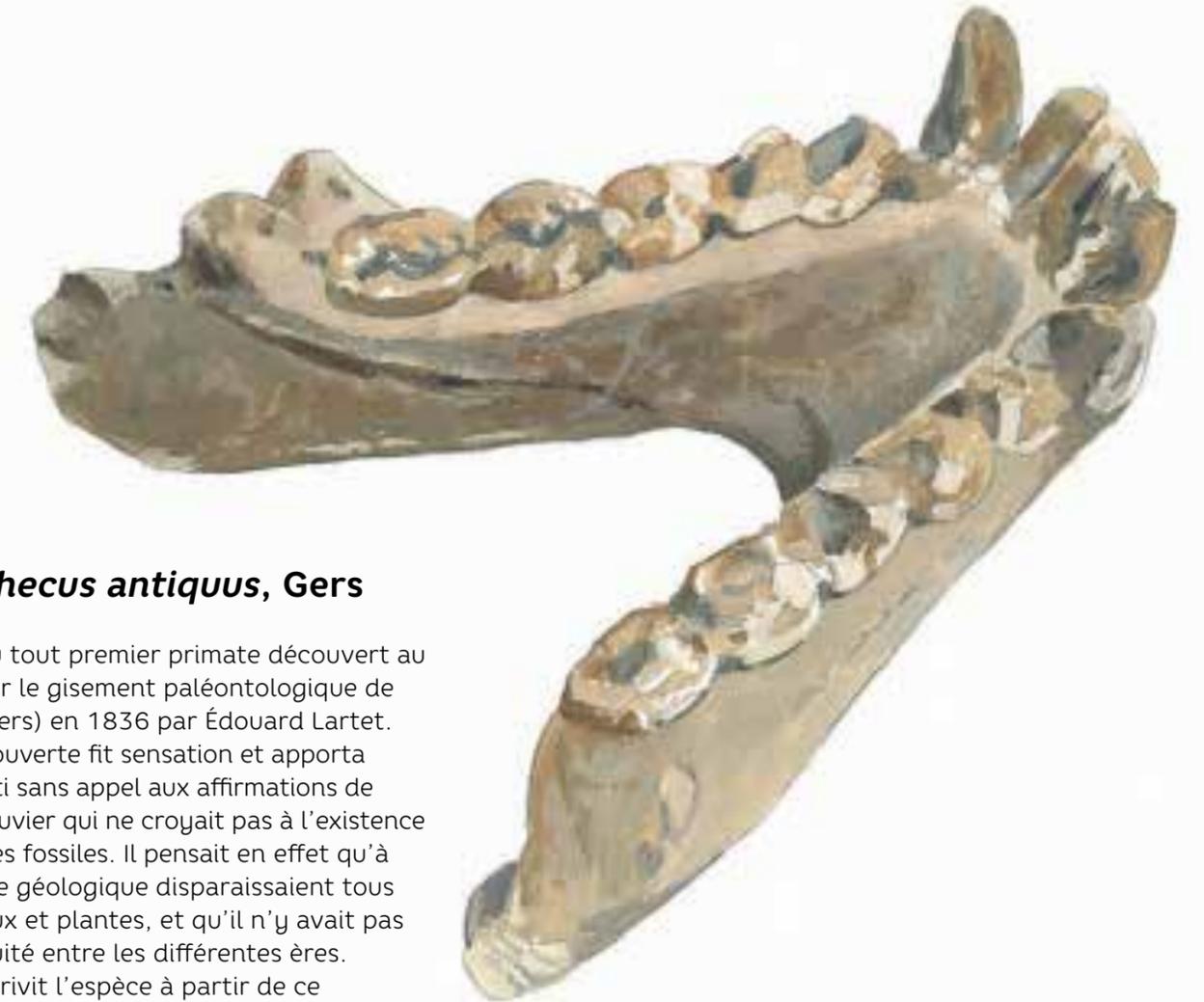
Cet animal fut découvert dans le Gers sur le site de Sansan par le paléontologue Édouard Lartet, qui décrit le genre et l'espèce en 1837.





***Mastodon pyrenaicus*, Haute-Garonne**

Cette molaire de mastodonte a été découverte à Saint-Frajou (Haute-Garonne) en 1852. Elle provient d'un mastodonte proche de l'éléphant qui vécut au Miocène et au Pliocène. En dépit de son nom étrange, c'était une espèce fort répandue puisqu'on en a retrouvé des traces aussi bien en Europe, en Asie et en Afrique qu'en Amérique du Nord. L'os calcifié a pris les tons bruns, ocre et rouille des sédiments dans lesquels il a séjourné pendant plusieurs millions d'années. Cette molaire monumentale, je l'ai rêvée comme un paysage lunaire avec ses crevasses et ses parois abruptes. Sans ombre portée, elle semble flotter au-dessus de la feuille, le relief étant seulement donné par la lumière qui sculpte les parties éclairées.



***Pliopithecus antiquus*, Gers**

Il s'agit du tout premier primate découvert au monde, sur le gisement paléontologique de Sansan (Gers) en 1836 par Édouard Lartet. Cette découverte fit sensation et apporta un démenti sans appel aux affirmations de Georges Cuvier qui ne croyait pas à l'existence de primates fossiles. Il pensait en effet qu'à chaque ère géologique disparaissaient tous les animaux et plantes, et qu'il n'y avait pas de continuité entre les différentes ères. Lartet décrit l'espèce à partir de ce fragment de mâchoire. Le *Pliopithecus* ressemblait à un singe colobe et mesurait entre 20 et 40 cm. Il vivait en Europe et en Asie au Miocène et au Pliocène, et se nourrissait de feuilles et de fruits.

Collection Julien Fraipont

Neandertal, province de Namur, Belgique

On doit au zoologue, paléontologue et préhistorien belge Julien Fraipont (Liège, 1857-1910) la découverte capitale de l'homme de Neandertal sur fond de compétition internationale pour trouver les restes d'hominidés les plus anciens. En 1886, dans le cadre de ses études sur les squelettes de la grotte de Spy dans la province de Namur, il put établir l'existence d'*Homo sapiens* différents anatomiquement des hommes modernes. Aujourd'hui, on estime que cette espèce humaine a vécu au Paléolithique moyen, il y a 300 000 ans, et qu'elle a coexisté pendant quelques milliers d'années avec l'autre espèce d'*Homo sapiens*, ancêtre direct de l'homme moderne.

Le débat sur l'interfécondité entre les deux espèces a longtemps divisé les spécialistes, mais des études récentes sur l'ADN de l'*Homo sapiens neandertalensis* ont montré que celui-ci pourrait constituer entre 1 et 4 % de notre génome – un véritable tremblement de terre chez les spécialistes de la préhistoire.

Au premier abord, je n'ai vu dans cette voûte crânienne, cette mandibule et ce fémur que des fragments de roches sédimentaires qui auraient pris par accident l'apparence d'os humains. Je les ai lentement disposés sur le papier blanc ivoire, cherchant à percer l'énigme de ce rébus des temps géologiques, et ce n'est qu'en les dessinant qu'il m'a semblé commencer à en pénétrer le mystère.



Collection Jean-Baptiste Noulet

Savant à la curiosité véritablement encyclopédique, Jean-Baptiste Noulet (Venerque, 1802-1880) est une figure exemplaire de son époque. Natif de Venerque, en Haute-Garonne, il s'est intéressé à tout ce qui avait trait à sa région natale, faune, flore, géologie, dialectes, mais ce sont ses travaux dans le domaine de la préhistoire qui ont véritablement fait date.

Lauréat de l'école de médecine en 1826, il se passionne pour les mollusques terrestres et d'eau douce des Pyrénées. Son étude sur ce sujet paraît en 1834, bientôt suivie d'un gros volume de 754 pages sur la *Flore du bassin sous-pyrénéen*, une description quasi exhaustive des plantes régionales. Avec Édouard Lartet il étudie les mollusques du Miocène, et avec Augustin Dassinier les champignons du bassin sous-pyrénéen.

À l'âge de 50 ans, devenu président de l'Académie des sciences de Toulouse, il entreprend de prouver, à partir des résultats des fouilles du gisement paléolithique de l'Infernet à Clermont-le-Fort (Haute-Garonne), l'existence d'un homme préhistorique. Et grâce à ses collections sera inaugurée en 1865, grande première mondiale, une galerie d'archéologie préhistorique du muséum de Toulouse.

En 1872, il en est nommé directeur. Le vieux savant ne délaisse pas la préhistoire (avec les fouilles de L'Herm et d'Ussat en Ariège) ni la géologie (il fixe l'âge des Pyrénées), mais se consacre de plus en plus aux richesses culturelles de la région. Il établit un dictionnaire occitan et publie divers essais sur l'histoire littéraire occitane des ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Un an avant sa mort paraît sa dernière contribution à l'étude de la préhistoire, *L'Âge de la pierre polie et du bronze au Cambodge, d'après les découvertes de M. J. Moura*.

Par prudence, après l'accueil sceptique voire moqueur qu'avaient reçu les travaux de son ami Paul Tournal sur la grotte de Bize-Minervois, il a longtemps différé la publication de ses propres découvertes en paléontologie sur la contemporanéité de l'homme avec certaines espèces animales disparues.

Biface, Haute-Garonne

Collecté dans le vallon de l'Infernet, ce biface, d'un gris quasi uniforme et taillé de façon assez homogène sur les deux faces, est le prototype même de l'objet difficile à représenter. J'ai donc pris le parti de le peindre sous plusieurs angles, de dessiner autant que possible les faibles altérations de surface et les déclivités à peine perceptibles en privilégiant l'effet de masse, et pour la couleur, le ton sur ton.



Megaloceros, Haute-Garonne

Le *Megaloceros*, ou élan irlandais, était un cervidé qui ressemblait à un daim de grande taille. Les bois de ce cervidé pouvaient atteindre 3,50 m d'envergure. Il y a environ 500 000 ans, cette espèce se rencontrait en Europe et dans une grande partie de l'Asie. Après avoir survécu à trois époques de glaciation, ce paisible herbivore s'est éteint il y a 10 000 ans.

Ce fragment de mâchoire de *Megaloceros* a été découvert par Jean-Baptiste Noulet dans le vallon de l'Infernet à Clermont-le-Fort (Haute-Garonne).

Pour traduire picturalement la matière de l'os, j'ai renoncé à peindre de façon obsessionnelle les moindres altérations de la matière, les fractures et failles qui émaillent l'os calcifié.

J'ai préféré travailler au couteau en mélangeant sur la feuille le brun au gris cendré et le noir au jaune éteint. Ensuite, au pinceau fin, je suis revenu sur des parties précises comme le dessin des dents, cette signature si importante pour la classification des espèces.



Coelodonta antiquitatis, Haute-Garonne

En apparence, quoi de plus ennuyeux qu'un os ? Il devient déjà plus intéressant dès que l'on commence à se documenter. Celui-ci est un humérus de rhinocéros laineux, une espèce disparue il y a environ 8 000 ans et dont l'apogée se situe il y a 30 000 ans, lors de la dernière ère glaciaire. Il a été trouvé par Jean-Baptiste Noulet lors des fouilles du gisement de plein air de l'Infernet à Clermont-le-Fort (Haute-Garonne) dans les années 1850.

Avec sa surface accidentée, comment rendre sensibles le relief, les ruptures de matière, les cassures, les stries et pigmentations brunes causées par un long séjour en terre ? Il m'a fallu peindre comme *a fresco* sur ce beau papier, du BFK Rives, qui est « amoureux » de la peinture, ce qui veut dire qu'il l'absorbe jusqu'à saturation – peindre les grandes masses colorées (le jaune ivoire de l'os, le gris chaud de la tête). Une fois ces grandes surfaces peintes, c'est au pinceau fin et au couteau que je travaille. Le couteau sert à donner de la matière ; j'étale avec le plat du couteau de grandes traînées de blanc, par exemple sur le jaune de l'os, puis, avec ce même couteau, j'enlève cette peinture, j'en remets, j'en enlève à nouveau, et ne restent de ces mouvements contradictoires que des virgules de peinture, des hachures, des taches qui donnent l'illusion de l'os et de sa matière. Le pinceau fin permet de donner du relief à des détails et de parfaire des transitions de couleurs en tons fondus. C'est un travail de bénédictin, des milliers de petites touches contribuent à l'effet final.

Somme toute, il me faut travailler de façon déconstruite, en me surprenant, laisser au hasard sa part de création, griffer la feuille, revenir avec des jus de peinture diluée et à l'inverse avec des empâtements, en s'abandonnant au jeu de la matière, sans perdre de vue l'effet final.

Collection Fernand Lahille

La carrière scientifique de Fernand Lahille (Toulouse, 1861-1940) se partage entre la France et l'Argentine. Il débute comme chercheur dans les laboratoires marins de Roskoff et Banyuls, enseigne encore pendant deux ans à la faculté des sciences de Toulouse avant de s'embarquer à 32 ans pour l'Argentine. À partir de 1893, il se consacre à l'étude de la faune marine du plateau continental argentin et participe à de longues expéditions le long des côtes de Patagonie. À La Plata, le Français se voit confier d'abord la section zoologique du muséum, avant de prendre à Buenos Aires le poste de chef de département pour la pêche et la chasse du ministère de l'Agriculture.

Spécialiste des tuniciers (parents des mollusques) et auteur fort prolifique, il étend sa curiosité à une grande variété de sujets : philosophie, linguistique, anthropologie, pédagogie. D'Argentine, il envoie au *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Toulouse* de nombreuses contributions.

***Glyptodon*, Argentine**

La première fois que j'ai vu ce qui me semblait être une roche calcaire, je suis resté perplexe. C'était un objet énigmatique comme il en existe tant dans les muséums. J'ai pensé à une plaque de corail érodée ou à une pierre ravinée par les intempéries. C'était en fait un fragment de la carapace du *Glyptodon* (un tatou géant) collecté par Fernand Lahille et donné au muséum en 1905.

Le *Glyptodon* vivait en Amérique du Sud où il est apparu voilà environ 30 millions d'années. Herbivore des savanes, il pouvait peser jusqu'à 2 tonnes. Sa disparition il y a 10 000 ans correspond à l'arrivée de l'homme sur le continent sud-américain. L'impact de l'homme sur un certain nombre de grands mammifères (mégafaune) est manifeste en Amérique, en Europe, en Asie et en Océanie. Plusieurs facteurs (chasse, déforestation, modification des écosystèmes, nouveaux virus...) ont contribué à la disparition de nombreuses espèces animales et végétales, aujourd'hui un processus en constante accélération aujourd'hui.



Collection Heywood Walter Seton-Karr

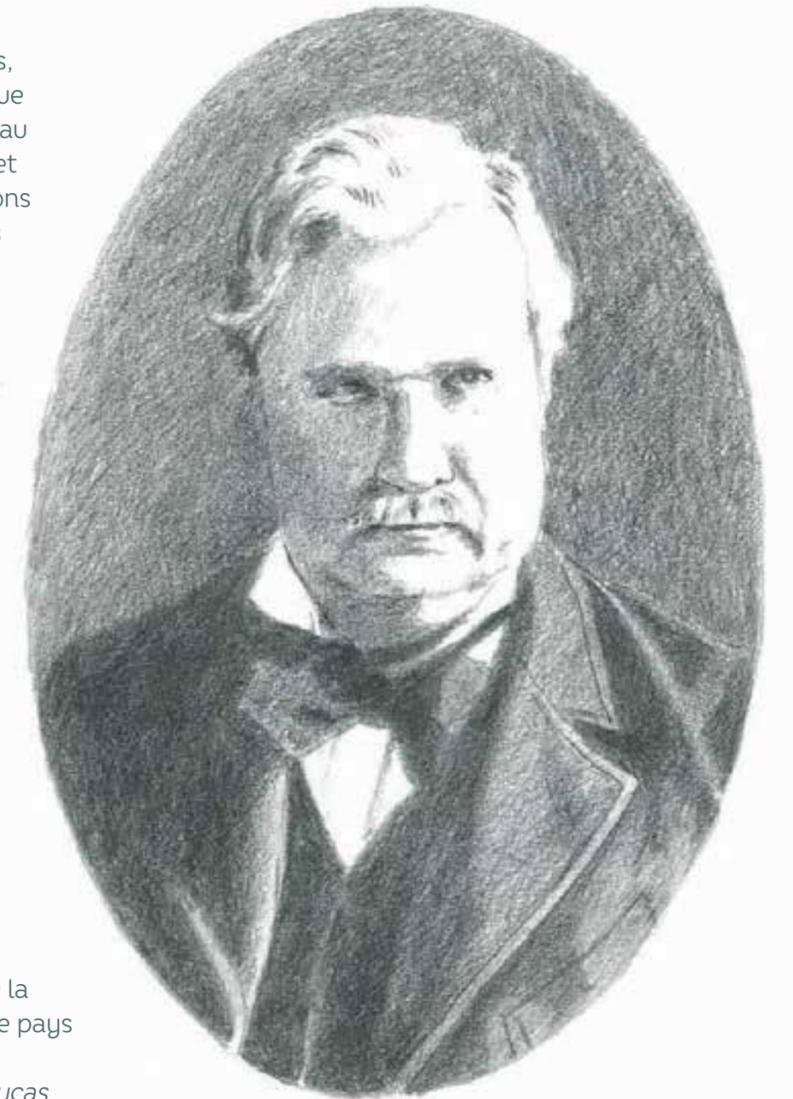
Biface, Somalie

Au cours d'une expédition de chasse en Somalie en 1896, Sir Heywood Walter Seton-Karr (Belgaum, Inde, 1859 - Paddington, Angleterre, 1938) découvrit un site de fabrication d'outils et armes datant du Paléolithique. Cette découverte, qu'il présenta à Londres l'année suivante, eut un retentissement immense : c'était le premier témoignage de l'homme de l'âge de pierre sur le continent africain. L'archéologie extraeuropéenne devint un enjeu dans la conquête de nouveaux territoires, et la rivalité franco-britannique trouva sur les sites de fouilles un nouveau champ de bataille.



Collection Benjamin Balansa

À voir la photographie de Benjamin Balansa, sa tenue de bourgeois, ses joues rondes, on n'imagine pas un instant la vie aventureuse que ce modeste Toulousain mena en parcourant le globe du Paraguay au Tonkin. Né en 1825 dans une famille de bateliers de la Garonne, cet infatigable voyageur parvint à réunir l'une des plus riches collections botaniques de son temps. Comme d'autres contemporains habités par la passion d'explorer le monde, il se fit à la fois diplomate et négociant. Il reçut ses premières affectations en Algérie (1847-1848 et 1850-1853), puis en Orient (1854-1856) et au Maroc. De 1868 à 1872, il voyagea en Nouvelle-Calédonie (où il dirigea le jardin d'acclimatation de Nouméa) et aux îles Loyauté. Au cours de la décennie suivante, on retrouve l'infatigable Toulousain au Paraguay puis au Tonkin. C'est à Hanoi qu'il trouva la mort à l'âge de 66 ans, victime d'une crise de dysenterie. Au cours de ses nombreuses missions, il aurait réalisé entre 20 000 et 25 000 planches d'herbier pour le compte du Muséum de Paris. Une partie de ses collections se trouve au muséum de Toulouse, et l'une des collections de ses doubles est intégrée à l'herbier général du jardin botanique de la ville de Genève. Le botaniste Émile Bescherelle a identifié 30 nouvelles espèces de mousses et hépatiques dans ses herbiers du Paraguay. Balansa aimait voyager et herboriser seul – non sans un certain courage –, et assurait sa subsistance grâce à la création de commerces ou même d'industries. Il faisait alors venir sa famille, comme à Smyrne où il ouvrit une droguerie, pratiquant des échanges de produits avec Toulouse. Au Paraguay, il installa une distillerie d'essence de néroli (appelée aussi essence de petitgrain bigarade ou d'orange amère), huile essentielle produite à partir de la feuille du bigaradier, que les Pères jésuites avaient introduit dans le pays aux XVII^e et XVIII^e siècles. On a donné son nom à l'*Ornithogalum balansae* des Balkans, au *Cycas balansae* du Vietnam, et bien sûr à une rue de Toulouse.



Coco-fesses, Maldives

On rencontre les célèbres coco-fesses dans la vallée de Mai, sur les îles de Praslin et de Curieuse. Pour les botanistes, il s'agit d'un exemple parfait d'endémisme végétal, autrement dit d'une espèce absolument particulière à un lieu isolé du globe. Cette graine, la plus lourde du règne végétal, pouvant atteindre une quarantaine de kilos, était appelée au ^{xvi}^e siècle « coco de mer » ou « coco de Salomon » : on imaginait alors qu'elle était le fruit d'une plante sous-marine et qu'à maturité elle se détachait, remontait à la surface et flottait.

Cette énorme noix fut longtemps une énigme. On en découvrit aux Maldives, mais nulle trace du cocotier dont elle provenait. On savait que les noix de coco dérivait avec les courants marins et faisaient souche sur des rivages parfois distants de milliers de kilomètres. Ce n'est pas le cas du coco-fesses : il coule à pic quand il tombe à l'eau. Pour flotter, sa noix doit se vider de sa substance. Emportée alors par les courants, elle fut nommée *Lodoicea maldivica* en référence au lieu de sa découverte. Le nom du genre *Lodoicea* fut donné par le botaniste Philibert Commerson lors du célèbre tour du monde de Bougainville, en hommage à Louis XV. L'expression « cucul-la-praline » serait liée au nom du maréchal du Plessis-Praslin. La légende veut que de retour de Praslin (l'île des coco-fesses) à Paris, son cuisinier ait confectionné les fameuses pralines en vogue au ^{xviii}^e siècle.

Les formes suggestives de cette graine n'ont pas échappé au botaniste Commerson qui lui a attribué l'épithète de « callipyge », autrement dit « aux belles fesses », qualificatif d'Aphrodite. À peindre ces rondeurs qui appellent la caresse j'ai pris un grand plaisir, sans cesser néanmoins d'être troublé par le fait que leur surface, en réalité, a plutôt la rugosité d'une écorce fibreuse que la douceur d'une peau humaine.





Arbre de Damoclès, Asie du Sud-Est

Il faut se représenter Benjamin Balansa, quinquagénaire à l'embonpoint avantageux, en tenue ajustée de bourgeois du XIX^e siècle, occupé à herboriser quelque part en Asie du Sud-Est vers 1880. Il passe sous un arbre dont les longues gousses l'intriguent. Linné avait décrit cette espèce végétale en 1753. Comme le Dieu de la Genèse, le botaniste a le pouvoir de donner un nom à chaque chose.

La forme effilée de cette capsule très allongée qui tombe verticalement la tête en bas évoque une épée. Elle ne tient que par une mince tige à la branche qui la soutient. Balansa a des lettres

et inmanquablement il se souvient de la fameuse épée de Damoclès que Denys, le tyran de Syracuse, fit suspendre au bout d'un crin de cheval au-dessus de la tête du malheureux orfèvre Damoclès, qui dut se tenir ainsi pendant une journée entière sur le trône.

Le tyran entendait lui faire éprouver la précarité de la position du souverain et les dangers mortels qui le menacent à chaque instant.

Il serait juste de préciser que l'espèce végétale que Balansa reconnut comme « arbre de Damoclès » est parfaitement inoffensive. À moins qu'on ne s'endorme à l'ombre de cet arbre et qu'en rêve on ne s'imagine percé de cent épées.

Graine de baobab, Afrique, et graine d'entada, Asie du Sud-Est

Pour mettre en place dans l'espace d'une double page blanche ces deux graines hors norme par leur taille (pages suivantes), j'ai essayé plusieurs combinaisons, permutant leur place, les penchant plus ou moins, jouant de leur masse, jusqu'à ce que s'impose cette disposition. Cette énorme gousse d'une liane du Sud-Est asiatique, appartenant au genre *Entenda*, semble se prosterner devant la graine de baobab droite comme un I majuscule. Dans le théâtre mental de la mise en scène, on dirait deux personnages : le courtisan courbant l'échine face au prince droit dans sa superbe.

Lors de mes séjours à Madagascar, je me suis souvent arrêté devant les baobabs du sud de l'île et j'ai à maintes reprises dessiné et aquarellé leurs graines. Des graines présentant un aspect différent de celle-ci, plus rondes et d'une couleur vert ocre.

La majestueuse allée des baobabs de Morondava relève de l'imagerie d'Épinal. Devant une vue si souvent reproduite qu'elle est devenue un poncif, le peintre est saisi par le doute. Est-il possible de peindre cette allée de baobabs sur fond de terre rouge avec la boule orangée du soleil au crépuscule sans tomber dans le chromo ?

Dans mon travail sur les tropiques, j'ai d'emblée perçu deux écueils à éviter : d'une part Paul Gauguin et d'autre part les cartes postales des agences de voyage – ciel bleu, mer lagon, sable blanc. À rebours de toute séduction exotique facile, mes premiers tableaux tropicaux au début des années 1980 livraient les paysages des Caraïbes à la furie des cyclones, au macadam et au béton de la modernité – routes, cases en tôle, pylônes électriques, stations-service...

Ces pylônes rongés par le sel marin et ces murs gangrenés par la mousse exhalaient pour moi une âpre poésie, résolument ancrée dans l'époque contemporaine.

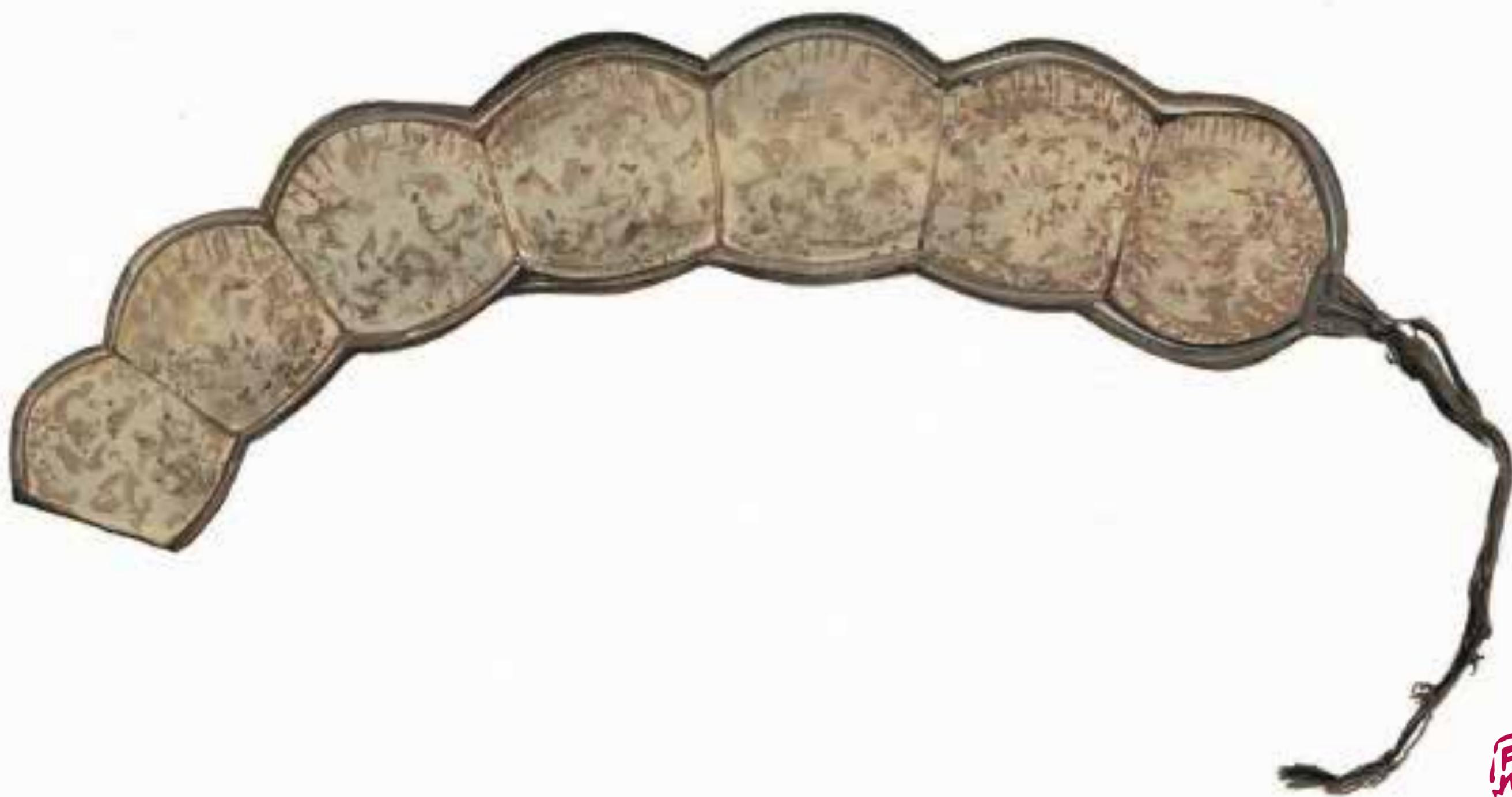
En écrivant ces mots, je pense au peintre Camille Corot qui a su, dans ses huiles sur papier, renouveler le regard sur les monuments de Rome et les paysages mythiques de la campagne romaine. La poésie et la lumière mélancolique qui s'en dégagent me touchent. Le ciel, les arbres, les pierres, l'eau des rivières sont filtrés, passés au tamis de la sensibilité du peintre, et l'objet représenté apparaît alors plus captivant que l'objet lui-même. Léonard de Vinci avait résumé en une maxime parfaite le projet pictural : « *La pittura è cosa mentale.* »

Sagou Balansa

Benjamin Balansa collecta en Martinique cette inflorescence spectaculaire de *Raphia farinifera* (le sagou, pages 140-141), qui produit des fruits en forme de boules vernissées très dures. En la voyant dans les réserves, j'ai aussitôt ressenti une sensation de familiarité, l'impression d'être en terrain connu, de retrouver une icône de mon univers visuel. La mémoire de mon enfance en Martinique m'est revenue quasi instantanément. Le sagou a trôné sur la table familiale pendant des années. Il a par la suite subi bien des tribulations lors des déménagements, jusqu'à tomber en poussière dévoré par les insectes.

Par la suite
le sagou







Collection Édouard Timbal-Lagrave

Le nom de Timbal-Lagrave n'est pas inconnu des botanistes car plusieurs plantes portent son nom, une fétuque par exemple, ou encore une saxifrage. Le muséum de Toulouse conserve un herbier remarquable que ce pharmacien et botaniste toulousain constitua dans la région et qui fut enrichi par son fils, également pharmacien et botaniste.

Édouard Timbal-Lagrave (Grisolles, 1819 - Toulouse, 1888) était un membre actif de la communauté scientifique de son époque : on retrouve son nom notamment à la Société botanique de France. Il participa à de nombreux travaux collectifs et à des collectes de plantes pour des herbiers fameux, tel celui d'Émile Mazuc. À partir de 1857, il mena des expérimentations sur des hybrides et croisements, et observa de nouvelles espèces d'orchidées et de campanules. On lui doit aussi un essai qui réhabilite l'œuvre de l'abbé Pourret, dont les découvertes avaient été sous-estimées voire accaparées par d'autres botanistes.



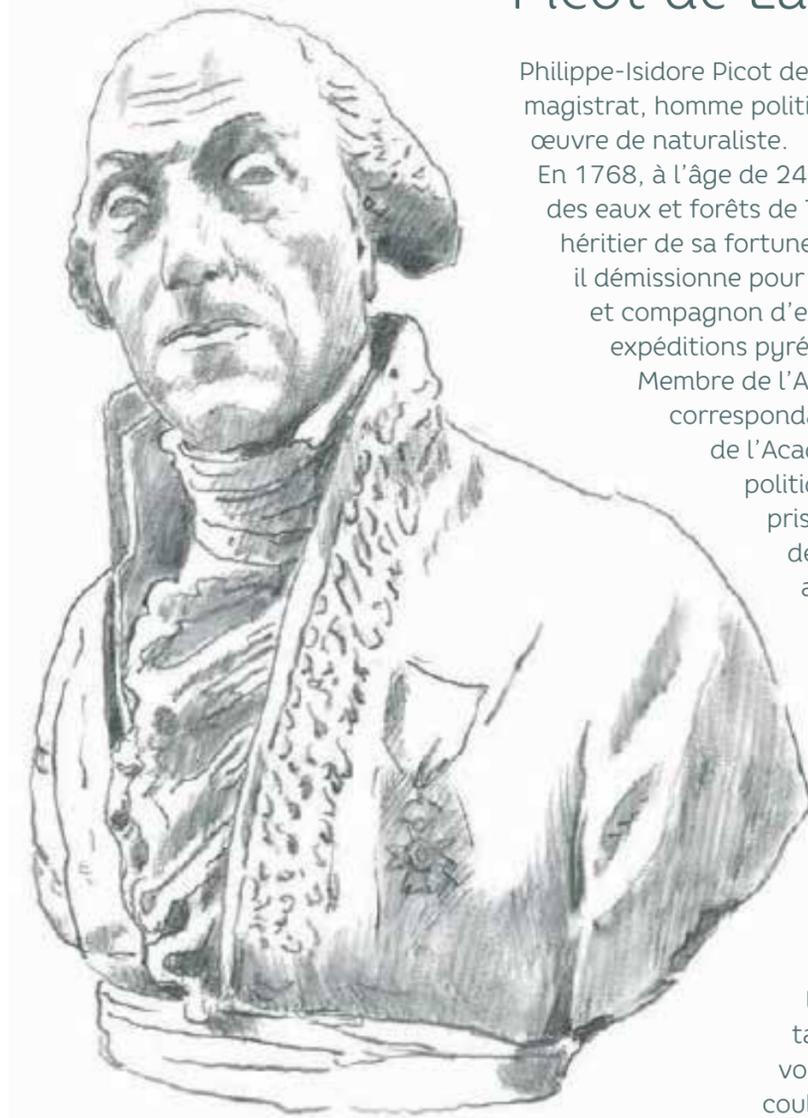
Herbier

L'herbier d'Édouard Timbal-Lagrave assemble en une épaisse liasse de grands feuillets dans toutes les nuances de brun et d'ocre. Il est fermé par deux grandes sangles nouées dont l'ombre en zigzag sur la tranche souligne l'étagement des feuillets. On ne compte pas moins de 282 liasses comme celle-ci, ce qui en fait l'herbier le plus important du muséum.

Les plantes séchées, conservées à l'abri du temps et des intempéries, sont souvent disposées avec art, comme un dernier hommage à leur beauté naturelle. C'est le cas du *Solenanthus lanatus* placé ici avec soin par Benjamin Balansa. Son feuillet se retrouve dans l'herbier de Timbal-Lagrave – c'était une pratique courante pour les botanistes du XIX^e siècle que de s'échanger des plantes. Même quand on est assez étranger aux joies de la collecte botanique, parcourir cet herbier est un plaisir pour l'œil. Qu'elles soient indigènes ou exotiques, naturalisées ou non dans la région toulousaine, les plantes semblent entretenir en assemblée un secret colloque. Le nombril de Vénus, l'orpin blanc ou la giroflée des murailles font, chacun à sa manière, l'éloge d'une biodiversité dont le concept n'a pas encore été formulé mais qui s'impose comme une évidence.

Il ne reste plus qu'à peindre une allégorie : le Triomphe de la Chlorophylle.





Collection Philippe-Isidore Picot de Lapeyrouse

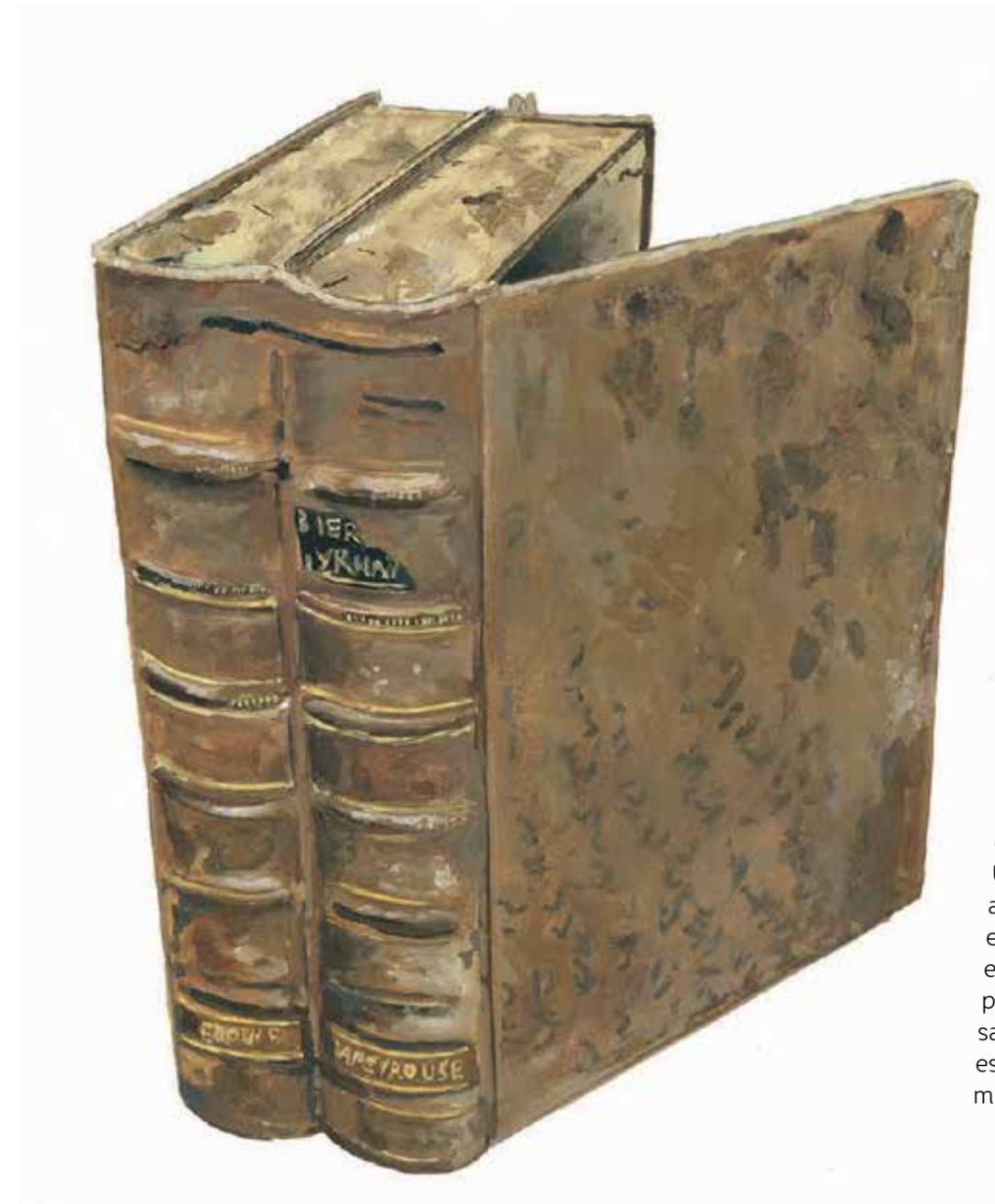
Philippe-Isidore Picot de Lapeyrouse (Toulouse, 1744 - Lapeyrouse-Fossat, 1818) fut magistrat, homme politique et universitaire, mais la postérité a surtout retenu son œuvre de naturaliste.

En 1768, à l'âge de 24 ans, il prend la charge d'avocat général à la Chambre des eaux et forêts de Toulouse. Mais sept ans plus tard, à la mort de son oncle, héritier de sa fortune, de ses terres et du titre de baron de Bazus et Lapeyrouse, il démissionne pour se consacrer à sa passion : l'histoire naturelle. Son confrère et compagnon d'excursions, Louis Ramond de Carbonnières, a relaté leurs expéditions pyrénéennes dans ses *Voyages au Mont-Perdu* (1801).

Membre de l'Académie des sciences de Toulouse, il devient bientôt correspondant de l'Académie royale de Paris, puis membre étranger de l'Académie royale de Suède. Sous la Révolution, il entre en politique et préside le district de Toulouse. Après avoir connu la prison sous la Terreur, il reprend du service comme inspecteur des mines de la République puis professeur d'histoire naturelle aux écoles centrales de Toulouse et de Tarbes. Sous l'Empire, il cumule les fonctions de maire de Toulouse (1800-1806) et de directeur du Jardin des plantes et du Cabinet d'histoire naturelle. En 1808, les bâtiments du monastère des Carmes déchaussés ayant été attribués à la Ville de Toulouse, il y installe ses collections. Pendant les Cent-Jours, le chant du cygne de l'Empereur, il est député. Ce sera son dernier poste politique. Après la chute de Napoléon, il revient à l'université où il achève sa carrière comme doyen de la faculté des sciences de Toulouse.

Quant au monastère, après bien des péripéties, il deviendra en 1865 le muséum d'histoire naturelle de Toulouse.

De l'ambitieux et fort coûteux projet éditorial qui lui tenait tant à cœur, *Figures de la flore des Pyrénées*, dont chaque volume devait comprendre une centaine de planches en couleurs, Picot de Lapeyrouse n'a réussi à faire paraître qu'une monographie consacrée aux saxifrages.



Boîtes à hercier

Au premier abord, quand on les prend en main, ces boîtes qui imitent si parfaitement de vieux volumes in-folio surprennent par leur légèreté. La ressemblance tient tout à la fois au dos (des pièces de titres, des nerfs, des entre-nerfs, des mors, des filets de mors) et au revêtement en cuir qui gaine le dos et les plats.

L'usure du temps a fait son œuvre, le cuir est tavelé, griffé, taché. Les étiquettes sont abîmées, les filets d'or altérés : on croirait un livre du XVIII^e siècle qui aurait victorieusement traversé le temps ; il ne s'agit que d'un écrin, un magnifique simulacre. Toute la difficulté pour le peindre résidait dans la complexité des taches et altérations : il me fallait trouver une voie médiane entre suggérer la cartographie complexe des accidents et la représenter de façon minutieuse. Une extrême précision hyperréaliste aurait été d'une exécution fastidieuse et sans doute peu convaincante, voire ennuyeuse à contempler. Un traitement par trop impressionniste aurait été peu satisfaisant car, me semble-t-il, il aurait esquivé la difficulté à peindre cet univers minuscule.

Saxifrage, Pyrénées

C'est dans l'un des herbiers de Philippe-Isidore Picot de Lapeyrouse que l'on trouve cette saxifrage datée de 1763. Elle pousse sur les falaises calcaires et le nom de « saxifrage » vient de *saxum*, rocher, et *frangere*, briser, les racines de la plante sécrétant en effet des substances acides qui dissolvent le calcaire pour leur permettre de s'infiltrer et de se fixer. Les couleurs ont passé. Après plus de deux siècles, les fleurs blanches ont bruni. Les feuilles longues, disposées en arc de cercle à la base, lui font un socle en rosette. L'effet est particulièrement réussi avec la grande hampe de la tige en arc de cercle. Cette plante évoque pour moi les planches gravées du Japonais Hiroshige : il suffit de changer d'échelle et ce n'est plus une fleur séchée mais un arbre en fleur.



Collection Adrien Lagrèze-Fossat

Flacons de graines, Tarn-et-Garonne

Je regarde les toiles des peintres flamands quand ils figurent une carafe en cristal ou un verre levé par d'innombrables scènes de banquet. La lumière semble y scintiller avec plus d'éclat encore. Les transparences me fascinent car elles jouent avec la lumière, qu'elles laissent passer et reflètent tout à la fois.

Par choix, la plupart des artefacts du muséum que je peins sont comme posés sur la feuille, sans ombre, dans l'espace abstrait du blanc. Un blanc légèrement ivoire. Dans le cas des flacons de graines d'Adrien Lagrèze-Fossat, le verre transparent fait corps avec le fond blanc du papier. Posée en ces termes, la solution paraît improbable. De fait, il faut changer de point de vue : les flacons, par leurs reflets, font tout à la fois disparaître partiellement les objets qu'ils contiennent et en prennent la teinte.

La courbe de la base du flacon devient visible car elle prend la couleur des graines brunes ; des éclats du bleu de l'atmosphère viennent s'y nicher. Le bouchon de liège perd de sa substance dès qu'il est enserré dans le goulot : on n'en perçoit plus que le centre, les parois de verre gagnent en épaisseur par un effet de loupe et occultent les limites du bouchon. Ce qui rend cette figuration encore plus excitante, c'est l'extrême irrégularité des reflets et la façon dont la lumière va tout à la fois masquer les objets et les faire apparaître derrière un voile. C'est comme l'érotisme : voiler pour mieux suggérer, laisser l'esprit libre de reconstituer les parties absentes. De là à penser les flacons en vecteurs érotiques...

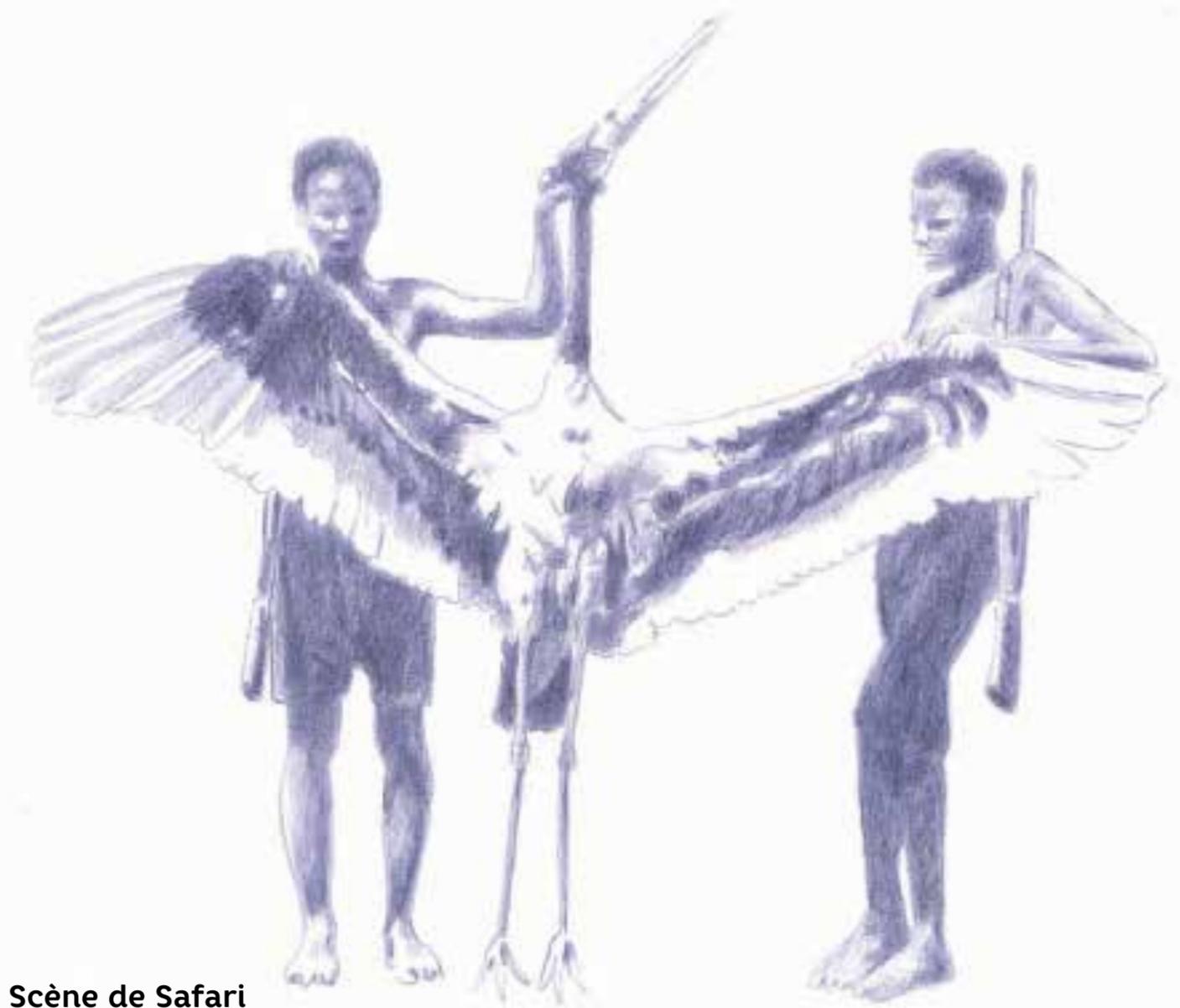


Collection Jean Thomas

Grand collectionneur d'espèces animales tropicales, Jean Thomas (Toulouse, 1890 - Banyuls-sur-Mer, 1932) créa un musée d'enseignement scientifique dans le château que possédait sa famille à Saint-Paul-sur-Save près de Toulouse. Ce petit établissement privé ouvrit au public en 1921 avec une collection de 600 spécimens. Entre 1922 et 1929, Thomas organisa sept missions d'exploration en Afrique française pour le compte du Muséum national d'histoire naturelle et du ministère des Colonies. Malgré un grave accident d'automobile en 1922, il put mener à bien une étude sur les pêcheries du Maroc. Le muséum de Toulouse possède quelques spécimens d'animaux provenant de ces missions, comme le gymnarque, le jabiru ou encore l'hypsignathe. Quant au petit musée familial, il ferma ses portes dans les années 1980, un demi-siècle après la mort de son fondateur.

Jabiru, Afrique

Étrange, cette grande cigogne africaine aux couleurs si brutales, avec un rouge et un jaune qui paraissent grossièrement ripolinés. En les peignant, j'ai dû me faire violence pour utiliser des couleurs crues : j'avais l'impression que le vermillon et le jaune d'or jureraient sur la feuille. Sans parler de cette invraisemblable séquence de zones colorées disposées en tranches de cake sur le bec et sur les pattes ! Le jabiru m'a paru sorti d'un album de coloriage mais, une fois la planche terminée, le noir et le blanc du plumage m'ont semblé tempérer ce que la couleur avait d'excessif.



Scène de Safari

Cette scène de chasse en Afrique m'a été inspirée par les archives photographiques de Jean Thomas. Le cliché est d'une rare qualité plastique, avec le grand V des ailes déployées, la verticale des pattes et du cou du jabiru, jouant un jeu complexe de parallèles contrariées avec les corps des chasseurs.

Gymnarque, Soudan

Le gymnarque vit dans les rivières et les fleuves, et la particularité de ce grand poisson qui peut mesurer jusqu'à 1,70 m de long et peser jusqu'à 18 kg est qu'il émet de faibles signaux électriques lui permettant de s'orienter en eau trouble et de localiser ses proies. Ce spécimen a été pêché par Jean Thomas à Mopti au Soudan en 1923.

Couché dans les réserves du muséum sous les néons des compactus, il paraît irréel. La lumière semble glisser dessus sans trouver les aspérités qui lui donneraient forme. Pourtant l'on éprouve bien la sensation de son volume. À y regarder de plus près, je découvre que sa peau réfléchit la lumière, de sorte que le fond clair de la table sur laquelle il est posé éclaire son ventre. La peau uniformément grise, ici et là abîmée, est nacrée par endroits. Seule touche de couleur, la gueule qui laisse entrevoir un rouge fané.

Comment rendre présent ce grand corps absent, comment exprimer la couleur inexistante, le volume fuyant du corps ? Il m'a fallu déployer tous les artifices de la peinture (empâtements, jus transparents successifs...), mobiliser la large gamme des outils (couteau à peindre, brosses, pinceaux, chiffons) pour peindre cette planche. C'est alors que j'ai pu voir émerger de la feuille blanche les gris nacrés, les blancs rompus, le noir cendré de la nageoire dorsale, les plis et ridules de la peau, l'infinie variété des reflets.



***Hypsignathe*, Congo-Brazzaville**

Encore appelé chauve-souris à tête de cheval, *l'hypsignathe* se nourrit de fruits ; il peut également sucer le jus de viandes en décomposition (cadavres, charognes) et le sang d'oiseaux tels que les poules. Animal nocturne, la plus grande chauve-souris africaine vit au sommet des arbres dans les forêts équatoriales du Congo-Brazzaville.

Je contemple le spécimen naturalisé rapporté par Jean Thomas. La gueule attire le regard. Monstrueuse est le qualificatif habituellement employé pour la désigner. On ne sait où commencent les babines qui lui servent à envelopper les fruits avant d'en extraire le jus ! L'animal est recouvert d'un fin duvet que je tenterai de suggérer, tons d'ocre et de gris mélangés. Sous la peau des ailes largement déployées, on perçoit nettement la structure osseuse, avec ses doigts en éventail terminés par des griffes-crochets. Les tons de brun plus clairs, allant jusqu'à un jaune ocré, permettent de mettre en relief diverses zones comme la partie ventrale et les os creux des ailes et des pattes.

Gueule ouverte, ailes barrant le papier en diagonale, *l'hypsignathe* est impressionnant, un des pensionnaires inquiétants des grottes d'acier du muséum.



Collection Henri Labouret

Henri Labouret (Laon, 1878 - Paris, 1959) fait partie de ces militaires coloniaux qui ne se sont pas contentés de dominer et d'asservir mais ont cherché à comprendre et, à mesure qu'ils déchiffraient, se sont mis à aimer ceux qu'ils étaient venus conquérir.

Sa carrière militaire débute comme lieutenant aux tirailleurs sénégalais. En 1916, lors des opérations du Haut-Bandama (Côte-d'Ivoire), il est grièvement blessé. Cela explique sans doute sa reconversion en 1919 dans l'administration coloniale. Il a 40 ans et, passionné d'ethnographie, il parle alors le mandingue, le peul et plusieurs autres langues africaines.

À son retour en France en 1926, il poursuit une double carrière, à la fois d'administrateur colonial et d'enseignant chercheur. Au ministère des Colonies, il est nommé directeur des Affaires politiques. Simultanément, il enseigne à l'École nationale de la France d'outre-mer et à l'École des langues orientales, et devient bientôt directeur de l'Institut international pour l'étude des langues et civilisations africaines.

Admis à la retraite en 1933, il se consacre jusqu'à la fin de sa vie à son travail scientifique, notamment sur l'art africain dont il est un spécialiste reconnu.



Marmite, Cameroun

Si cette grande marmite d'aspect assez quelconque a retenu l'attention d'Henri Labouret, qui l'a collectée en 1935, il doit bien y avoir une raison. Certes sa taille, très grande, est peu commune, et pour la rendre malgré tout transportable elle a été taillée dans un bois léger et pourvue d'anses débordant largement du corps. Lorsqu'on la pose au sol, elle repose sur trois jambages ajourés fixés à un anneau en bois. Pour le reste, elle n'a rien que de très ordinaire : un travail du bois très sommaire, un motif en forme de feuille répété sur ses parois, une patine d'un brun neutre. À mon sens, l'intérêt de cet objet usuel ne peut être qu'ethnographique et c'est sûrement cela qui a retenu l'attention de Labouret. Mais l'artiste, frustré devant un travail si sommaire et pour tout dire expéditif, n'y trouve pas tout à fait son compte.





Masque Nimba, Guinée-Bissau

Ce masque Nimba guinéen est l'une des pièces les plus remarquables des collections du muséum. Juchée sur un cou rectiligne, la tête en impose par sa taille, par l'arc puissant du nez proéminent, par la crête épousant l'arrondi du crâne, par la gorge qui semble taillée d'un coup de serpe. Les clous en laiton dessinent une géographie qui se superpose au jeu des pleins et déliés du masque. En dessous, l'abondante jupe en fibres végétales dissimule les deux étriers destinés à reposer sur les épaules. Ce qui frappe aussi, ce sont deux impressionnantes mamelles tombantes, signe de la fécondité et de la fertilité de la déesse mère Nimba.

Portés par les Baga de Guinée, ces masques avaient pour fonction de protéger les femmes enceintes, de lutter contre la stérilité et d'accompagner les défunts dans l'au-delà. Les matériaux utilisés de nos jours pour la confection des masques Nimba ont évolué, tout comme le langage plastique, mais ils n'en demeurent pas moins sacrés. Des cinq masques Nimba collectés par Henri Labouret en 1932 pour le musée de l'Homme, le hasard a voulu que le muséum de Toulouse devienne le dépositaire du plus bel exemplaire. Il semble que cette chance ait tenu à la bourde d'un commis aux expéditions du musée de l'Homme. Découvrant l'erreur, Paris aurait par la suite réclamé à cor et à cris le retour du fameux masque, mais Toulouse aurait obstinément fait la sourde oreille !

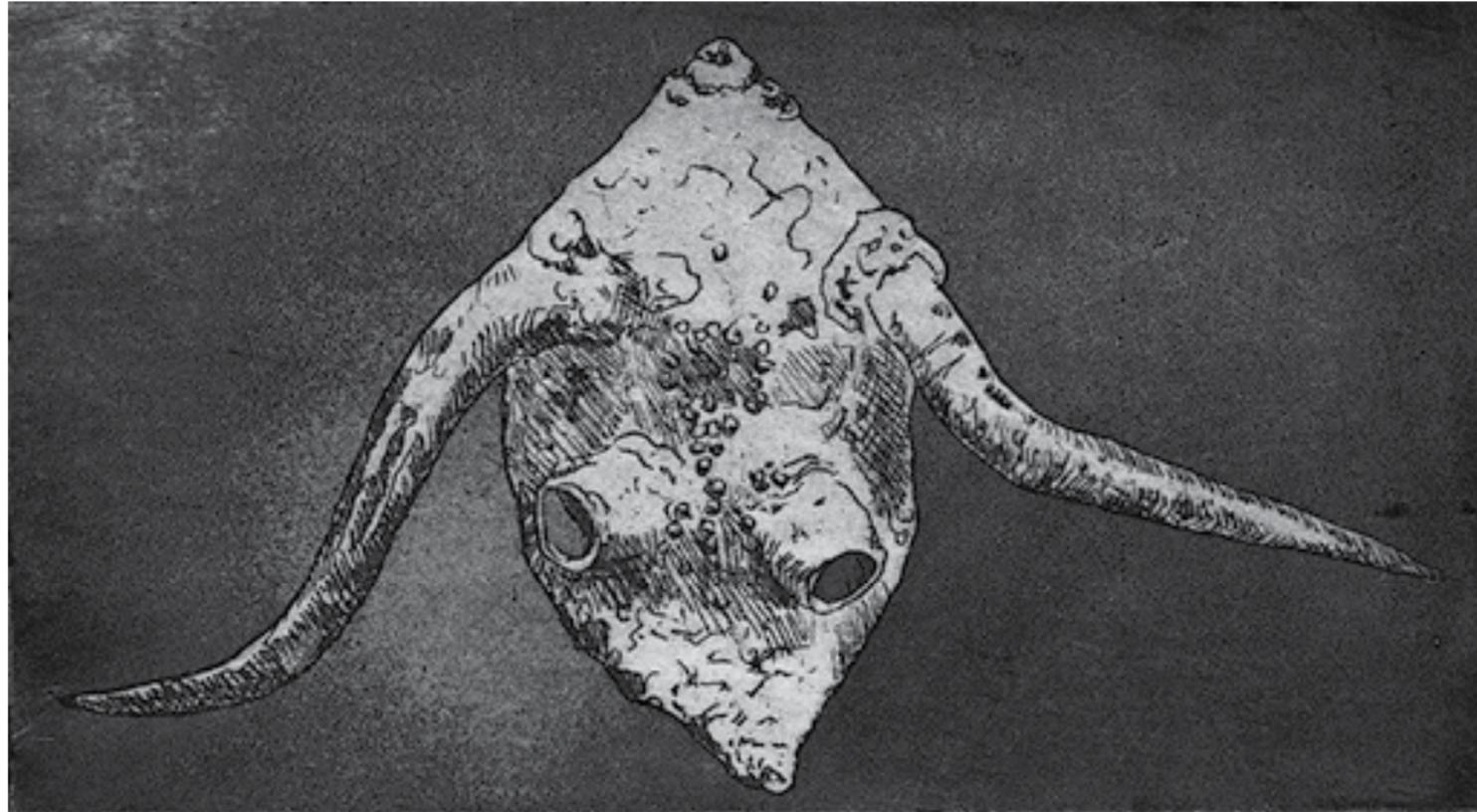


Masque facial, Cameroun

Contre toute attente, ce masque facial, d'aspect assez quelconque, s'est avéré passionnant à peindre. Il fut collecté au Cameroun par Henri Labouret en 1935, mais l'aspect du cuivre est d'un jaune brillant comme s'il venait d'être fondu. Un savoir-faire complexe est à l'œuvre dans les motifs : la coiffe qui couronne la tête s'orne de deux caméléons traités en bas-relief. Le visage est expressif, le modelé vigoureux.

Si dans mon musée imaginaire personnel je ne garderais sans doute pas ce masque facial, cela tient à une série de raisons qui sont plutôt de l'ordre de la sensation. Le cuivre a l'aspect banal des objets de série que l'on trouve dans tous les souks, allant de la figurine à la lampe à huile. Par ailleurs, si le travail de l'artisan dénote un réel savoir-faire, il manque à mon goût cette touche si difficile à définir, et pourtant si évidente quand on l'a sous les yeux, qui fait basculer un objet stéréotypé du côté de l'œuvre d'art.

Paradoxalement, c'est en le peignant que cet objet est devenu intéressant à mes yeux. Le cuivre violemment éclairé a une brillance qui va jusqu'au blanc, mettant en relief des éléments dont on ne soupçonnait pas qu'ils accrocheraient ainsi la lumière. Et tout est ton sur ton dans une gamme colorée du jaune ocré au brun soutenu en passant par les fulgurances du blanc.



Collection Michel Lartigue

Masque-heaume, Sénégal

Le colonel Michel Lartigue offrit au muséum de Toulouse ce masque-heaume collecté en Casamance (Sénégal). Il a la forme typique des masques que les garçons dioulas portent à la fin de l'initiation, lors des cérémonies accompagnant la circoncision. Le masque est fait d'une structure en fibres de rônier (une variété de grand palmier) sur laquelle sont fixées deux cornes de bovin. Deux cylindres tubulaires identiques en fibres forment les yeux. Il est enduit d'une sorte de résine végétale agrémentée de graines rouges.

Comme ce fut le cas pour le sac à bétel et le crâne humain, l'absence de couleurs, la teinte uniforme appellent un traitement graphique que la morsure de la gravure permet de traduire. Noir d'encre du trait gravé et gris soyeux de l'aquatinte...

Collection Jacques Perrin de Brichambaut

Sans être un professionnel de l'ornithologie, Jacques Perrin de Brichambaut (Paris, 1920-2007) a tant consacré à cette passion qu'il laisse une œuvre considérable pour les naturalistes : des carnets, de nombreuses publications et surtout de remarquables collections d'œufs, recueillis notamment dans les zones paléarctiques.

Œufs, zone paléarctique

Pour le profane que je suis, rien ne ressemble plus à un œuf qu'un autre œuf. L'ornithologue, lui, sait déchiffrer, au-delà de l'aléatoire des taches, des virgules, des lignes et des points, la structure sous-jacente. À coup sûr, il saura l'attribuer à telle ou telle espèce.

La collection complète des 15 000 œufs collectés par Perrin de Brichambaut a été acquise par le muséum, une collection magnifique tant pour le spécialiste que pour l'amateur. L'intérêt scientifique est d'autant plus grand que ces œufs appartenant à des espèces paléarctiques aujourd'hui protégées ne peuvent plus être prélevés dans le milieu naturel. Mais cette collection est aussi un enchantement pour le simple curieux, car chaque œuf est déposé dans une petite boîte tapissée du duvet de l'oiseau correspondant. On observe une formidable variété de tailles, de volumes (du rond au piriforme), de couleurs (des bleus tendres, des roses délicats, des couleurs pastel allant jusqu'au brun foncé) et de motifs sur les coquilles (semble-t-il, liés à l'alimentation de l'oiseau). Et toutes ces boîtes identiques sont un repos pour l'esprit cartésien qui s'abîme dans la contemplation du foisonnement baroque de ces milliers d'œufs.

Les trois œufs représentés sont ceux du guillemot de Troil (blanc cassé) et du pingouin torda (brun clair).

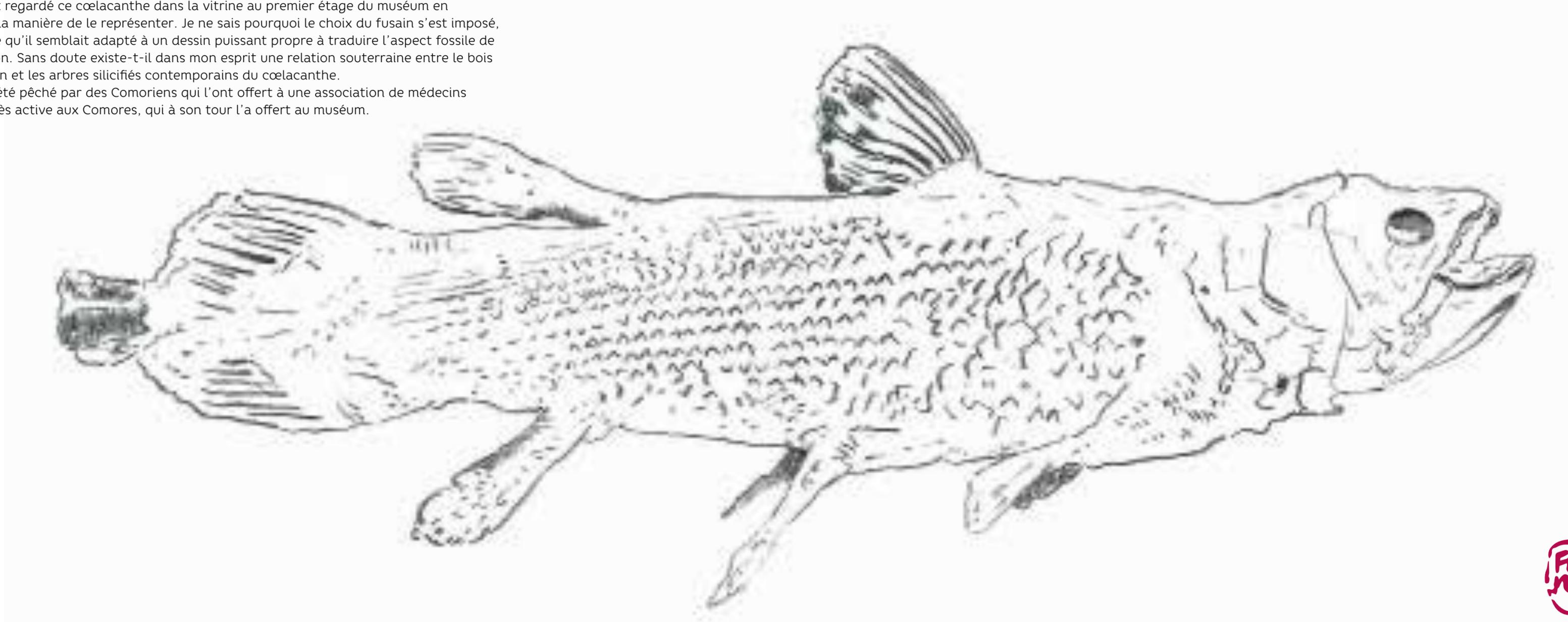


Collection Association des médecins de Narbonne

Cœlacanthe, Comores

J'ai longuement regardé ce cœlacanthe dans la vitrine au premier étage du muséum en réfléchissant à la manière de le représenter. Je ne sais pourquoi le choix du fusain s'est imposé, peut-être parce qu'il semblait adapté à un dessin puissant propre à traduire l'aspect fossile de ce grand poisson. Sans doute existe-t-il dans mon esprit une relation souterraine entre le bois calciné du fusain et les arbres silicifiés contemporains du cœlacanthe.

Ce spécimen a été pêché par des Comoriens qui l'ont offert à une association de médecins de Narbonne très active aux Comores, qui à son tour l'a offert au muséum.



Collection Pianet

Lion, Nubie

Ce lion de l'Atlas est une espèce maintenant disparue à l'état sauvage. Encore appelé lion de Barbarie ou lion de Nubie, il se caractérise par une crinière abondante. Ce spécimen naturalisé provient de la ménagerie Pianet, du nom du Toulousain qui régentaient les animaux en cage du Jardin des plantes.

Les ménageries ont disparu, mais je me souviens que, enfant, j'ai passé de longs moments à regarder les singes dans leurs cages, les chèvres dans leur enclos, et à explorer la butte avec sa cascade. Le Jardin avait les prolongements du Grand-Rond avec son kiosque à musique et du Jardin royal avec son lac où l'on jetait du pain sec aux canards. Il y avait dans ce jardin tout un monde, une belle atmosphère. Il a subi bien des réaménagements mais je lui trouve toujours beaucoup de charme, comme l'écho de la magie de mes 10 ans.



Collection Victor Besaucèle

Pinson, Aquitaine

Ce modeste pinson provient de l'immense collection de Victor Besaucèle (1847-1924), un ornithologue à qui l'on doit un ensemble d'oiseaux français (pour la plupart), européens et exotiques. Sa collection d'oiseaux naturalisés comprend près de 5 000 spécimens, ce qui en fait une des plus importantes collections historiques d'Europe. Elle comprend des espèces rares tant au niveau régional qu'au niveau national, comme par exemple le pic à dos blanc. On y trouve également des séries de spécimens d'une même espèce provenant de diverses zones géographiques. C'est le cas des pinsons des arbres du Sud-Ouest. D'autres séries revêtent un intérêt scientifique : les hybrides d'anatidés d'espèces différentes (canards), ou encore de nombreux spécimens de perdrix présentant des mutations au niveau du plumage.

Ce petit oiseau naturalisé sur son perchoir blanc me paraît provenir d'une époque qui se perd dans les brumes de l'enfance. Je me souviens des vitrines dans lesquelles les oiseaux étaient alignés au muséum. Il n'était pas rare alors de croiser chez des particuliers des animaux naturalisés. Ils ornaient les murs des salons, trophées liés à des souvenirs de chasse, ou bien étaient posés sur des guéridons où le talent du taxidermiste transparaissait dans des mises en scène élaborées, parfois inquiétantes.



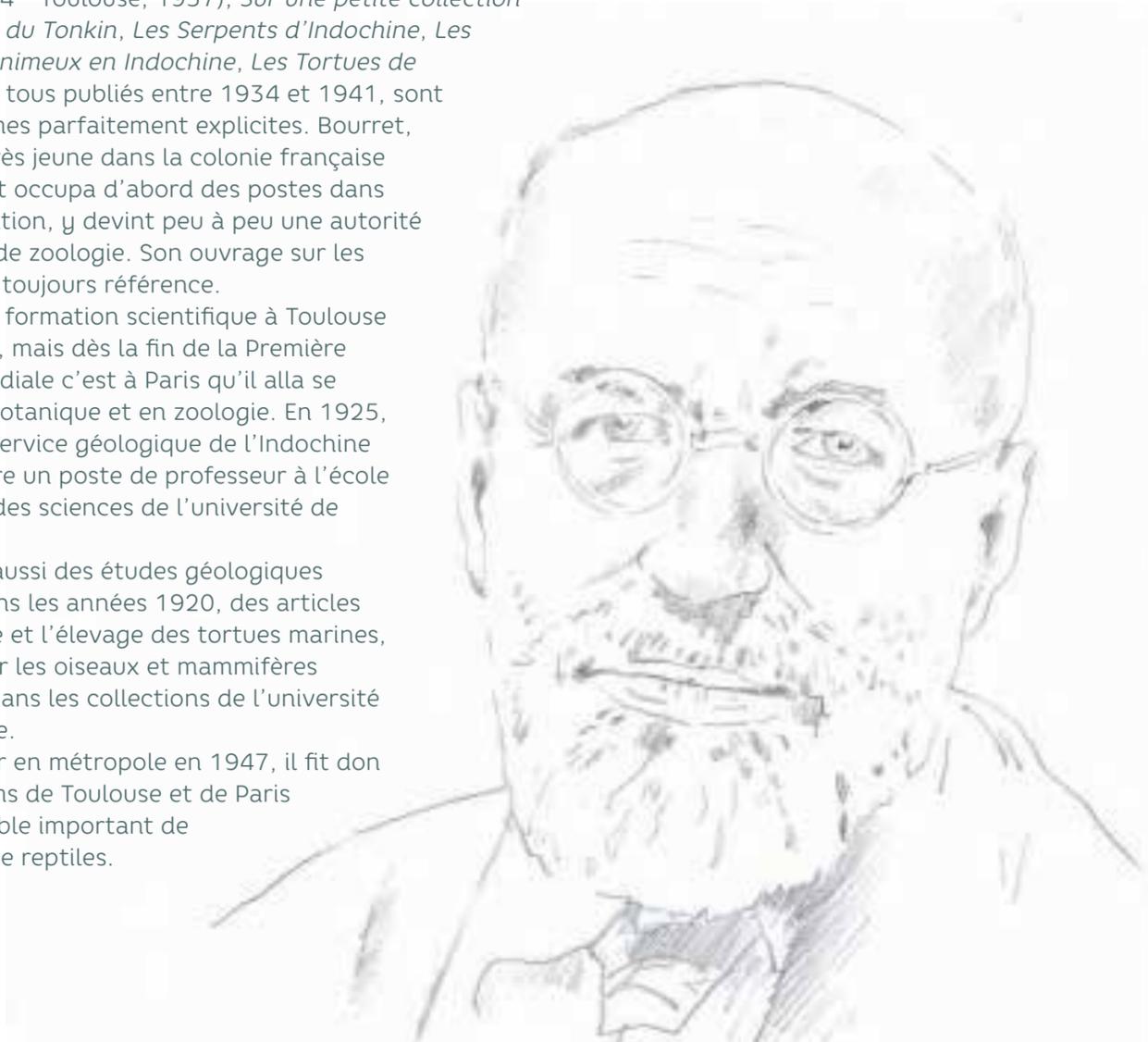
Collection René-Léon Bourret

Les titres des principaux ouvrages de René-Léon Bourret (Nérac, 1884 - Toulouse, 1957), *Sur une petite collection de serpents du Tonkin*, *Les Serpents d'Indochine*, *Les Serpents venimeux en Indochine*, *Les Tortues de l'Indochine*, tous publiés entre 1934 et 1941, sont en eux-mêmes parfaitement explicites. Bourret, qui arriva très jeune dans la colonie française du Tonkin et occupa d'abord des postes dans l'administration, y devint peu à peu une autorité en matière de zoologie. Son ouvrage sur les tortues fait toujours référence.

Il débuta sa formation scientifique à Toulouse en géologie, mais dès la fin de la Première Guerre mondiale c'est à Paris qu'il alla se former en botanique et en zoologie. En 1925, il quitta le service géologique de l'Indochine pour prendre un poste de professeur à l'école supérieure des sciences de l'université de Hanoi.

On lui doit aussi des études géologiques publiées dans les années 1920, des articles sur la pêche et l'élevage des tortues marines, ainsi que sur les oiseaux et mammifères conservés dans les collections de l'université indochinoise.

À son retour en métropole en 1947, il fit don aux muséums de Toulouse et de Paris d'un ensemble important de tortues et de reptiles.



Tortue, Indochine

Pourquoi les tortues fascinent-elles tant ? Est-ce leur longévité ? Leur lenteur ? Les étranges motifs de leur carapace ? La stupéfiante rapidité de leur rétractation quand elles se sentent menacées ? Ou leur aspect antédiluvien, insolemment préhistorique ?

Le naturaliste qui a préparé cette magnifique tortue d'Indochine (pages suivantes) a su lui donner une posture vivante. Les pattes écartées vigoureusement et la tête tendue terminée en bec de serpent donnent parfaitement l'illusion d'un animal en mouvement. Je me suis attaché à rendre la complexité du motif de sa carapace, les éclairs blancs qui soulignent les plis et rehauts, la mosaïque reptilienne des pattes et du cou.

Il faut noter par ailleurs que cette tortue est un spécimen « type », c'est-à-dire l'étalon mondial qui a servi de référence à la première description de l'espèce et a été déposé dans un muséum avec un numéro d'inventaire.

La seconde planche la montre ventre en l'air. L'articulation des plaques osseuses apparaît nettement et l'on se laisse captiver par le dessin des écailles, brun foncé sur jaune de Naples. Avec un peu d'imagination, on est face à une toile du peintre américain Mark Rothko.

Les tortues asiatiques collectées par René-Léon Bourret sont d'assez petite taille, par contraste avec les tortues géantes de Madagascar que j'ai souvent eu l'occasion d'observer *in situ* et dont chaque écaille, avec son motif rayonnant (d'où l'épithète *radiata* étoilée), présente un monde en miniature. Dans le désert épineux du grand Sud malgache, j'entends encore, à la saison de leurs amours, le bruit sourd et puissant des carapaces qui s'entrechoquent.

Panda, Chine

René-Léon Bourret fit don au muséum de cette peau de panda (en page 174). Le poil est rêche, il s'emmêle en bourres compactes qui dessinent des rigoles parallèles. Pour rendre la texture du pelage qui laisse entrevoir la bête vivante, j'ai peint les larges masses de couleur au pinceau-brosse, puis je les ai travaillées au pinceau fin, éclaircissant certaines zones, en fonçant d'autres ton sur ton pour y revenir de nouveau avec des touches de blanc de titane qui se fondent dans la couleur encore fraîche. La lumière semble ainsi s'accrocher aux poils.

Les peaux d'animaux sauvages sont toujours, à mes yeux, des « trophées de chasse ». Même dans un contexte scientifique. Cette troublante proximité avec les bêtes à fourrure, nous la manifestons en portant leurs dépouilles en de magnifiques manteaux, chapkas et autres vêtements. Ne pourrait-on pas déceler dans cette pratique un zeste de pensée magique ? Ne suis-je pas symboliquement un loup quand je revêts un manteau de sa fourrure ?





Collection Michel Artigue

Originaire de Labarthe-Rivière (Haute-Garonne), Artigue, négociant au Pérou, a travaillé pour la maison Devès dès 1849, parcourant le Chili et la Bolivie. Dans une lettre conservée aux Archives municipales de Toulouse, il fait état de son souhait d'offrir à la Ville divers objets et poteries d'archéologie précolombienne. Ainsi, cette momie et les poteries, d'abord recueillies par le musée des Antiques, entrèrent dès mai 1865 dans les collections du nouveau musée.

Momie, Pérou

On sait peu de chose de cette momie péruvienne provenant des fouilles de Cuzco. Michel Artigue la légua à la Ville de Toulouse en 1857.

La momie, une jeune femme, haute de 43 cm, est en position fœtale. Elle paraît bien fragile, exposée à l'air après de longues années de réclusion dans l'obscurité des réserves. La peau altérée, parcheminée, brûlée par endroits, épouse de façon douloureuse la saillie des os. Un détail particulièrement troublant : ces tresses dans les cheveux, comme un ultime trait de coquetterie, poignant.

La présence de momies dans les musées occidentaux ne va pas de soi, ou plutôt ne va plus de soi, car, comme tous les autres restes humains, elles peuvent à bon droit être revendiquées par leur peuple d'origine. On a assisté à des demandes analogues à propos par exemple de crânes maoris. En les proposant comme objets d'étude ou simplement de contemplation, nous les arrachons aux rites funéraires dont elles font partie et à ceux qui voient dans ces dépouilles les restes d'ancêtres auxquels ils se rattachent.

Ces objets – si on peut les considérer comme tels – nous rappellent qu'il n'est pas de société humaine qui ne se soit interrogée sur le destin des morts, pas de société qui n'ait rendu de quelque manière hommage à la dépouille humaine. Dès l'aube des temps humains.



Fluides, muséum de Toulouse

Dans une solution conservatrice, le caméléon et le gecko semblent flotter, prêts à jaillir de leur éprouvette. On ne se lasse pas de les regarder car, si l'on a une vue globale de leur corps, la rotondité du verre provoque des déformations et des effets de loupe. L'esprit, tout en enregistrant ces perturbations de la vision, recompose mentalement le tracé des membres ou de la queue.

Il en est de ces éprouvettes comme des sculptures, il faut tourner autour pour se figurer les volumes en opérant la synthèse de la succession des vues. Le contenant aussi a son importance : avec leur pied en verre épais, leur étiquette jaunie, leur notice à demi effacée, ces verres d'autrefois ne manquent pas de charme.

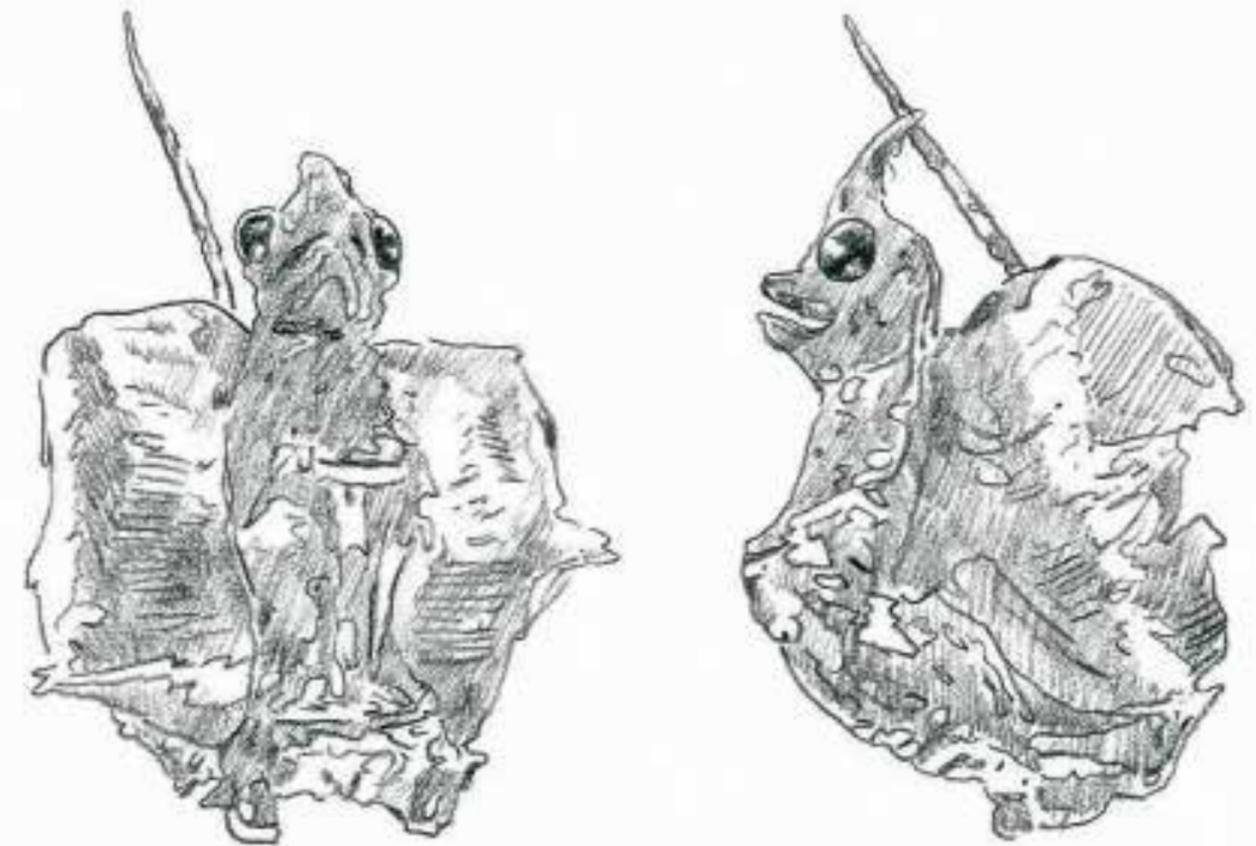
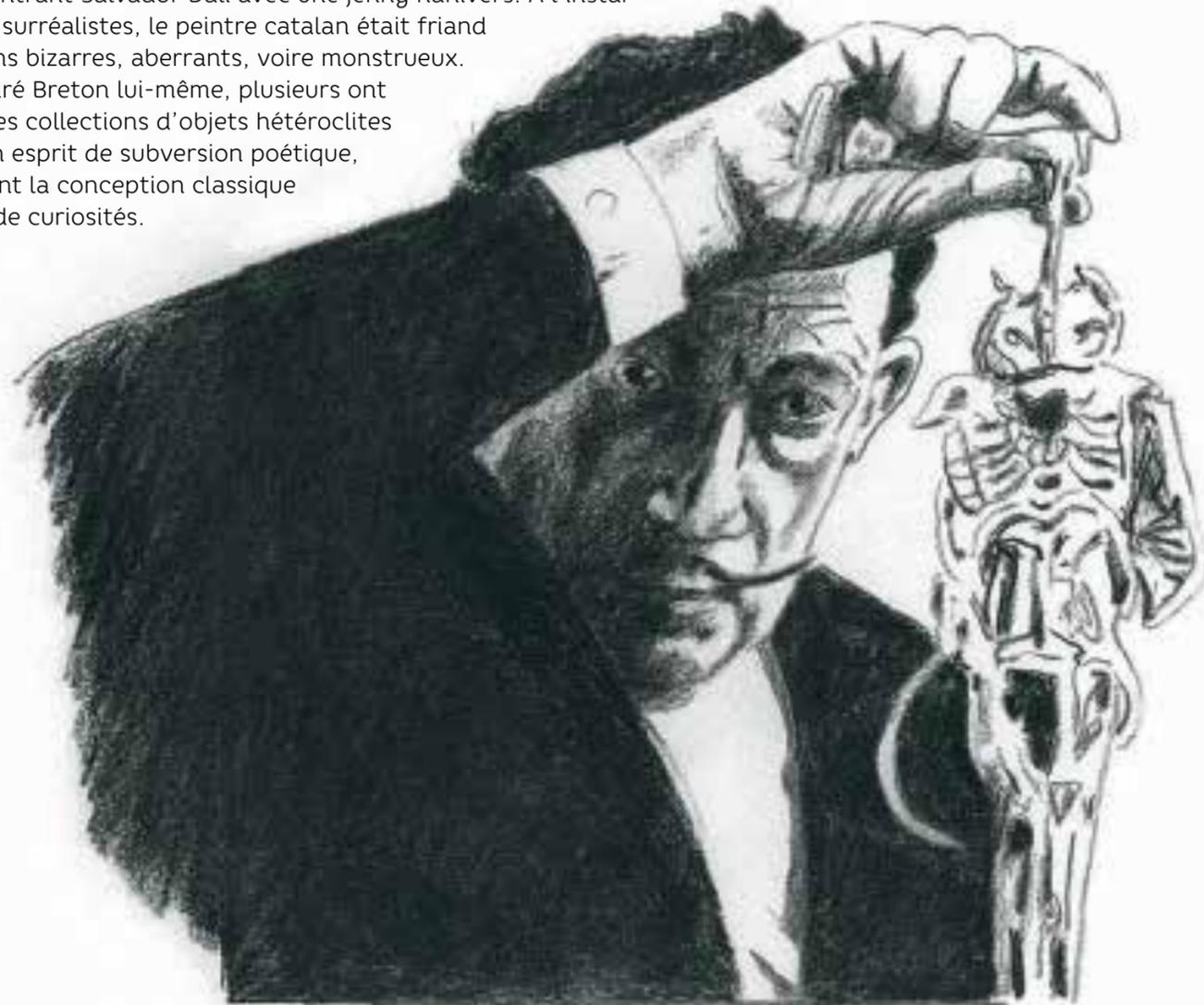
Curieusement, devant le gecko et le caméléon, yeux globuleux, gueules entrouvertes, je comprends le dégoût et même la répulsion qu'inspirent les serpents, scorpions, et surtout les foetus flottant dans une parodie macabre de liquide amniotique. Peut-être est-ce dû au fait qu'ils sont debout, et non en position reptilienne, comme de vaillants soldats à la parade ?



Collection Jules Berdoulat

Jenny hanivers

Sur la Toile mondiale, on peut trouver une petite photographie en noir et blanc montrant Salvador Dalí avec une jenny hanivers. À l'instar de ses amis surréalistes, le peintre catalan était friand de spécimens bizarres, aberrants, voire monstrueux. Comme André Breton lui-même, plusieurs ont constitué des collections d'objets hétéroclites qui, dans un esprit de subversion poétique, renouvelaient la conception classique du cabinet de curiosités.



Ces créatures furent fabriquées dès le XVII^e siècle par les marins d'Anvers à partir de petites raies remodelées, séchées et vernissées. Leur nom de « jenny hanivers » serait une déformation de « gens d'Anvers ». Elles colonisèrent les cabinets de curiosités et furent un objet de fascination. Avec leur taille modeste, elles évoquent de minuscules dragons, des bébés sirènes ou encore de petites figures diaboliques. Ce sont des chimères qui inquiètent et captivent l'imagination. Ce spécimen fut offert au muséum par Jules Berdoulat, maire de Miremont en Haute-Garonne à la fin du XIX^e siècle. Il fit également don de deux agneaux siamois naturalisés. Deux figures de la monstruosité : les jenny hanivers, produit de l'imagination, en face des agneaux jumeaux, aberration de la nature. Entre dérèglement génétique et création terrifiante, comment ne pas penser aux plus célèbres monstres de notre littérature (du Frankenstein de Mary Shelley à Elephant Man) et à leurs innombrables avatars cinématographiques ?



Agneaux siamois, cabinet de curiosités

La mise en scène est saisissante. Dressés sur leurs pattes arrière, les agneaux siamois font penser à un couple dansant un tango. On ne sait où commence le corps de l'un et où finit le corps de l'autre. Les yeux en verre bicolore et la laine cotonneuse parachèvent l'impression d'étrangeté. À n'en pas douter, ces siamois devaient avoir une place de choix dans le cabinet de curiosités du maire de Miremont (Haute-Garonne), Jules Berdoulat.

Collection Armand de Montlezun

Le dodo, île Maurice

Le dodo, je l'ai découvert dans les pages d'*Alice au pays des merveilles*. En fait, Lewis Carroll ne connaissait cet oiseau disparu et quasi mythologique que pour l'avoir vu dans un tableau de Roelandt Savery, qui lui seul avait eu la chance de contempler un des derniers spécimens vivants, un malheureux exilé de l'île Maurice, transporté en Angleterre au début du ^{xvii}e siècle pour satisfaire la curiosité des Londoniens. Cet inoffensif oiseau de la famille des pigeons, jadis endémique de l'île Maurice, a succombé, victime de la rapacité des hommes qui l'ont impitoyablement exterminé au seul motif qu'il était incapable de voler.

À vrai dire, si la figure du dodo m'est familière, c'est aussi parce qu'elle est inlassablement reproduite à la Réunion où j'ai longtemps vécu. Tant sur les étiquettes de bière, les tee-shirts et les porte-clés que pour servir d'enseigne à des magasins ou décorer des façades.

Le dodo de Toulouse, nous le devons à un aristocrate local, homme des Lumières, féru d'ornithologie, le comte Armand de Montlezun (Gimont, 1841 - Menville, 1914), qui travailla au muséum comme aide naturaliste puis conservateur adjoint au département de zoologie jusqu'à sa mort. Grâce à ses relations scientifiques, le comte permit au muséum d'acquérir auprès d'Oldfield Thomas, zoologue au muséum de Londres, des moulages en plâtre peints de la tête et d'une patte du dernier exemplaire naturalisé de dodo que possédait le muséum d'Oxford, en échange d'un desman des Pyrénées, une espèce de taupe aquatique endémique de notre région.



Collection Canterbury Museum

Moa

Ce moa a été reconstitué à partir de plusieurs squelettes et ossements fossiles que le musée possède. Ils proviennent d'un échange avec le Canterbury Museum (Christchurch, Nouvelle-Zélande). Jean-Baptiste Noulet, directeur du musée, fit parvenir en 1876 des ossements d'ours des cavernes de la grotte de L'Herm à cette institution, qui en retour lui expédia des squelettes de moas. Ces oiseaux fossiles datant du début du Pléistocène pesaient jusqu'à 250 kg et pouvaient mesurer jusqu'à 3 m de haut. Ils disparurent il y a environ 400 ans, exterminés par les Maori qui colonisèrent l'archipel au ^{xiii}^e siècle.

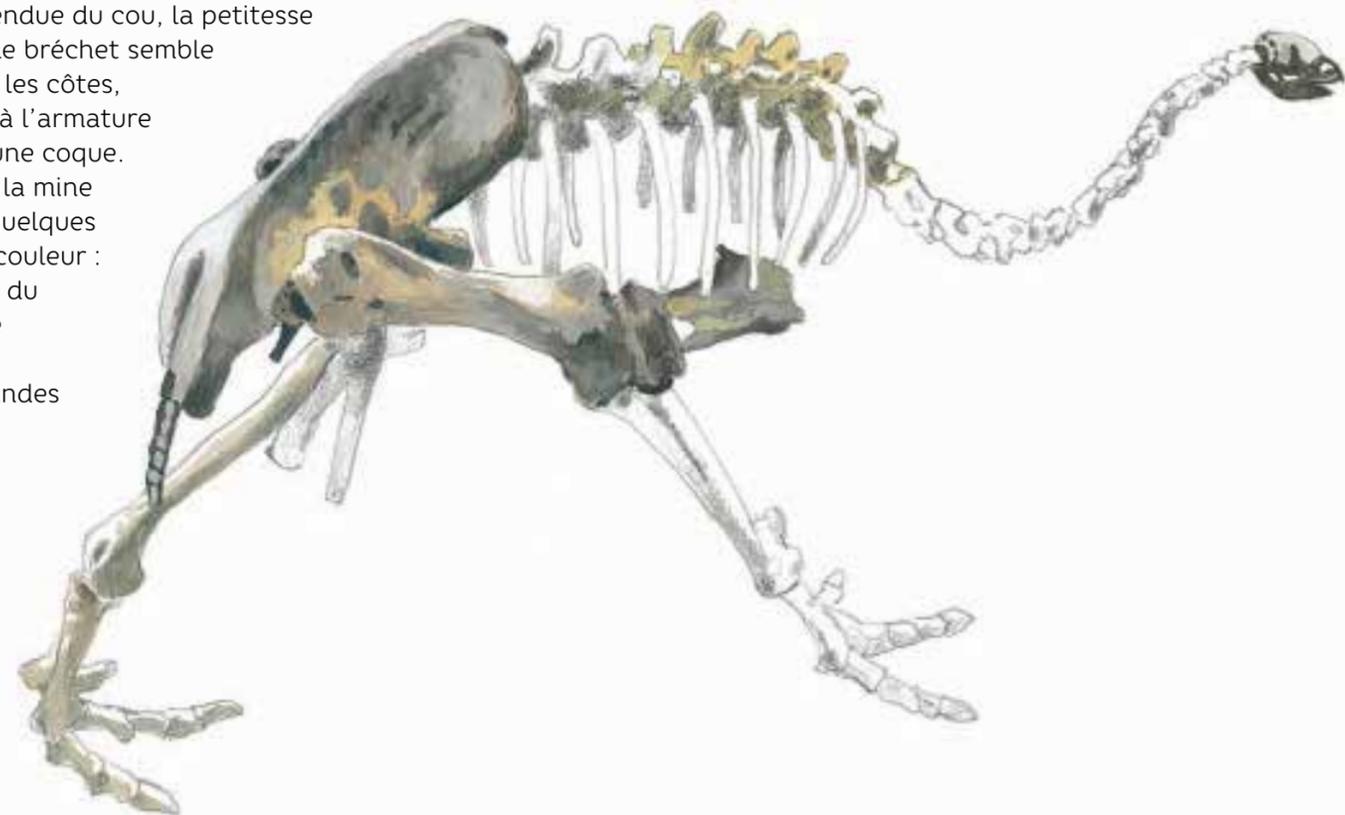
Le grand squelette que j'ai vu en cours de montage dans les ateliers du musée est maintenu par une structure en métal réalisée sur mesure. L'effet graphique est saisissant : on perçoit la puissance des membres inférieurs en V inversé,

la courbe tendue du cou, la petitesse de la tête. Le bréchet semble

flotter sous les côtes, semblables à l'armature inversée d'une coque.

Un dessin à la mine de plomb, quelques rehauts de couleur :

le squelette du moa semble traverser la feuille à grandes enjambées !



Marmite, Brésil

Cette marmite de grande taille avec ses rectangles noir et blanc et ses lignes droites paraît d'une étrange modernité. On ne serait guère surpris de la trouver dans une galerie de décoration parisienne spécialisée dans le design des années 1950.

Elle provient du bassin amazonien et elle est l'œuvre de femmes qui extraient l'argile des berges d'un petit affluent du fleuve Xingu .

Collection amérindienne

Poupées carajás, Brésil

Les réserves du muséum contiennent plusieurs caisses de *litxoko*, ces poupées en argile blanche fabriquées par les Indiens carajás. J'ai été étonné par l'éclat des peintures – des rouges et des noirs tout frais –, au point de douter de l'authenticité de ces pièces ethnologiques. En fait, leur parfait état de conservation s'explique aisément : il s'agit d'objets contemporains rapportés récemment du Brésil par une équipe du muséum de Toulouse en mission sur le fleuve Araguaia. Ces missions dans la région ont commencé en 2011 ; le muséum a conclu un partenariat pour cinq années avec plusieurs groupes indigènes des basses terres du Brésil. Le fonds amazonien (collections amérindiennes, Brésil central) a pu ainsi s'enrichir d'objets rituels, d'objets liés au manioc, de céramiques et de parures. Parallèlement, le muséum s'est lancé dans une importante campagne de prises de vues, photos et vidéos.

Je veux espérer que l'intérêt soutenu que le muséum porte à ces populations minoritaires les aidera à préserver non seulement un peu de leur patrimoine mais aussi une identité de plus en plus menacée.

Ces petites poupées de céramique produites par les indigènes carajás (Amazonie brésilienne) tiennent dans la main. Elles sont façonnées dans une argile extraite du fleuve Araguaia et rehaussées de teintes végétales qui tranchent vivement avec le blanc de la terre. Dans le village de Santa Isabel (État du Mato Grosso), ce sont traditionnellement les femmes qui fabriquent ces poupées et les vendent aux touristes de passage dans la grosse bourgade de São Félix. Depuis le milieu du xx^e siècle, le style de ces figurines a évolué pour s'adapter au goût des acheteurs. Le modelé est devenu plus réaliste, et les membres jadis à peine esquissés font aujourd'hui l'objet d'un traitement soigné avec quantité de peintures corporelles. Les poupées deviennent aussi les personnages de petites scènes de la vie quotidienne sur les bords du fleuve. La première poupée représente une scène de la mythologie carajá, un caïman enlaçant une femme, et la seconde l'esprit aquatique *benora*, figuré par le poisson tucunaré (une variété de *Cichla* plus connue sous le nom de peacock bass). Le cercle présent sur la queue du tucunaré est d'ailleurs celui que les Carajás utilisent comme marque distinctive de leur tribu dans leurs peintures faciales.

Ces deux statuettes comportent un même motif : le vautour à tête rouge. N'est-il pas remarquable que ces représentations liées au fleuve soient ornées d'un esprit aérien ? Pour ces indigènes amazoniens comme sans doute pour chacun de nous, la terre, l'air, l'eau s'unissent pour former le socle de toute vie, de toute cosmologie et de toute poésie.





Collection Égyptienne

Robe traditionnelle, Égypte

Cette belle robe brodée provient du secteur centre-ouest de l'Égypte, oasis du « désert Libyque ». Elle fait partie d'un ensemble de robes et de bijoux des années 1950-1960 acquis par le muséum en 2012.

De telles robes et parures ont disparu, on ne les trouve plus que dans des collections, privées ou publiques. Ce savoir-faire, héritier de pratiques millénaires du bassin méditerranéen, ne peut rivaliser avec l'arrivée en force de textiles modernes et de pratiques commerciales obsédées par la rentabilité.



Fouilles de Montréal-du-Gers

À Montréal-du-Gers, sur un terrain appartenant au muséum, les paléontologues poursuivent des fouilles depuis 1998. Découvert en 1987, le site s'est révélé d'une extraordinaire richesse pour la connaissance de la faune d'il y a 17 millions d'années. Des milliers d'ossements et plus de 90 espèces de vertébrés y ont été exhumés, dont quatre jusque-là inconnues : l'*Ampelomeryx ginsburgi*, un cerf-girafe, l'*Hispanotherium beonense*, un rhinocéros, l'*Hyootherium lacaillei* et l'*Eurolistriodon tenarezensis*, deux sortes de sangliers.

Les nombreux ossements de *Prosanthorinus douvillei* mis au jour sur le site appartiennent à un rhinocéros aux allures d'hippopotame. Dépourvu de corne, trapu, court sur pattes, son large pied onglulé lui assurait une bonne stabilité sur le sol meuble des marécages où il vivait. Sa présence en grand nombre sur le site confirme que la Gascogne jouissait alors d'un climat subtropical.

Collection égyptienne
Fouilles de Montréal-du-Gers

Table des illustrations

Collection Gaston de Roquemaurel

Portrait de Roquemaurel	p. 14
Vase en bois, îles Salomon	p. 16
Flûte de Pan, îles Salomon	p. 18
Pendentifs, îles Salomon	p. 19
Collier de jade, Nouvelle-Calédonie	p. 20
Bandeau de tête, îles Salomon	p. 21
Collier de coquillages, îles Fidji	p. 22
Vahinée, îles Fidji	p. 23
Guerrier fidgien	p. 24
Collier de dents humaines, îles Fidji	p. 25
Collier avec dents de cachalot, îles Fidji	p. 26
Coiffe Temoana, îles Marquises	p. 27
Corde à noeuds, îles Marquises	p. 28
Parures d'oreilles, îles Marquises	p. 29
Coquillages du monde entier	p. 30
Rostre de poisson-scie, mer Rouge	p. 32
<i>Thalessa aculeata</i> , Timor, Indonésie	p. 34
<i>Cytherea undatina</i> , océan Indien	p. 35
Fragment de roche, Ting Bai, Chine	p. 36
Fragments de roches de terre Adélie, Antarctique	p. 37

Collection Pierre-Marie-Alexandre Dumoutier

Moulages, îles du Pacifique Sud	p. 39
---------------------------------	-------

Collection Théophile et Alexis Savès

Portrait des frères Savès	p. 40
Montant de porte, Nouvelle-Calédonie	p. 43
Flûtes nasales, îles Fidji et Nouvelles-Hébrides	p. 44
Casse-têtes, Nouvelle-Calédonie	p. 47
Gourde, Nouvelle-Calédonie	p. 48
Figure tutélaire, Nouvelle-Calédonie	p. 49
Collier de dents de cachalot, Nouvelle-Calédonie	p. 51
Masque de devilleur, Nouvelle-Calédonie	p. 52
Casse-tête, Nouvelle-Calédonie et îles Fidji	p. 54
Sac à bétel, Nouvelle-Guinée	p. 56
Coupe à huile, îles Fidji	p. 57
Masques-coiffes, Nouvelles-Hébrides	p. 58
Gargoulettes ou petites gourdes, îles Fidji	p. 60

p. 14

p. 14
p. 16
p. 18
p. 19
p. 20
p. 21
p. 22
p. 23
p. 24
p. 25
p. 26
p. 27
p. 28
p. 29
p. 30
p. 32
p. 34
p. 35
p. 36
p. 37

p. 38

p. 39

p. 41

p. 40
p. 43
p. 44
p. 47
p. 48
p. 49
p. 51
p. 52
p. 54
p. 56
p. 57
p. 58
p. 60

Collection Gustave Julien

Amulette de sorcier, Madagascar	p. 66
Une beauté malgache	p. 68
Sabre d'abattis, Madagascar	p. 70
Cuillère en bois, île de la Réunion	p. 72
Poire à poudre, Madagascar	p. 73

Collection Joseph Gallieni

Herminette, Sénégal	p. 75
Bonnet de sorcier, Mali	p. 76
Sabre et fourreau, Soudan	p. 78
Sac à balles, Soudan	p. 80
Chapeau de berger, Soudan	p. 81
Profil perdu, Madagascar	p. 82

Collection Aristide Maria

Sandales, Madagascar	p. 85
----------------------	-------

Collection Grand

Tablier d'Amazone, Dahomey	p. 87
----------------------------	-------

Collection Frères jésuites

Défenses d'éléphant, Inde	p. 89
---------------------------	-------

Collection Jean Moura

Disque auriculaire, Cambodge	p. 91
Rondelle et hache polie, Cambodge	p. 91-92
Colliers de pierre, Cambodge	p. 94-95
Poteries et hache polie	p. 96-97
Crâne, Cambodge	p. 99

Collection Émile Cartailhac

Portraits de Cartailhac	p. 100-101
Chantier de fouilles en Midi-Pyrénées	p. 102

Collection Édouard Harlé

Sagaies, Altamira	p. 105
Pigments, grotte d'Altamira	p. 106-107

Collection Albert Gaudry

Portrait de Gaudry	p. 109
Hipparion, Grèce	p. 110

Collection Henri et Édouard Filhol : p. 112

Portrait des Filhol père et fils	p. 112-113
<i>Bachitherium</i> , Quercy	p. 114
<i>Hyaenodon requienii</i> , Tarn-et-Garonne	p. 115
<i>Adapis parisiensis</i> , Lot	p. 116
<i>Entelodon</i> , Tarn-et-Garonne	p. 117

p. 64

p. 66
p. 68
p. 70
p. 72
p. 73

p. 74

p. 75
p. 76
p. 78
p. 80
p. 81
p. 82

p. 84

p. 85

p. 87

p. 87

p. 88

p. 89

p. 90

p. 91
p. 91-92
p. 94-95
p. 96-97
p. 99

p. 100

p. 100-101
p. 102

p. 104

p. 105
p. 106-107

p. 108

p. 109
p. 110

p. 112

p. 112-113
p. 114
p. 115
p. 116
p. 117

Collection Édouard Lartet

<i>Dicrocerus elegans</i>	p. 119
<i>Mastodon pyrenaicus</i> , Haute-Garonne	p. 120
<i>Pliopithecus antiquus</i> , Gers	p. 121

Collection Julien Fraipont

Neandertal, province de Namur, Belgique	p. 122
---	--------

Collection Jean-Baptiste Noulet

Biface, Haute-Garonne	p. 125
Megaloceros, Haute-Garonne	p. 126
<i>Coelodonta antiquitatis</i> , Haute-Garonne	p. 127

Collection Fernand Lahille

Glyptodon, Argentine	p. 129
----------------------	--------

Collection Heywood Walter Seton-Karr

Biface, Somalie	p. 130
-----------------	--------

Collection Benjamin Balansa

Portrait de Balansa	p. 130
Coco-fesses, Maldives	p. 133
Arbre de Damoclès, Asie du Sud-Est	p. 134
Graine de Baobab, Afrique et d'Entada, Asie du Sud-Est	p. 138-139
Sagou Balansa	p. 140-141

Collection Édouard Timbal-Lagrave

Herbier	p. 142
<i>Solenanthus lanatus</i>	p. 143

Collection Philippe-Isidore Picot de Lapeyrouse

Portrait de Picot de Lapeyrouse	p. 144
Boîtes à herbier	p. 145
Saxifrage, Pyrénées	p. 146

Collection Adrien Lagrèze-Fossat

Flacons de graines, Tarn-et-Garonne	p. 149
-------------------------------------	--------

Collection Jean Thomas

Jabiru, Afrique	p. 150
Scène de Safari	p. 151
Gymnarque, Soudan	p. 153
Hypsignathe, Corgo-Brazzaville	p. 154

Collection Henri Labouret

Portrait de Labouret	p. 156
Marmite, Cameroun	p. 157
Masque Nimba, Guinée-Bissau	p. 159
Masque facial, Cameroun	p. 161

p. 118

p. 119
p. 120
p. 121

p. 122

p. 122

p. 124

p. 125
p. 126
p. 127

p. 128

p. 129

p. 130

p. 130

p. 131

p. 130
p. 133
p. 134
p. 138-139
p. 140-141

p. 142

p. 142
p. 143

p. 144

p. 144
p. 145
p. 146

p. 148

p. 149

p. 150

p. 150
p. 151
p. 153
p. 154

p. 156

p. 156
p. 157
p. 159
p. 161

Collection Michel Lartigue

Masque-heaume, Sénégal	p. 162
------------------------	--------

Collection Jacques Perrin de Brichambaut

Portrait de Perrin de Brichambaut	p. 163
Œufs, zone Paléarctique	p. 164-165

Collection Association des médecins de Narbonne

Coelacanthe, Comores	p. 166
----------------------	--------

Collection Pianet

Lion, Nubie	p. 168
-------------	--------

Collection Victor Besaucèle

Pinson, Aquitaine	p. 169
-------------------	--------

Collection René-Léon Bourret

Portrait de Bourret	p. 170
Tortue, Indochine	p. 172-173
Panda, Chine	p. 174

Collection Michel Artigue

Momie, Pérou	p. 175
--------------	--------

Collection du muséum de Toulouse

Fluides, muséum de Toulouse	p. 176
-----------------------------	--------

Collection Berdoulat

Portrait de Salvador Dali avec un Jenny hanivers	p. 179
Jenny hanivers : muséum de Toulouse	p. 180
Agneaux siamois, cabinet de curiosités	p. 181

Collection Armand de Montlezun

Le dodo, île Maurice	p. 183
----------------------	--------

Collection Canterbury Museum

Moa	p. 184
-----	--------

Collection amérindienne

Marmite, Brésil	p. 185
Poupées carajás, Brésil	p. 187

Collection Égyptienne

Robe traditionnelle, Égypte	p. 188
-----------------------------	--------

Fouilles de Montréal-du-Gers

p. 189



Remerciements

Un grand merci à Anne Brunswic pour son aide précieuse dans la rédaction des textes et aussi à Philippe Limouzin-Lamothe, Pierre Samson et Hélène Bec pour leur soutien tout au long de ce périple.

Un grand merci également à Francis Duranthon et à ses collaborateurs au sein du muséum pour leur aide et leur expertise, tout particulièrement Pierre Dalous, Sylviane Bonvin-Pochstein, Henri Cap, Boris Presseq, Guillaume Fleury, Yves Laurent, Philippe Annoyer, Stéphane Mountels, Frédérique Gaillard, Julia Vila et Jean-Paul Laffont.

Que soient remerciés aussi tous ceux qui de près ou de loin ont suivi la progression du livre et m'ont témoigné leur confiance.